LE MARIAGE

DE

GABRIELLE

PAR

DANIEL LESUEUR

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

LE

MARIAGE DE GABRIELLE

I

Huit heures du matin : c'était bien tôt pour se présenter chez le jeune comte René de Laverdie ! Le valet de chambre fut tout surpris d'entendre résonner la sonnette de l'appartement à une heure aussi matinale. Lorsqu'il eut ouvert, son étonnement ne diminua point. Il reconnut l'ami le plus intime de son maître, le vicomte Alphonse de Linières, mais aussitôt il remarqua sur les traits du visiteur l'expression d'une vive inquiétude.

— Le comte est chez lui ? C'est bien. Est-il levé ? L'avez-vous vu ?

— Non, monsieur. Mais aujourd'hui je dois réveiller

M. le comte. Il est à peu près l'heure que M. le comte m'a indiquée, et si monsieur désirait...

— Restez, restez, François. C'est moi qui le réveillerai.

Et, en homme qui connaissait bien la maison et s'y considérait comme chez lui, Alphonse de Linières traversa vivement l'antichambre et le salon, allant droit à la porte de la chambre à coucher. Mais, arrivé là, il s'arrêta. Sa main toucha le bouton, puis s'abaissa, indécise et tremblante.

Il songeait au dernier débris de la fortune de son ami, englouti cette nuit même au jeu.

On lui avait raconté presque légèrement cette perte énorme de soixante-dix mille francs. On n'avait vu là qu'une nouvelle folie du comte René, une mésaventure à laquelle il ne penserait plus le lendemain. Mais lui, Alphonse, il avait aussitôt deviné que c'était un coup de désespoir, un appel suprême à la chance, à laquelle, sans doute, s'était fié le malheureux qui voulait sauver son honneur, toutes les joies de sa vie, sa vie même peut-être.

Aussi, tandis qu'il se tenait, indécis, devant la porte fermée, son imagination lui peignait d'effrayantes images. Il voyait René en face de ces cartes maudites, riant avec l'angoisse au cœur; mais surtout il croyait

l'apercevoir, là, derrière ce mur, à deux pas de lui, étendu, livide, avec le trou noir d'une balle de pistolet dans la tempe.

Il était glacé, il étouffait et restait là, n'osant ouvrir. Puis, soudain, il tourna le bouton de cristal et poussa la porte en frémissant. Son regard, qui parcourut la chambre, rendu plus rapide et plus puissant par une indicible anxiété, en une seconde embrassa tout : les moindres détails, si familiers, lui apparurent alors comme pour la première fois, avec une netteté singulière.

C'était une scène bien différente du rêve affreux de tout à l'heure.

La chambre à coucher de René était charmante, de style gothique, un coin du musée de Cluny transporté là, dans ce premier étage haut et sombre du faubourg Saint-Honoré.

Le plafond était à caissons, bleu pâle, à fleur de lis d'or, avec de grosses poutres brunes qui se croisaient. Il y avait des vitraux à la fenêtre, et les murs étaient recouverts par des tapisseries de Flandre, vieilles de plusieurs siècles, admirables dans leur usure. Au fond se trouvait le lit, élevé sur deux marches : curieux meuble carré, immense, de bois sculpté, fouillé, et qu'amollissaient par leur lourdeur les plis des rideaux

bleu pâle. Dispersés çà et là, quelques sièges bas, sortes de banquettes ou coussins; et, cachant tout un pan de muraille, un haut bahut, dont les formes massives étaient comme atténuées par mille découpures d'une délicatesse infinie. La cheminée de marbre, copiée sans doute de quelque ancien modèle, était grande et assez belle, bien que ne rappelant précisément aucune époque. Mais les chenets surtout étaient singuliers; on y voyait, sous une sorte de toit pointu, élancé, un moine maigre et rigide, les mains croisées sur la poitrine; ils étaient de fer forgé, fort anciens et d'un travail remarquable. De tous côtés, contre les murs, étaient suspendues de vieilles armes : épées longues de quatre pieds, lourds pistolets, ou dagues à poignées ciselées.

C'était à ces splendides fantaisies que s'était ruiné le jeune comte.

Ce n'était pas tout, il est vrai.

Le salon Louis XV, la chambre gothique, la salle à manger flamande, tout ce merveilleux intérieur d'artiste et de poète avait été trop souvent le théâtre des folies du libertin. Les chevaux de prix, les femmes et le jeu avaient disputé aux ivoires précieux, aux inestimables émaux l'honneur de disperser, de dissoudre une fortune princière...

Et leur tâche était achevée.

Alphonse de Linières s'était avancé jusqu'au milieu de la chambre, et, les bras croisés, stupéfait d'un tel calme, regardait René qui dormait.

Dans ce cadre étrange, obscur, de sévère poésie, se détachait vivement la tête expressive, aux traits fiers et fins, mais privés d'énergie, qui gardait dans le sommeil toute l'animation de la pensée vivante.

René de Laverdie avait vingt-huit ans. Seul héritier en même temps que dernier représentant d'une famille fort riche et de haute noblesse, doué d'un esprit aimable et d'une charmante figure, il avait, grâce à tant d'avantages, passé ses premières années dans un long enchantement... La lassitude qui naît d'une existence frivole était bien venue quelquefois le surprendre; mais ses goûts délicats, en l'éloignant des plaisirs grossiers, l'avaient également préservé des écœurements dont ils sont suivis. La vie ne lui avait offert jusqu'à ce moment que des jouissances, il était donc naturel qu'il l'aimât. Aussi la perte même de sa fortune ne lui avait pas inspiré l'idée du suicide. A vrai dire, il ne réalisait pas l'étendue de cette perte. Il avait confiance dans l'avenir. Pour la première fois en présence du malheur, bien que le voyant face à face, il ne pouvait encore y croire.

Alphonse de Linières était d'un caractère tout opposé. Sa prudence, sa tranquillité, ses principes étroits, mais inflexibles, contrastaient avec l'esprit changeant, vif et léger de son ami. Sa vie aussi avait été différente. Il appartenait à une famille que les orages révolutionnaires avaient cruellement éprouvée. Des comtes et des vicomtes de Linières étaient morts sur l'échafaud pendant la Terreur. Ceux qui avaient survécu, ne voulant servir ni la Convention ni l'étranger, s'étaient renfermés dans une indifférence hautaine et avaient vu, sans essayer de le défendre, le patrimoine de leur maison passer en de nouvelles mains. Alphonse se trouvait ainsi relativement pauvre; mais il n'en portait qu'avec plus d'orgueil le nom de ses ancêtres; il n'estimait que la noblesse et s'indignait contre ceux qui prétendent aujourd'hui remplacer un écusson à plusieurs quartiers par le pouvoir de l'argent, par le mérite personnel, par l'intelligence ou par le talent.

Mais ce n'est pas à cela qu'il songeait en contemplant René endormi. Il s'étonnait de la tranquillité du jeune homme. — Voilà, pensait-il, un repos plus admirable que le fameux sommeil d'Alexandre ou du grand Condé : ce n'est rien de dormir à la veille de la bataille, mais le lendemain de la défaite!...

Sous le regard persistant de son ami, René finit cependant par ouvrir les yeux.

— Tiens, Alphonse ! dit-il d'un ton de joyeuse surprise.

Mais tout à coup ce sentiment vague et affreux qui saisit au réveil lorsqu'on s'est endormi sous le poids d'un malheur vint changer l'expression de son visage.

— Ah ! malédiction ! murmura-t-il.

— C'est donc vrai ? dit Alphonse en s'approchant. Mon pauvre ami ! En voyant ton calme, j'espérais qu'on m'avait trompé.

— Comment ! s'écria René en se soulevant sur son séant, tu sais déjà la catastrophe ! Et de qui l'as-tu apprise ?

— De Jules que j'ai rencontré sortant du cercle. Moi, je venais du bal de madame d'Arlac.

— C'est trop fort ! Il n'y a pas de cela... quoi ? six heures ! et la nouvelle se répand déjà. Combien dit-on que la Renommée a de bouches et d'oreilles ? Je parie qu'on est resté bien en deçà du nombre.

Il essayait de rire, mais il y parvenait d'autant moins que cette gaieté forcée ne trouvait pas d'écho.

Alphonse en voulait un peu à son ami d'avoir été si imprudent, d'avoir repoussé jusqu'au bout les conseils

qu'il ne lui avait cependant pas épargnés. Maintenant qu'il était trop tard pour les lui rappeler, il se sentait comme gêné de sa propre sagesse; il craignait, s'il ouvrait la bouche, que sa première parole de sympathie ne pût se traduire par un de ces odieux : « Je vous l'avais bien dit! » qui sont l'aiguillon inévitable et exaspérant de toute infortune.

Il rêvait donc à ce qu'il répondrait, et, ne trouvant rien, sentait croître son embarras, lorsque René reprit :

— Et que disait Jules?

— Oh! il considérait toute l'affaire comme la meilleure plaisanterie du monde. Il riait de tout son cœur en me rapportant les défis insensés que tu as proposés, et comment tu doublais ta mise après chaque nouvelle perte...

— Ce n'est pas ce que j'ai fait de plus mal. Si on avait eu le courage de me tenir tête, j'aurais certainement fini par tout rattraper d'un seul coup.

— Ou tu te serais enfoncé deux fois plus avant, dit vivement Alphonse; mais, se mordant aussitôt la lèvre, il ajouta d'un ton qu'il s'efforçait de rendre gai : Ce fou de Jules! Si tu savais avec quelle admiration il parlait de ta hardiesse. « Je n'ai jamais vu un pareil entrain », me disait-il. A l'entendre, on au-

rait cru que tu avais perdu exprès, pour le plaisir de l'émotion.

— Oui, répliqua René avec amertume ; tous ceux qui se trouvaient là eussent été bien surpris d'apprendre que le comte de Laverdie jouait ses derniers louis.

— Allons, dit Alphonse, voilà que tu exagères.

— Je n'exagère pas, je me trompe : ce que j'ai perdu cette nuit ne m'appartenait même pas.

Alphonse tendit la main à son ami.

— Écoute, René, dit-il, ne cherchons pas à nous tromper l'un l'autre. Quitte ce ton d'indifférence ironique, et permets-moi de laisser de côté les paroles de consolation banale, qui me restent dans la gorge et qui m'étranglent. Il n'y a jamais eu de secrets entre nous tant que tu as été heureux. Il ne faut pas qu'un malheur nous sépare. D'ailleurs, il n'y a rien d'irréparable dans ce monde, et, à nous deux, nous trouverons bien quelque moyen de te faire sortir d'embarras.

René serra avec émotion la main qui lui était tendue.

— Tu as raison, fit-il ; merci, mon brave Alphonse. C'est vrai que je suis ruiné, complètement ruiné !... Mais c'est ma faute. J'ai été prodigue, imprudent, pire que cela : joueur ! Et malgré tous tes conseils ! Tu

vois que je suis franc avec toi, comme tu me le demandes. Maintenant tu espères découvrir quelque remède pour un si grand mal. Hélas! il n'y en a pas. Ce n'est pas quand les gens sont morts que l'on doit songer à appeler le médecin. Et moi, je suis mort, bien mort!... faute de t'avoir écouté à temps, mon cher docteur.

— Un instant! Je ne suis pas du tout disposé à t'ensevelir encore, et je me refuse formellement à constater le décès.

— Ah! si tu savais le seul moyen qui s'offre à moi de revenir à l'existence, je suis bien sûr que tu préférerais me laisser descendre au tombeau, et littéralement encore, plutôt que de me donner le conseil d'y recourir.

— Moi ? Ah ! par exemple ! Il faudrait pour cela que ton moyen fût contraire à l'honneur, ce qui n'est pas possible, puisque tu y as songé.

René rougit.

— Tu sais, dit-il, nous différons totalement d'opinion à quelques points de vue. L'honneur!... évidemment il n'est pas en jeu... cela est hors de doute. Et cependant... tu as des idées si arrêtées à certains égards!... Enfin, quoi qu'il en soit, j'aime la vie, c'est-à-dire ma vie, celle que j'ai menée jusqu'à pré-

sent. Il m'est impossible d'y renoncer. Il m'est impossible de me séparer de ce luxe qui m'entoure, de mes chevaux, de mes objets d'art... Non, si je devais tout vendre et vivre ensuite en pauvre hère, je me ferais plutôt sauter la cervelle! Et j'avoue à ma grande honte que le second de ces deux partis, bien qu'il me semble le meilleur, ne me sourit encore que très médiocrement.

— Où diable veux-tu en venir? demanda Alphonse avec quelque inquiétude. Quelle résolution as-tu donc prise? Si elle doit te faire vivre heureux, n'est-il pas certain que j'y applaudirai de grand cœur?

— Ah! voici ce dont je ne suis pas aussi sûr que tu parais l'être, reprit René. Mais nous ne pouvons continuer à causer ici. J'étouffe, moi; j'ai besoin d'air après la nuit que j'ai passée dans ce maudit cercle. Tiens, tu vas entendre un serment qui te fera plaisir: Je te jure que, quoi qu'il arrive, je ne jouerai plus de ma vie! Je hais le jeu! Je l'ai toujours eu en horreur; ce qui fait que je me méprise d'autant plus pour la lâcheté avec laquelle j'y ai eu dernièrement recours.

— Bien, dit Alphonse. Dans ce cas, réjouissons-nous de la mauvaise chance qui t'a poursuivi. Les sommes que les cartes t'ont fait perdre n'auraient pas été suffisantes pour relever ta fortune, quand même

tu les aurais doublées, et le serment que tu viens de prononcer là te rapportera davantage.

— Sortons, dit René. Allons faire un tour de Bois, veux-tu ? Je serai habillé dans un quart d'heure.

— Je suis venu à pied, observa Alphonse.

— Tu prendras un de mes chevaux. Hélas ! pauvres bêtes ! pourrai-je encore les prêter souvent ?

— Courage, voyons. Et ton beau projet de tout à l'heure !

— Ah ! oui, je t'en parlerai dehors. Va dans le fumoir, tu y seras mieux pour m'attendre et tu y trouveras les journaux du matin. Je serai prêt dans le temps qu'il faudra pour seller les chevaux.

Tout en parlant, René tirait le cordon de la sonnette.

Alphonse se rendit au fumoir. C'était la seule pièce de l'appartement qui ne fût d'aucun style. Elle aurait plutôt mérité le nom de bibliothèque par la profusion des livres qu'on y apercevait. Ils étaient rangés dans d'immenses armoires de chêne vitrées qui cachaient entièrement une des murailles. Sur les trois autres, revêtues d'une tenture sombre, étaient suspendus quelques tableaux d'une grande beauté ; c'étaient des chefs-d'œuvre de l'école hollandaise ou des romantiques français : un clair de lune de Van der Neer et

un torrent de Ruysdaël, un Diaz, un Decamps, des paysans de Léopold Robert.

Alphonse s'assit dans un fauteuil, alluma un cigare et prit machinalement quelques-uns des journaux qui se trouvaient à portée de sa main sur la table du milieu. Il en brisa les bandes et les parcourut d'un air distrait. Mais le mot de République, qui revenait très fréquemment dans leurs colonnes, les lui fit poser avec dégoût. — Pauvre France ! murmura-t-il, toi si spirituelle et si fine autrefois, quel grossier jargon as-tu donc appris à parler ?

Mais, comme il repoussait l'idée du bourgeois qui pense et travaille, celle du jeune noble ruiné par les plaisirs et le jeu lui revint à la mémoire, et ne lui parut guère plus agréable. — Peut-on avoir été fou comme ce garçon ! se disait-il. Toutes les merveilles de cet appartement, une fois vendues, suffiraient à peine à payer ses dettes.

Il éprouvait un vif chagrin, car il portait à René une amitié sincère. Son angoisse avait été profonde lorsqu'il avait appris ce qui s'était passé dans la nuit, et il était accouru, tremblant de ne plus trouver que le cadavre du malheureux jeune comte ; maintenant qu'il l'avait vu si tranquille, presque gai, il oubliait un peu le coup qui frappait son ami, pour

songer à la longue série d'imprudences qui en avait été la cause. Alphonse était de ces gens raisonnables qui ne comprennent pas les fautes d'entraînement, et que l'absence de calcul chez les autres confond. Ils abondent en : « Comment avez-vous pu?... A quoi avez-vous songé? » tant il leur semble impossible de croire que l'on n'ait pas songé du tout. C'était tout ce que le vicomte de Linières avait pu faire que de retenir en présence de René ces édifiantes exclamations.

Mais, une fois seul, il se rattrapait; et son irritation ne lui permettant pas de conserver longtemps la position assise, qu'il avait d'abord adoptée, il se mit à marcher dans la chambre en monologuant furieusement.

— Il parle d'un projet... Quel projet peut-il avoir? Dès qu'on le saura ruiné, ses créanciers vont fondre sur lui. S'il ne vend pas ses bibelots de bonne grâce, on l'y forcera... Un comte de Laverdie... c'est épouvantable! Mais il devait bien voir où tout ceci le conduisait, songer à son nom surtout... quel scandale! Et maintenant comment va-t-il sortir de là? Une issue... il a bien de la chance s'il a pu en découvrir une! pour ma part, je n'en vois pas. Ce qui me passe, c'est qu'il ne se soit pas tué. J'en suis très content, mais

enfin cela m'étonne. C'est un garçon trop mou pour supporter une telle catastrophe, et, ma foi ! autant mourir d'une balle de revolver que de honte et de chagrin. Et il en mourra, c'est certain. Il a bien raison de dire qu'il ne peut renoncer à cette vie. Je le connais; toutes ces élégances lui sont plus nécessaires que l'air qu'il respire.

En allant et venant ainsi qu'un lion en cage, Alphonse aperçut tout à coup un petit tableau qu'il ne connaissait pas; il s'en approcha aussitôt. C'était un coin de forêt traversé par un puissant rayon de soleil. Il reconnut tout d'abord la manière hollandaise du XVIIe siècle, chercha la signature et fut un moment avant de la trouver.

— C'est encore un Ruysdaël, se dit-il. Et cependant, non : il n'y a pas assez d'imagination, et d'autre part trop de perfection dans le jeu de la lumière et dans les demi-teintes des ombres. Ah ! mais, c'est une petite toile admirable ! Serait-ce un Hobbema ? Je sais qu'il en désirait un et courait toutes les ventes pour en trouver... Oui, ma parole ! c'en est un. Voilà la signature : quatre ou cinq longs traits informes dans ce coin, sur ces grosses racines qui soulèvent le sol. Mais c'est de la démence ! Acheter un tableau de cette valeur et jouer ses derniers louis au jeu : c'est être

fou à lier!... Et moi qui avais la naïveté de lui donner des conseils!

— Ah! je savais bien que tu le découvrirais! s'écria tout à coup derrière lui la voix triomphante de René. C'est pour cela que je t'ai envoyé au fumoir. Je l'ai depuis trois jours, et ne t'en ai rien dit pour te réserver la surprise. Oui, regarde-le bien, mon cher! c'est le seul Hobbema qui ait été mis en vente à Paris depuis des mois... Et c'est moi qui l'ai eu! Ah! par exemple, cela n'a pas été sans peine.

Le vicomte stupéfait regardait tantôt René et tantôt le tableau, sans trouver un mot à répondre.

— Mais regarde donc! continuait René en s'approchant. Je suis sûr que tu n'as pas tout vu. Tiens, ce groupe d'arbres ici à droite... Ah! le génie!... Il y a deux siècles que ceci a été peint, et ces feuilles frémissent encore comme elles ont frémi devant les yeux de l'artiste, dans son âme, sous son pinceau!...

Pour toute réponse, Alphonse saisit vigoureusement le bras de son ami, et le forçant à se retourner :

— Mais fou que tu es! lui cria-t-il, as-tu donc juré de me faire perdre aussi la raison! Comment! tu veux que je m'extasie devant des feuilles, et ce matin, en arrivant ici, je n'étais pas sûr de te trouver vivant!

— Tiens! fit René, tu avais l'idée que j'aurais pu me tuer? Au fait, oui, c'était vraisemblable. Mais c'est égal, tu l'as admiré, tu le regardais quand je suis entré.

— Incorrigible étourdi! Oui, je le regardais et je maudissais tes folies. Je puis bien te le dire, puisque je suis plus triste que toi de ce qui t'arrive.

Cette fois René prit un air sérieux.

— Eh bien, oui, mon ami, tu as raison, mille fois raison. Du reste, cela a toujours été le cas depuis que je te connais, c'est-à-dire depuis que l'un et l'autre nous sommes au monde. Si je t'avais écouté plus souvent, je m'en serais mieux trouvé. Mais je venais te chercher; les chevaux sont prêts et la matinée est superbe. Est-il assez joli pourtant, mon Hobbema! Jettes-y donc un dernier coup d'œil! De ma place, tiens, c'est ici qu'on a le meilleur jour.

René avait eu raison d'annoncer à son ami une belle matinée et une agréable promenade. Quand les deux jeunes gens, l'un et l'autre admirablement montés, tournèrent le coin de la rue d'Anjou-Saint-Honoré et pénétrèrent dans le faubourg, si blasés qu'ils fussent sur toutes les jouissances, ils ne purent retenir une exclamation de plaisir.

C'était le commencement d'une ravissante journée

d'avril. Les rues, où circulait un air vif et pur, étaient baignées d'une lumière rose ; propres et coquettes, elles semblaient s'être faites si belles pour mieux recevoir le printemps. Les devantures des boutiques s'étalaient gaiement au soleil. Du côté opposé, les hôtels somptueux laissaient leurs portes s'ouvrir toutes grandes sur la chaussée dans la familiarité de cette heure charmante. Au fond des cours, on voyait aller et venir des palefreniers, conduisant des chevaux en main.

Devant l'Élysée s'arrêtaient déjà des voitures de maître, d'où sortaient des messieurs décorés, à l'air grave et le portefeuille sous le bras. Puis, passant au galop de leurs lourdes bêtes, les dragons du ministère de l'intérieur mettaient dans la tranquillité lumineuse de toute cette scène le joyeux cliquetis de leur sabre sonnant contre leurs éperons.

Dans l'avenue Marigny, du haut en bas des Champs-Élysées, plus loin encore, le long des quais, c'était un débordement de fraîche verdure sous lequel Paris semblait comme rajeuni. De tous côtés l'on arrosait ; l'eau s'éparpillait dans le soleil en gerbes étincelantes. C'était une fête, un baptême. Il était impossible de ne pas ressentir l'influence de joie et d'énergie qui sortait de toutes ces belles choses.

René et son ami ne songeaient point à s'y soustraire. Ils avaient pour un moment oublié leurs préoccupations et causaient avec animation et insouciance, comme ils l'avaient fait tant de fois en remontant cette même avenue. Lorsqu'ils furent arrivés au rond-point de l'Étoile, la conversation s'étant un peu ralentie, le comte se tourna sur sa selle et jeta un coup d'œil en arrière.

— Ah! Paris, murmura-t-il, que je renonce à ta vie et à tes plaisirs, non, non, jamais, jamais!

— Eh bien, dit Alphonse, vais-je enfin savoir quelle résolution tu as prise?

Il fallait que la confidence fût bien embarrassante, car René ne pouvait encore se décider à la faire. Il proposa un temps de galop jusqu'au bois de Boulogne. Arrivé là cependant, il se trouva forcé de s'exécuter; mais il crut nécessaire de préparer son ami.

— Tiens-toi bien en selle, lui dit-il; ne t'évanouis pas et ne tombe pas de cheval. Tu vas entendre quelque chose d'inouï... Je vais me marier.

— Te marier?

— Oui, je suis déjà presque fiancé.

— Et tu prétends me faire croire à la possibilité d'un pareil miracle : l'existence d'une jeune fille assez riche pour payer tes dettes, d'un assez grand nom

pour qu'il s'allie au tien, et assez folle pour t'épouser ?

— Deux de ces conditions se sont rencontrées, répondit René avec quelque hauteur : quant à la troisième, je compte m'en passer.

Alphonse réfléchit un instant, puis d'un ton plus grave :

— Est-ce que tu n'épouserais pas une jeune fille de notre monde ?

— Elle n'est pas noble : c'est la fille d'un marchand.

Alphonse jura : c'était plus fort que lui. Il fit en même temps un mouvement si violent que son cheval se cabra.

— Tiens, s'écria-t-il, vois l'effet de tes paroles sur ce cheval. Ah ! c'est que c'est un animal de race, lui, il a horreur des mésalliances.

— Quelle folie ! dit René.

— Voyons, René, ce n'est pas sérieux? Tu ne ferais pas un marché du nom de Laverdie ?

— Alphonse !

— Eh, morbleu ! mon cher, il n'y a pas à mâcher les mots. Tu n'espères pas me faire croire, je suppose, à un mariage d'inclination ?

— Je te l'ai dit, Alphonse, je ne veux pas mourir. Eh bien, oui, tu as raison, c'est un échange... il n'est

même pas très loyal, car toi seul sais au juste l'état de mes affaires; mais j'estime que mon titre...

— Loyal, allons donc! Crois-tu que je m'embarrasse de cela ? Ce bourgeois dont tu prends la fille donnerait jusqu'à son dernier écu pour être le père d'une comtesse. Il t'accepte ruiné, joueur et le reste, que lui importe! C'est là ce qui m'exaspère. Ah! ils se prétendent nos égaux par leur travail, leur intelligence, que sais-je? On pourrait les croire, s'ils étaient logiques. Mais non, on les voit baiser la trace de nos pas! Ils se battent pour un de nos sourires autour du lac, pour une heure que nous passons le soir dans leurs salons. Il n'y a pas un d'entre eux qui ne soit prêt à donner son or, son sang, son repos, pour le moindre de nos blasons. Voilà pourquoi je les méprise, oui, du fond de mon cœur! Et tu vas descendre jusque-là, toi, un Laverdie ?

— Je m'attendais à une tirade de ce genre, répondit René. Tu es intraitable sur la question de race et de nom. Eh, mon Dieu! tu sais bien que j'ai toujours été de ton avis. Je le suis encore. Mais je n'ai plus un louis. Veux-tu donc que je me brûle la cervelle ? Les bourgeois sont vaniteux et illogiques, j'en conviens : profitons-en. Nous ne faisons pas de mal, puisque cela les rend heureux.

— Mais nous nous abaissons! Ils ont soif de nos titres, faut-il montrer que nous avons soif de leur or?

— Sais-tu, Alphonse, de qui je ferai le bonheur par le mariage dont il s'agit? de ma grand'tante de Saint-Villiers.

— De la marquise! de cette vieille grande dame « haute comme les monts », ainsi que dirait madame de Tencin! C'est impossible!

— C'est cependant ce qui me décide à une chose qui autrement me répugnerait un peu, je l'avoue. Bref, que ce soit ma tante, ou les millions, ou tous les deux, tu décideras pour toi-même la question si tu t'en crois capable. Tu dis souvent que je ne sais pas réfléchir : eh bien, c'est vrai. Une idée me plaît ou me déplaît tout d'abord; je l'accepte ou je la repousse, et c'est pour toujours; il m'est impossible de la discuter. Ces jours-ci, je me sentais pris dans un cercle de fer qui allait se resserrant de plus en plus autour de moi; tout à coup j'ai découvert une issue, et je me suis précipité vers elle. Ma résolution était prise... Tous tes raisonnements n'y feront rien.

— Mais t'es-tu assuré du moins que cette issue était la seule qui pût s'offrir?

— En connais-tu d'autres?

— Dans ta position, je vendrais tout, je payerais mes dettes, et j'entrerais dans l'armée.

— Ah! oui, l'armée... voilà un conseil qui eût été bon il y a cent ou cent cinquante ans, mais aujourd'hui! Tu te figures donc être toujours au temps de Louis le Bien-Aimé? Alors, en effet, la carrière des armes était belle et glorieuse pour un comte de Laverdie. Mais nous sommes en République, Alphonse, et pour quelque temps encore! car les symptômes sont graves, l'accès de folie pourrait cette fois se prolonger. Je suis sorti lieutenant après la guerre... Jolie position pour un Laverdie! avec la perspective d'un exil en province et le grade de capitaine à l'ancienneté dans une dizaine d'années d'ici. Cela vaut bien le sacrifice de tous mes trésors, la perte de ces merveilles qui feraient l'orgueil d'un musée royal, et que j'ai rassemblées avec tant d'amour et de peine!

Alphonse ne répondit rien, et pendant un instant les deux amis poursuivirent leur promenade en silence. Le vicomte était révolté de la faiblesse de René. Il faisait aussi un orgueilleux retour sur lui-même : ce n'est jamais par une lâche concession aux tendances égalitaires de notre époque que lui eût atteint la richesse! Donner son nom à la fille d'un roturier, ou

l'inscrire en lettres d'or au-dessus des vitrines d'un comptoir, n'était-ce pas un déshonneur pour un gentilhomme? Il relevait la tête en songeant à sa propre vie, simple et fière; puis, au nom de toute sa caste, il s'indignait contre son ami.

Tout à coup il se rappela ce que le comte lui avait dit de la marquise de Saint-Villiers. — Il est impossible, pensa-t-il, que la marquise approuve la mésalliance de son neveu. Elle est d'une rigidité absolue à cet égard, et je ne connais pas de femme plus fidèle à toutes nos grandes traditions. Quelle royaliste enthousiaste !

Et le vicomte ne put s'empêcher de sourire en pensant à un mot que l'on attribuait à la spirituelle vieille dame. Un jour que quelqu'un se disait devant elle partisan de l'ancien régime, moins les abus. — Les abus ! s'était écriée madame de Saint-Villiers, mais c'est ce qu'il y avait de mieux.

Alphonse interrompit donc René qui rêvait de son côté.

— Explique-moi, lui dit-il, comment la marquise a jamais pu te conseiller ce mariage.

— Voilà. Ma tante n'a plus dans ce monde que deux grandes affections : l'une pour moi, qui la désespère et qu'elle idolâtre; l'autre pour une petite

filleule qui a su s'emparer de son cœur par je ne sais quelles perfections ou quels sortilèges; le fait est que la marquise en est folle. Tu jugeras de ce qui en est quand tu sauras que pour cette enfant ma tante met de côté ses principes les plus enracinés. Bref, cette petite, qui n'est pas noble, est la femme qu'elle me destine.

— La marquise? Voilà qui est inouï.

— Non, pas autant que cela paraît au premier abord. Ma tante croit que je suis en train de me ruiner, car elle s'imagine que c'est encore à faire. Elle sait bien que ma réputation n'est pas tout à fait celle d'un saint. Elle rêve pour moi le mariage comme « port de salut contre les orages des passions »; pourtant elle est persuadée que, dans notre monde, pas une mère ne me donnerait sa fille. D'autre part, elle a une filleule qu'elle aime extrêmement; elle la trouve si charmante qu'à ses yeux le ciel a commis une erreur grossière en la faisant venir au monde ailleurs que dans l'alcôve d'une duchesse. Eh bien, ma bonne tante veut réparer l'erreur du ciel et sauver du même coup son neveu de la perdition dans ce monde et dans l'autre. Voilà comment il se fait que je vais la ravir de joie en lui apprenant ma conversion. Par exemple, il est probable que je n'entrerai

pas dans le détail des moyens spéciaux par lesquels la grâce d'en haut a su toucher mon cœur.

René affectait un ton léger, quoique au fond il souffrît beaucoup. La froide désapprobation d'Alphonse lui pesait excessivement. Sa résolution était prise et il ne la changea point; mais, son caractère faible le forçant à subir en quelque mesure l'influence de son ami, cette influence eut pour effet de l'aigrir contre la famille de bourgeois vers laquelle son intérêt l'entraînait. Il les méprisait, les détestait d'avance; et, honteux au fond d'accepter leur argent, cherchait a se persuader, à force d'orgueil, que c'étaient eux qui seraient redevables envers lui lorsqu'il les aurait honorés de son alliance.

Ces sentiments se firent jour lorsque, sur le point de le quitter, Alphonse eut enfin l'idée d'apprendre quelque chose sur la jeune fille elle-même.

— Je crois l'avoir vue une fois, en soirée, chez ma tante, répondit René d'un ton indifférent. Il me semble même avoir remarqué qu'elle est assez gentille et n'a pas de mauvaises manières. C'est, comme tu le vois, plus que je n'aurais pu raisonnablement espérer.

II

C'était par une splendide journée de mai, vers une heure de l'après-midi.

Peu de personnes étaient dehors, ou du moins les passants étaient rares dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Dans cette rue, et du côté de l'ombre, une jeune fille marchait lentement, escortée par sa femme de chambre.

Personne n'eût passé auprès d'elle sans la remarquer; et cependant l'on ne saurait dire qu'elle fût précisément jolie. Mais elle était grande, d'une taille gracieuse; elle avait un teint admirable. Ses traits, il est vrai, manquaient de régularité : sa bouche n'était pas assez petite; mais, quand elle riait, ses lèvres fraîches

laissaient voir deux rangées de dents blanches et brillantes; et l'on oubliait que son profil n'était pas classique lorsqu'on apercevait ses yeux : ils avaient la nuance indécise et changeante des lacs abrités par des montagnes, et, quand leurs longs cils s'abaissaient tout à coup en les assombrissant, ils semblaient en avoir aussi la profondeur.

Ceux qui n'auraient pas eu le regard assez prompt pour découvrir le charme réel du visage seraient du moins restés séduits par l'ensemble : par les beaux cheveux blonds, peu abondants, mais d'une finesse extraordinaire; par les petits pieds se posant sur le trottoir d'une façon mutine et décidée; enfin par la toilette, une robe de batiste bleu pâle, à volants étroits garnis de guipure, et un chapeau de grosse paille blanche orné d'un bouquet de cerises.

Cette jeune fille était Gabrielle Duriez, la filleule de madame de Saint-Villiers; elle allait voir sa marraine; la marquise, qui se trouvait un peu souffrante, l'avait fait demander.

Madame de Saint-Villiers ne pouvait rester plusieurs jours sans voir Gabrielle. Elle avait perdu ses propres enfants, un fils et une fille, presque au berceau; son petit-neveu lui donnait plus de chagrin que de satisfaction : l'amour maternel dont son cœur était plein

s'était donc reporté (chose singulière chez cette altière vieille femme) sur la petite plébéienne qu'elle avait tenue dans ses bras à l'église et présentée au baptême. Nul doute qu'en agissant ainsi, en prenant le bébé des mains de sa nourrice, tandis que le prêtre étendait le bras d'un air grave et que dans l'assemblée on chuchotait le nom de la marquise, madame de Saint-Villiers ne pensât faire preuve d'une condescendance exemplaire. Elle ne se doutait certainement pas que cet acte si simple contenait la promesse des moments les plus doux de ses dernières années.

Ne pouvant faire moins que de s'intéresser un peu à sa filleule, la marquise avait tout d'abord pris soin qu'on la lui amenât quelquefois; elle avait même poussé l'abnégation jusqu'à lui rendre visite dans cet intérieur de bourgeois parvenus qui lui déplaisait si fort. Peu à peu elle s'était attachée à l'enfant; elle avait fini par diriger tout à fait son éducation, et les parents étaient trop fiers d'une si haute amitié pour jamais trouver indiscrète l'intervention de la marquise.

Depuis sa sortie du couvent, Gabrielle était aussi souvent rue de Grenelle-Saint-Germain que rue des Petites-Écuries où demeurait M. Duriez. Madame de Saint-Villiers, dont le rêve le plus cher était alors de marier sa filleule à son neveu René, cherchait à faire

rencontrer quelquefois les deux jeunes gens dans sa maison; mais le comte de Laverdie ne venait pas trop souvent voir sa tante. Cependant, durant l'hiver, un bal avait mis Gabrielle et René en présence. Le résultat de cette soirée n'avait pas été celui que la vieille dame en espérait, et elle commençait à se décourager un peu, quand tout à coup, un beau matin de mai, le jeune homme tomba chez elle comme la foudre.

— Madame, s'écria-t-il, ma tante, je viens avant tout vous demander pardon! J'ai perdu mes parents; vous n'avez pas de fils... C'était à moi à faire le bonheur de votre vieillesse. Au lieu de cela, je n'ai vécu que pour mes plaisirs, comme un misérable égoïste que j'étais. J'ai laissé une étrangère remplir ma place auprès de vous. Eh bien, je ne songe pas à l'en éloigner, mais je veux du moins partager cette place avec elle... Unissez-nous, nous serons deux pour vous aimer!

La vieille marquise pleura d'émotion et serra son neveu sur son cœur. Il est certain que si, dans cet instant, René avait une seule pensée qui ne se rapportât pas à lui-même, cette pensée était pour sa tante et non pas pour Gabrielle.

Ce fut là un jour bien heureux pour madame de Saint-Villiers. Son cher enfant prodigue était enfin de

retour! René se tenait auprès d'elle, non plus railleur et impatient comme autrefois, mais affectueux et grave. Elle croyait lire dans le regard sérieux du jeune homme une foule de bonnes résolutions qui la remplissaient de joie. Elle se disait qu'il était digne de Gabrielle. Elle voyait tout un avenir de bonheur s'ouvrir pour ces deux êtres qu'elle aimait tant; et cet avenir, elle l'avait préparé, c'était son ouvrage. Et puis, désormais, sa filleule allait lui appartenir entièrement : elle n'aurait plus à descendre pour la rencontrer puisqu'elle l'aurait élevée jusqu'à elle. On éloignerait peu à peu la petite comtesse de ce milieu bourgeois où elle se trouvait déplacée. Comme elle porterait bien son titre, elle que la nature avait déjà faite noble par les qualités de son cœur et toute la grâce de sa personne!

C'est ainsi que songeait la vieille dame, et elle ne se rappelait pas avoir traversé dans sa longue vie un moment de félicité plus complète. Elle promit à son neveu de le présenter bientôt chez les parents de Gabrielle. — Surtout, lui dit-elle, faites connaître sans tarder quelles sont vos intentions, et ne donnez à vos fiançailles que la durée strictement nécessaire. Voyez-vous, mon cher René, je ne voudrais pas blesser ces braves gens; mais enfin il faut leur faire comprendre

que l'on n'épouse pas la famille. Et puis, moi, je me sens mal à l'aise dans cette maison-là; je périrais d'ennui s'il me fallait la fréquenter longtemps d'une façon régulière... Et je ne veux pas mourir, entendez-vous bien, avant de vous avoir vus mariés et heureux.

René promit avec empressement de suivre le conseil de sa tante et partit en la laissant attendrie et enchantée.

Le lendemain, la marquise eut la migraine et fit prier sa filleule de venir passer quelques heures auprès d'elle.

Ce n'était pas un hôtel particulier que madame de Saint-Villiers habitait rue de Grenelle-Saint-Germain; elle occupait le second étage d'une maison fort ancienne et fort belle. Quelque famille princière a dû faire bâtir autrefois cette résidence; aujourd'hui que le luxe des vastes habitations n'est plus, à Paris, que le privilège d'un bien petit nombre, la maison est divisée en appartements.

Lorsque, en entrant, on a franchi la porte cochère et pénétré dans la cour, qui est très grande, on voit à droite quelques marches de pierre et une galerie élevée formée par des arcades; en face des marches, sous cette galerie, s'ouvre une porte qui laisse apercevoir un immense vestibule un peu sombre et les

premiers degrés d'un escalier de marbre. C'est par cet escalier que l'on monte aux appartements du premier et du second étage. A gauche, la cour est fermée par un mur très haut, couvert de lierre, que dominent les étages supérieurs des maisons voisines. Au fond, deux lourdes arches donnent accès sur des jardins : on entrevoit des allées sablées et la verdure claire des pelouses.

A l'heure où Gabrielle arriva chez sa marraine, la cour était inondée de soleil; mais déjà une bande étroite d'ombre s'étendait le long des arcades; au delà, on pressentait la fraîcheur délicieuse du grand vestibule.

— A présent, Mélanie, dit la jeune fille, vous pouvez retourner, je monterai toute seule.

La femme de chambre parut hésiter.

— Madame n'aimerait pas... commença-t-elle.

— Allons donc! fit Gabrielle avec un petit mouvement d'impatience; puis elle ajouta aussitôt d'un ton plus gracieux : — N'oubliez pas que c'est à cinq heures qu'il faudra venir me chercher.

Mélanie s'éloigna, mais Gabrielle ne monta pas tout de suite.

C'était un plaisir qu'elle s'était promis, par un beau jour ensoleillé comme celui-là, de rester un peu sous

la galerie de cette vieille maison superbe, à rêver. Elle vint s'accouder à la balustrade de pierre et promena ses regards autour d'elle avec une joie naïve de se sentir toute seule.

— Pourquoi ne fait-on plus les maisons comme cela? se dit-elle. Je crois vraiment que les choses ont leur noblesse aussi. Comme c'est singulier! Qu'est-ce qui nous manque donc, à nous autres bourgeois? Est-ce le goût? Mais presque tous les hommes de talent ou de génie étaient des enfants du peuple.. Ah! bah! ce sont des préjugés... On faisait des jolies maisons autrefois, aujourd'hui elles ressemblent toutes à des casernes: c'est une affaire d'époque, la noblesse n'y est pour rien.

L'imagination de Gabrielle donna pourtant le démenti à ce beau raisonnement. Tout en considérant la courbe majestueuse de l'escalier de marbre, la jeune fille s'amusa à y faire monter et descendre par la pensée, non pas de bons bourgeois à redingote noire ou marron, mais des marquis à talons rouges, l'épée au côté, des duchesses à paniers, à mouches et à poudre, tels qu'il avait dû en passer par là, un siècle auparavant. Un jour, non sans quelque hésitation, on avait permis à Gabrielle de lire: « Sur les trois marches de marbre rose », et le délicieux

rêve de Musset passait de nouveau, rapide et vivant dans sa petite tête.

Tout à coup la foule brillante, parée, bigarrée, disparut, et il ne resta plus sur les degrés qui se perdaient dans l'ombre qu'un jeune seigneur de haute mine ; il descendait lentement et souriait à la jeune fille. C'était toujours l'imagination de celle-ci, bien entendu, qui évoquait une nouvelle apparition ; mais ce qu'il y avait de particulier, c'est que le jeune seigneur ressemblait trait pour trait au comte de Laverdie.

La petite bande d'ombre s'élargissait peu à peu sur le sable de la cour. Gabrielle la regardait machinalement s'étendre et ne songeait pas encore à monter chez sa marraine. C'est qu'un souvenir lui était revenu, et quand ce souvenir-là lui passait par la mémoire, il fallait absolument qu'elle y pensât tout au long... Il fallait qu'elle revît ce bal de madame de Saint-Villiers, depuis l'instant où elle y était entrée, joyeuse et éblouie, jusqu'au moment où elle était remontée en voiture, toute frémissante sous la fourrure blanche de sa pelisse. Il fallait qu'elle dansât de nouveau cette valse charmante où René de Laverdie avait été son cavalier, et qu'elle entendît encore une fois les propos délicats et spirituels qu'il lui avait tenus. Il fallait

enfin, quoi qu'elle fît d'ailleurs pour s'en défendre, qu'elle retrouvât le regard du jeune homme plein d'une respectueuse admiration, et qu'elle se répétât les paroles qu'il lui avait dites après le cotillon :

— Ma tante ne fera plus danser d'ici la mi-carême : six semaines !... Combien ce temps va me paraître long !

Hélas ! elle était arrivée, cette mi-carême si impatiemment attendue. Le second bal de la marquise avait été plus brillant encore que le premier, et jamais Gabrielle n'avait porté une plus jolie toilette... Mais René n'avait point paru : il était alors à Nice pour les courses. La petite filleule de madame de Saint-Villiers avait eu beaucoup de succès, même parmi les aristocratiques beautés qui se trouvaient chez sa marraine ; elle avait paru s'amuser de bon cœur, et chacun avait souri à son gracieux visage tout animé par le plaisir... L'adresse instinctive de la femme était pourtant déjà dans cette gaieté d'enfant : Gabrielle avait ri pour ne pas fondre en larmes. Puis, rentrée dans sa chambre, elle avait essayé de se tromper elle-même, et s'accoudant devant sa glace, elle avait adressé à son image une gentille grimace mutine ; mais comme elle continuait à se regarder, elle avait vu soudain ses grands yeux devenir tout humides.

Si charmant et spirituel que fût René de Laverdie, ce n'était pas pendant un tour de valse, ni même à travers les figures multipliées d'un cotillon, qu'il eût pu faire sur un jeune cœur une impression aussi profonde. Comme il n'allait pas chez sa tante plus souvent qu'il ne le croyait rigoureusement nécessaire, Gabrielle ne l'avait jamais rencontré avant le soir du bal ; mais en réalité elle le connaissait depuis bien longtemps. Que de fois madame de Saint-Villiers n'avait-elle pas parlé de son neveu à sa filleule ! Et, comme on peut le penser, ce n'était pas des fredaines de celui-ci qu'elle entretenait la jeune fille. Trop heureuse était-elle que l'innocence de Gabrielle lui imposât cette discrétion ! Elle oubliait elle-même alors ce que la conduite de René pouvait avoir d'irrégulier ; elle ne se souvenait et ne parlait que de son bon cœur, de son esprit, de ses talents ; elle s'étendait même volontiers sur ses qualités extérieures, sur la noblesse et la fierté de ses traits, sur sa grâce à manier un cheval... Il y avait, dans le petit salon de la marquise, un excellent portrait de son neveu, et Gabrielle l'avait si souvent regardé qu'elle eût pu le refaire de mémoire si elle avait su peindre. Elle eût également bien tracé le plan de l'appartement du comte et fait l'inventaire de ses richesses artistiques, tant elle les avait entendu souvent

décrire. Madame de Saint-Villiers ne tarissait pas sur ce dernier chapitre, car elle trouvait dans le goût passionné, mais éclairé de René pour ces choses l'excuse, ou du moins le contrepoids, de toutes les fautes du jeune homme.

Songeait-elle, pendant le cours de ces longues causeries, à leur effet probable sur l'imagination vive et le cœur ardent de Gabrielle? Non, sans doute. Il y avait si longtemps que la marquise avait eu seize ans! Elle se laissait aller à toute la faiblesse de son affection maternelle, et se consolait ainsi du peu de retour que rencontrait cette affection et des autres sujets de chagrin que la légèreté de son neveu lui fournissait perpétuellement.

Voilà pourquoi Gabrielle Duriez, en regardant l'escalier de marbre, pensait à une foule de choses qui n'y avait aucun rapport, tandis qu'il eût été si simple de monter bien vite pour retrouver en haut madame de Saint-Villiers qui l'attendait.

La jeune fille était encore au plus profond de sa rêverie, lorsqu'elle en fut tirée par le bruit d'une porte que l'on fermait avec fracas; aussitôt des pas se firent entendre au-dessus d'elle : quelqu'un descendait de chez sa marraine.

Gabrielle, ennuyée d'être aperçue toute seule, mais

ne voyant pas de retraite possible, s'avança bravement vers l'escalier; elle en gravit les premières marches, levant la tête pour voir la personne qui descendait. Elle ne l'eut pas plus tôt reconnue qu'elle se sentit devenir toute pâle; les marches lui semblèrent tout à coup si hautes qu'elle dut faire un grand effort pour continuer à monter. C'était René de Laverdie qui venait au-devant d'elle. Il paraissait préoccupé, jeta de son côté un regard distrait, et, voyant une femme, leva son chapeau.

— Eh bien, mignonne, pourquoi donc vient-on si tard aujourd'hui? dit la marquise en embrassant sa filleule. Il y avait ici quelqu'un à qui je voulais donner la surprise de vous voir; mais vous avez trop tardé, et comme il ne me convenait pas de lui dire... Mais qu'a donc ce chapeau, fillette? ne pouvez-vous le retirer toute seule?

— Il y a un nœud au ruban, dit la petite; et elle resta un temps infini les bras en l'air, pour cacher qu'elle avait rougi.

— Oui, poursuivit madame de Saint-Villiers, il s'en est fallu de cinq minutes. Mais ce mauvais sujet de René est toujours si pressé quand il vient voir sa vieille tante!

Cependant la marquise avait en parlant une expres

sion triomphante qui n'échappa pas à Gabrielle. Cette expression reparut pendant l'après-midi sur le visage de la vieille dame toutes les fois qu'elle nomma son neveu; elle avait en même temps dans les yeux une sorte de malice joyeuse et attendrie, et fixait sur Gabrielle de longs regards affectueux, qui, à plusieurs reprises, se voilèrent de larmes.

Tout cela mit la jeune fille mal à l'aise.

En voyant le comte de Laverdie passer à côté d'elle sans la reconnaître, Gabrielle avait éprouvé une douleur aiguë. Surprise de sa propre émotion, elle avait senti du même coup sa fierté se révolter, et elle s'était juré qu'elle oublierait le jeune homme. C'était encore facile : elle ne s'était jamais avoué qu'elle l'aimait. D'ailleurs était-ce bien de l'amour? Ce petit cœur de dix-huit ans, rêveur, enthousiaste et tendre, portait avec soi son idéal, comme tant d'autres. Les paroles un peu indiscrètes de la marquise, un portrait aux grands yeux mélancoliques et fiers, avaient commencé de donner à cet idéal une physionomie distincte; la vue de René, l'empressement du jeune homme auprès de Gabrielle, au bal, avaient fait le reste.

Mais la rencontre de l'escalier avait éclairé la jeune fille. — Que je suis folle! s'était-elle dit. Je pensais à lui, et, après tout, je ne le connais pas. Il me connaît

encore bien moins. Il m'a adressé quelques mots aimables, mais il en a dit sans doute autant à chacune de ses danseuses. Allons, n'y pensons plus, et soyons bien gaie pour distraire cette pauvre marraine qui est souffrante.

Il arriva que cette pauvre marraine était elle-même si gaie que les bonnes résolutions de Gabrielle se trouvèrent toutes déconcertées. La marquise, à cent lieues de se figurer l'état d'esprit de sa filleule, alla, dans sa joie, jusqu'à laisser échapper quelques petites allusions qui troublèrent fort la pauvre enfant.

Celle-ci, heureusement, avait une contenance. Elle tenait entre ses mains un grand ouvrage de tapisserie qu'avait entrepris madame de Saint-Villiers, mais dont il était convenu que Gabrielle ferait le travail au petit point. — Mes pauvres yeux, disait la marquise, ne sont plus assez jeunes pour cela; je broderai le fond et la guirlande, et je vous laisserai, mignonne, le berger et ses moutons, qui sont plutôt votre affaire que la mienne.

Gabrielle n'aimait pas beaucoup le travail à l'aiguille; elle lui préférait la musique ou les livres, et, à la campagne, les exercices en plein air, le soin de ses fleurs, les longues courses à travers champs. Sa marraine, du reste, ne l'ignorait pas. Mais madame de

Saint-Villiers était de la vieille école : elle trouvait ridicule qu'une femme étudiât beaucoup, et encore plus qu'elle restât longtemps hors de la maison ; elle serait revenue avec plaisir au temps où les grandes dames filaient de leurs belles mains. Aussi ne perdait-elle pas l'occasion de donner à ce sujet quelque leçon à sa filleule. Elle avait toujours l'air cependant de lui demander un service, sachant bien que de cette façon le travail semblerait facile à la jeune fille.

L'après-midi dont il s'agit, Gabrielle avança énormément le pouf de sa marraine ; ce fut la marquise qui, surprise de son ardeur, dut enfin lui enlever l'ouvrage des mains.

— Je n'oserai plus vous demander de travailler pour moi, dit la vieille dame en la grondant doucement. Si vous gâtiez vos beaux yeux, je ne me le pardonnerais jamais. Voyez un peu, ils sont déjà tout rouges ! Où avais-je donc la tête pour vous laisser vous acharner ainsi après cette tapisserie.

— Bon ! répondit Gabrielle en riant, ils sont verts, ce sont des yeux de chat. Et puis, ils ne sont pas fatigués du tout, c'est parce que je les ai frottés.

Le fait est que les yeux de Gabrielle étaient très rouges.

— Laissez donc, dit sa marraine en l'embrassant, ces

grands yeux-là feront bien des choses pour lesquelles ils ne demanderont même pas votre permission... Et ce sera bien fait, puisque vous les traitez si mal.

Gabrielle courut au piano et joua pendant un moment. Puis elle revint s'asseoir sur un tabouret auprès de la chaise longue de sa marraine. On causa, et la jeune fille oublia pour de bon ses petits chagrins en écoutant la marquise. Celle-ci avait beaucoup d'esprit, beaucoup de cœur, elle avait vécu très longtemps : sa conversation ne pouvait manquer d'être charmante. Mais elle avait aussi une foule de préjugés et des vues étroites, qui tenaient à l'éducation exclusive qu'elle avait reçue. Gabrielle, qui était née avec un esprit juste et large, éprouvait parfois des étonnements profonds en entendant la vieille marquise prononcer sans appel, sur les hommes comme sur les choses, des jugements pleins de partialité. Elle ne protestait que par son silence, car elle se défiait de sa propre jeunesse et de son inexpérience; de plus, elle aimait tendrement sa marraine et elle eût craint de la blesser. Mais, après une heure passée ainsi, elle restait rêveuse pour des jours. Le double milieu si contradictoire dans lequel elle avait été élevée devait donner beaucoup à réfléchir à cette enfant intelligente. Ce qu'il y a de particulier, c'est que des deux côtés

elle ne voyait que des extrêmes; pas de terrain neutre sur lequel elle pût s'arrêter, se reposer un moment. Au faubourg Saint-Germain, elle trouvait chez madame de Saint-Villiers les défauts comme les qualités de l'ancienne noblesse poussés à l'exagération : orgueil de la race et du nom, mépris du travail, prétentions à tous les privilèges, mais aussi honneur, délicatesse, générosité : ceci surtout dominant jusqu'à être mis à la place même de la justice. Retournant dans sa famille, elle y rencontrait le règne de l'argent, mais aussi le culte du travail; plus de logique et moins d'orgueil, mais une immense vanité.

Et Gabrielle elle-même, qu'était-elle, au milieu de tout cela? Que serait-elle, plutôt? Elle commençait seulement à penser à ces choses. Quelle influence prévaudrait sur elle, et quelle voie devait-elle choisir?

Pour le moment, toujours assise sur son petit tabouret, elle prêtait l'oreille d'un air grave à une histoire du temps de Charles X, que lui racontait sa marraine. Le récit de cette histoire devait avoir une conséquence fâcheuse, et voici comment :

Aussi longtemps que Gabrielle avait brodé, fait de la musique ou causé, il lui avait été relativement facile de tenir certaine promesse qu'elle s'était faite

en entrant, à savoir qu'elle ne lèverait pas les yeux sur un portrait suspendu en face de la cheminée, et qu'elle se reprochait d'avoir déjà regardé trop souvent. Tout avait bien été jusqu'au moment où madame de Saint-Villiers commença cette malencontreuse histoire du temps de Charles X. Elle était si longue, cette histoire ! Gabrielle croyait même ne pas l'entendre pour la première fois. Oui, à la description de certain cavalier, elle se rappelait fort bien l'avoir écoutée auparavant.

— C'était le plus bel homme de la cour, disait la marquise, grand, bien fait, un visage noble et plein d'expression, des yeux...

Gabrielle leva les siens vers le portrait.

Vraiment, il aurait mieux valu qu'elle le regardât au commencement de l'après-midi, lorsqu'il était en pleine lumière ; maintenant, à travers ce demi-jour qui tombait des lourds rideaux et qui l'idéalisait, il était cent fois plus dangereux. Gabrielle le sentit à l'émotion qui la troubla tout à coup. Mais au même instant, un domestique entra, apportant des lettres, et elle se hâta de détourner les yeux du tableau.

— Tenez, dit sa marraine, voilà un joli monogramme pour votre collection. Découpez-le, vous pourrez l'emporter.

Et elle lui montrait sur un des billets qu'elle venait de décacheter un écusson surmonté d'une couronne de comte et entouré d'une devise; le papier venait de chez Stern : c'était une petite merveille de gravure.

— Oh ! je vous remercie, il est admirable. Voulez-vous m'expliquer les armes?

— Volontiers, répondit la marquise.

Et lorsqu'elle eut fini :

— Que diriez-vous, petite, d'une couronne comme celle-là ?

— A moi? fit Gabrielle dont les joues s'empourprèrent. Puis elle ajouta vivement avec un éclat de rire:

— Vous savez bien, madame, que je suis républicaine.

— Chut ! s'écria la marquise. Oh ! la vilaine enfant ! Est-ce qu'on dit de gros mots comme cela dans ma maison ?

Gabrielle riait toujours. Elle n'avait pas d'autre phrase lorsqu'elle voulait taquiner la marquise. Celle-ci ne s'en fâchait pas, le prenant comme une plaisanterie, mais elle feignait une indignation terrible ; on riait et l'on s'embrassait.

Cependant la pendule avait sonné cinq heures. On vint avertir mademoiselle que sa femme de chambre

était là. Comme la jeune fille mettait ses gants, madame de Saint-Villiers lui dit :

— A propos, quand partez-vous pour la campagne?

— Dans quinze jours ou trois semaines.

— Et vous allez toujours à Montretout?

— Toujours; mais nous passerons le mois d'août à Trouville.

— Encore à Trouville cette année ! Cet endroit devient bien vulgaire.

— Je ne sais pas. C'est près de Paris, et, de cette façon, papa n'a pas besoin d'abandonner complètement ses affaires.

— Ah ! oui, ses affaires, dit la marquise avec une emphase un peu dédaigneuse; j'oubliais...

— Nous vous verrons à Montretout, n'est-ce pas, chère marraine?

— Certainement... Et même... écoutez : voilà pourquoi je vous en parlais. J'y mènerai mon neveu René... après en avoir toutefois demandé la permission à vos parents. Il désire vivement leur être présenté. Il serait singulier, avec l'amitié qui nous unit, que mon fils, pour ainsi dire, ne connût pas votre famille, et vous-même, toute belle. Je ne sais comment ceci ne s'est pas fait depuis longtemps. Enfin, l'hiver est fini, vous ne recevez plus; nous attendrons que vous soyez

à la campagne. C'est une promenade délicieuse, d'ici à Montretout, par le bois.

Gabrielle tendit son front à la marquise, qui l'embrassa avec tendresse ; puis elle partit.

III

Un mois après cette visite, René parut tout à coup chez sa tante, à l'heure où celle-ci sortait habituellement. La marquise fit atteler son landau, y monta avec son neveu, et partit pour Montretout.

Bien que madame de Saint-Villiers ne se montrât pas souvent autour du lac et choisît de préférence pour sa promenade quotidienne les allées retirées du bois, son équipage de forme un peu antique et sa livrée bleue lisérés jaunes étaient bien connus des Parisiens. Ce jour-là, ils attirèrent l'attention d'une façon toute particulière, car, à la gauche de la marquise, était assis le comte de Laverdie.

Le fait, il est vrai (et ceci n'est pas à la louange du

jeune homme), se produisait assez rarement pour qu'on le remarquât. Ceux qui aiment à tout savoir, et encore mieux à tout deviner sur les affaires d'autrui, observèrent que la vieille dame se tenait fort droite parmi les coussins et portait sur son visage un petit air de triomphe qu'on ne lui avait jamais vu ; que René, au contraire, un peu enfoncé dans la voiture, la tête légèrement inclinée en avant, paraissait presque abattu ; enfin, que les chevaux allaient bien vite pour une simple promenade.

Madame de Saint-Villiers, cependant, ne jouissait pas d'un bonheur sans nuages. Cette entrevue, qu'elle avait appelée de tous ses vœux, commençait, à mesure que le moment s'en approchait, à lui sembler passablement redoutable. Elle appréhendait fort l'effet que devait produire sur son neveu le premier aspect du milieu où elle allait le faire pénétrer. Elle songeait à une foule de petites choses qui pourraient le rebuter, le blesser tout d'abord. Son inquiétude était d'autant plus vive qu'elle n'avait pas la plus faible idée de ce qui se passait dans l'esprit de René, ni de la nature des motifs qui avaient inspiré la détermination soudaine de celui-ci. Elle tournait de temps à autre vers le jeune homme un regard tendre et interrogateur, mais ce regard restait sans réponse. René

causait avec le plus grand calme de choses indifférentes, et considérait les gazons soigneusement entretenus et les massifs corrects du Bois avec toute l'attention d'un voyageur explorant une terre inconnue, ou encore celle d'un général qui pénétrerait à l'aventure au cœur d'un pays ennemi.

— Bah! réfléchit la marquise, ne suis-je pas sûre de Gabrielle? Dès que René l'apercevra, il deviendra incapable de rien voir d'autre; tout ce qui ne sera pas elle lui semblera de peu d'importance : c'est ainsi qu'il passera sur les petitesses et les ridicules de ceux qui l'entourent. Est-ce que je ne connais pas mes deux enfants? Ne sais-je pas bien que c'est le bonheur de toute leur vie auquel je travaille? J'en ai la conviction si profonde, que je l'édifierais malgré eux, ce bonheur, si cela était nécessaire et si j'en trouvais le moyen!

Toutefois, madame de Saint-Villiers crut utile de préparer son neveu en lui faisant, au physique ainsi qu'au moral, le portrait de chacun des membres de la famille Duriez, sa filleule exceptée, bien entendu.

René, qui devina son intention, essaya de la prévenir.

— Je vous assure, madame, dit-il, que tous ces gens-là me sont parfaitement indifférents. Comme

vous l'avez fort bien fait observer vous-même, ce n'est pas eux que je compte épouser. Leurs qualités et leurs défauts réunis n'auront pas le pouvoir de rien changer à mes intentions ni aux sentiments qu'il m'arrivera d'éprouver à l'égard de votre filleule. Si j'avais pu recevoir mademoiselle Duriez de votre main, sans même que j'eusse à solliciter l'honneur d'être présenté à ses parents, mon bonheur eût été parfait.

— Et le mien donc! soupira la marquise. Cependant, mon cher René, pas d'exagération fâcheuse. Excusez-moi si j'avoue que vos paroles me semblent un peu dures. Vous verrez vous-même que les Duriez ne méritent pas cette indifférence dédaigneuse. J'en suis, du reste, charmée pour vous : quoi que vous disiez, vous auriez souffert du contraire. Vous ne pensez pas, j'espère, séparer absolument votre femme de sa famille, ni de fait ni moralement. Ce serait une impossibilité, et, de plus, une cruauté dont je ne vous crois pas capable.

— Eh! certes non, madame, pas absolument, sans doute, mais le plus possible, cela est certain. Si je vous ai bien comprise, et grâce avant tout à votre influence, mademoiselle Duriez ne partage pas, à beaucoup près, toutes les idées du milieu dans lequel elle a été élevée?

— Ce milieu, René, n'est pas tel que vous semblez vous l'imaginer. Si l'homme du peuple parvenu n'avait d'autre représentant que M. Duriez, il faut avouer qu'on en aurait un peu exagéré le type dans ces mille descriptions qui nous ont inspiré tant de dégoût. Ni vous ni moi n'avons le moindre désir d'approfondir la question ; ne parlons donc que de la famille qui nous intéresse et qui bientôt nous touchera de si près. Les Duriez sont partis de bas, c'est vrai... il paraît qu'aujourd'hui c'est bien porté. Autrefois on s'enorgueillissait d'avoir eu un aïeul au sacre de Charles VII... Aujourd'hui l'on est fier si l'on peut dire : « Mon grand-père plantait des choux, il faisait une croix pour signer son nom ; tel que vous me voyez je suis venu à Paris en sabots, avec quatre sous attachés dans le coin d'un mouchoir ! » Ainsi va le monde, mon cher neveu : aussi suis-je bien aise de penser que j'en sortirai bientôt. J'ignore si le grand-père de M. Duriez plantait des choux, mais certainement il devait planter quelque chose. Il vivait je ne sais où, au fin fond de la Bourgogne, avec une bonne douzaine d'enfants qui couraient pieds nus. L'un de ces gamins, plus intelligent que les autres, arriva ici un beau jour, s'ingénia, se démena, travailla et fit fortune. Il laissa, en mourant, au père de Gabrielle, une maison de

commission et d'exportation solidement installée. Aujourd'hui, c'est un établissement colossal qui chiffre par des millions le mouvement de ses affaires.

— Mais, fit René en souriant, j'avoue que ces petits va-nu-pieds bourguignons m'inquiètent. Que sont-ils devenus? N'ont-ils pas eu chacun douze enfants à leur tour, et ne voit-on pas tout cela bourdonner autour d'une si grosse fortune comme des papillons de nuit autour d'une chandelle?

— Non, dit la marquise. Le fondateur de la maison Duriez était le dernier de la famille; il est mort vieux et quand tous les autres étaient déjà sous terre depuis longtemps. Quant aux descendants de ceux-ci, je n'en ai jamais entendu parler. S'il en existe, on doit convenir qu'ils font preuve d'une discrétion bien intéressante.

— Savez-vous bien, madame, que cette histoire me paraît admirable. Je me fais une idée charmante de ce gamin ébouriffé, arrivant dans notre grande ville avec ses poches vides et des millions dans sa petite tête. Certainement, la noblesse est une belle chose, mais la résolution, le travail... Oui, il y a bien là aussi quelque chose de grand.

La marquise regarda son neveu d'un air surpris et peiné.

— Ah! René, René, dit-elle, vous voilà bien toujours le même, avec vos impulsions qui déconcertent. Vous ne parlerez, vous n'agirez donc jamais que d'enthousiasme? Mon cher enfant, pardonnez à votre vieille tante qui se croit permis de vous dire de telles choses, mais ne songez-vous pas que vous passez votre vie à vous contredire sans cesse?

— Chère tante, je sais que je suis le pire étourdi qui existe, mais, au nom du ciel! qu'est-ce que j'ai dit qui puisse m'attirer tout à coup un aussi sévère reproche?

Il avait l'air si sincèrement, mais si comiquement désolé que la vieille dame ne put s'empêcher de sourire.

— Comment, répondit-elle gaiement, ce que vous avez dit? Mais c'est trop fort! Je vous crois plein de préjugés contre la bourgeoisie, je m'efforce de les détruire, je cache mes propres répugnances pour mieux vaincre les vôtres... Bon! une nouvelle idée vous traverse la tête, vous vous y lancez à corps perdu, et vous voilà embouchant la trompette en l'honneur de ce qui tout à l'heure ne paraissait même pas digne d'attirer votre attention.

Cette fois, René rit aux éclats.

— C'est vrai, dit-il, je me reconnais, je suis ainsi...

J'en demande pardon à Dieu et aux hommes, à vous en particulier, ma bonne tante. Cependant ne me condamnez pas sans m'entendre. J'admire l'énergie, l'intelligence, la volonté; je déteste et je méprise la vanité, l'avarice, la morgue insolente, qu'à tort ou à raison l'on attribue aux parvenus. Je ne suis pas, comme vous voyez, si fort en contradiction avec moi-même. Et puis, si celui qui a gagné la fortune mérite quelque admiration, son fils généralement en mérite moins et son petit-fils pas du tout. Le premier gravit la montagne, le second reste au sommet, et il arrive souvent que le troisième dégringole de l'autre côté.

— A propos, dit la marquise, il existe ce petit-fils; mais c'est un bon jeune homme, très travailleur et qui ne manifeste jusqu'à présent aucune intention de dégringoler comme vous dites.

— Mademoiselle Duriez a un frère?

— Mais oui : un frère plus âgé qu'elle de deux ou trois ans. Ne vous l'avais-je pas dit?

— Jamais.

— Vous l'aurez oublié. Du reste, je crois que c'est ce que vous risquez de faire après que vous l'aurez vu lui-même.

— Vraiment? fit René en riant. Il est intéressant à ce point?

— Mon Dieu, c'est un excellent garçon ; mais je ne lui crois guère d'esprit. Il vient de faire son volontariat dans la cavalerie, et se figure monter comme Bellérophon : je n'ai cependant jamais vu personne de plus disgracieux à cheval. C'est un gros blond, dont l'aspect fait involontairement rêver de plum-pudding. Ce qui contribue à rendre ce rapprochement naturel, c'est qu'il imite en tout les Anglais. Vous le verrez vêtu d'un veston à carreaux et les cheveux partagés au milieu de la tête. Il a un cab dont les roues sont à peine plus légères que celles d'une charrette à foin. Tous les matins, il se rend de Saint-Cloud à Paris dans cet horrible véhicule.

Il y eut un moment de silence. René ne paraissait que médiocrement charmé du portrait qui venait de lui être fait de son futur beau-frère. — Je ne le verrai pas souvent, pensait-il.

— Et madame Duriez? demanda-t-il tout haut.

— Elle? Oh! il est inutile que je vous en parle : vous l'aurez jugée quand vous l'aurez saluée. Elle se croit une grande dame parce qu'elle ne fait rien naturellement. Si elle vous dit : Comment vous portez-vous? et vous offre un siège, vous savez à quoi vous en tenir sur son compte. Vous n'acceptez pas sa chaise sans remords, en songeant combien la pauvre dame a

dû se donner de peine et d'étude pour arriver à vous prier de vous asseoir de la façon dont elle le fait. Son mari, lui, a l'air de vous dire : « J'ai des millions; ils valent vos titres. S'il me plaît de mettre une couronne de duchesse dans la corbeille de ma fille, je puis m'en passer la fantaisie, et j'ai le moyen de la payer. » Ces prétentions sont grossières, j'en conviens; elles sont absurdes, puisque, en somme, l'argent n'a d'autre mérite que celui qu'on lui prête, et qu'on ne saurait à aucun prix acquérir la noblesse du sang. Mais, avec cela, le bonhomme a une franchise, un esprit simple et droit, qui fait qu'on lui pardonne. Vous le verrez, il vous plaira. Vous aurez plus de peine à digérer l'affectation de madame Duriez. J'aime mieux vous le dire à l'avance. Ainsi prenez-en votre parti. Rien ne persuadera à cette femme qu'il y ait la moindre différence entre elle et nous. N'essayez pas de le lui faire sentir, mon neveu, car vous perdriez votre peine. Tels qu'ils sont, ces braves gens ont trouvé moyen de découvrir une perle, de décrocher une étoile qui est leur fille et qui est ma filleule : c'est tout ce qu'il nous importe de savoir.

Il serait difficile de se figurer dans quel misérable état d'esprit se trouvait René de Laverdie au moment où la marquise et lui arrivèrent au terme de leur

voyage. Il sentait que c'était un marché qu'il allait faire, et cela lui répugnait profondément. On avait eu beau lui démontrer qu'il donnerait, en somme, plus qu'il ne recevrait : ce raisonnement seul aurait prouvé qu'il ne s'agissait pas ici d'autre chose que d'une affaire; or le comte de Laverdie, en véritable comte du reste, avait les affaires en horreur; en faire une de on mariage semblait très dur à sa délicatesse. Comme il connaissait sa propre valeur et qu'il avait un cœur excellent, il ne pouvait douter que la future comtesse ne coulât des jours dignes d'envie; mais il commençait à se demander si lui-même serait heureux... Ces pensées et bien d'autres encore communiquaient à son visage une expression assez triste, et la marquise lui en fit malicieusement la remarque tandis que la voiture franchissait la grille du parc de Montretout.

René s'efforça de sourire et regarda sa tante. La vue du bonheur évident qui rayonnait sur tous les traits de la vieille dame le consola en partie de ses chagrins et de ses scrupules.

Quand on est entré dans le parc de Montretout par la grille qui se trouve à côté de la station du chemin de fer de Saint-Cloud, la première avenue qui se présente à gauche est une superbe allée plantée de hauts arbres. Des deux côtés, on aperçoit des habitation

élégantes, très rapprochées les unes des autres. Malgré la verdure qui les enveloppe, on sent que c'est encore la ville : les grilles imposantes dont les dorures étincellent, les cours où le râteau n'a pas laissé un caillou hors de sa place, font qu'en traversant ce beau boulevard on hésite à se croire à la campagne. La campagne! Non, ce mot riant et doux, qui fait penser à la grande prairie trempée de rosée et au gai tapage de la basse-cour, ne convient pas à Montretout.

Les maisons qui se trouvent du côté gauche de cette première avenue offrent pourtant à leurs habitants un avantage qui en vaut bien d'autres réunis, soit de la ville, soit de la campagne : c'est le spectacle de l'admirable panorama qui se déroule au-dessous d'elles. Spectacle vraiment incomparable! Saint-Cloud, son parc royal, où se dressent les débris de son palais consumé; la Seine, coupée de ponts nombreux et couverte d'îles verdoyantes; le vaste massif du bois de Boulogne, sur la teinte sombre duquel se détache, d'un vert plus vif, le champ de courses de Longchamp, puis, au delà, Paris, infini et changeant comme la mer, bleuâtre dans la brume du matin, rose et doré au soleil couchant, quelquefois menaçant et noir comme les flots que soulève la tempête.

Cette vue était pour Gabrielle Duriez une source

de perpétuel ravissement. La jeune fille y trouvait un dédommagement au séjour de Montretout, qu'elle détestait : elle avait choisi sa chambre au second étage de la maison, du côté opposé à la façade qui donnait sur le parc. Son bonheur était d'en ouvrir toutes grandes les deux larges fenêtres et de s'enivrer d'air, de lumière et de la contemplation d'un pareil tableau, d'aspect toujours divers et toujours merveilleux.

Les appréhensions de René se trouvèrent justifiées lorsqu'il pénétra dans le salon de madame Duriez. Il trouva la maîtresse de la maison telle que sa tante la lui avait dépeinte, c'est-à-dire remplie, dans sa conversation et ses manières, d'une affectation insupportable. Des yeux moins prévenus eussent peut-être été moins sévères; cependant il est certain que madame Duriez cessait d'être naturelle à l'instant où son valet de chambre annonçait une personne titrée. C'était un effet malheureux que produisait la petite particule *de;* elle rendait ridicule une personne qui, autrement, eût été fort sympathique par son esprit agréable et son affabilité sincère.

Madame Duriez fit seule d'abord les honneurs de chez elle, puis Gabrielle descendit; René la vit entrer sans émotion.

— Je n'ai pas besoin de vous présenter mon neveu, dit la marquise à sa filleule, puisque vous avez dansé ensemble cet hiver, si je ne me trompe pas.

Le comte se garda bien d'avouer que sa mémoire était moins fidèle que celle de madame de Saint-Villiers. Il ne se rappelait pas avoir fort admiré Gabrielle au bal de la marquise. Il la regarda et ne la trouva pas jolie ; il causa avec elle et pensa qu'elle était insignifiante. Était-ce l'absence des lumières et de l'étourdissante atmosphère du bal, était-ce la fraîche petite robe de toile remplaçant la toilette de faille et de gaze qui transformaient ainsi Gabrielle ? Était-ce plutôt l'idée de ce mariage nécessaire et forcé, ou le sentiment, à grand'peine étouffé, qu'il allait tromper une enfant, qui agissait sur l'esprit de René pour troubler son jugement ? Le jeune homme ne s'en demanda pas si long. Il se sentait monter peu à peu sur son piédestal intérieur, tandis que la famille Duriez descendait dans sa pensée à une distance incalculable. Il s'admira sincèrement pour la grandeur d'âme qu'il allait déployer en franchissant un tel abîme. La conversation se ressentit des dispositions où il se trouvait ; il y apporta une grâce nonchalante qui fit l'admiration de madame Duriez : elle y vit la marque suprême de l'élégance et du bon ton.

Gabrielle se sentait mal à l'aise et ne savait pas trop pourquoi. Elle cherchait en vain en face d'elle, dans ce comte de Laverdie, au sourire aimable et si légèrement dédaigneux, le jeune homme dont elle avait remarqué chez sa marraine la belle physionomie, ouverte et spirituelle, la gaieté mêlée d'une certaine profondeur et l'empressement délicat vis-à-vis d'elle-même. Elle ne le retrouvait pas. Mais qu'importe! Une fois avait suffi, et Gabrielle, au fond du cœur, gardait une image que la réalité même ne devait ni remplacer ni détruire.

Madame Duriez voulait retenir ses visiteurs à dîner : on ne devait pas songer, en venant à la campagne, à s'en retourner aussitôt. Cependant la marquise ne consentit pas à rester.

— La campagne, dit-elle en souriant, y pensez-vous? En vingt minutes nous sommes à Paris.

— Hélas! oui, fit Gabrielle avec un gros soupir comique.

— Ah! voilà, dit la marquise, un des chagrins de notre petite fille : elle n'aime pas Montretout; elle s'y trouve en prison.

— Pourquoi donc, mademoiselle? demanda René.

— Parce qu'il faut ici s'habiller comme à Paris,

recevoir comme à Paris; quand nous sortons, c'est encore pour aller à Paris. Savez-vous ce que j'aime quand je suis à la campagne? C'est me trouver dans un endroit où je puisse rencontrer des paysans qui me demandent : Comment est-ce Paris? et qui, vraiment, n'en ont pas la moindre idée.

— Voilà un rêve que vous ne devez pas avoir vu se réaliser bien souvent.

— Non, c'est vrai : une fois seulement, dans le Dauphiné. Nous y étions tout à fait par hasard et nous n'y sommes pas restés.

— Je crois bien, dit madame Duriez, c'était un vrai trou. Gabrielle en a conservé un charmant souvenir parce qu'elle était tout enfant; mais je suis sûre qu'aujourd'hui elle ne voudrait pas plus que moi passer huit jours dans un pays où trois personnes au plus parlent autre chose que le patois.

— Ah! maman, s'écria la jeune fille.

— Eh bien, Gabrielle, nous irons toutes les deux, dit la marquise. Mais il faut nous dépêcher, car les toits de chaume disparaissent. C'est nous qui habiterons sous le dernier; nous parlerons patois et nous mettrons des sabots.

— Je n'en demanderais pas tant, madame, répondit Gabrielle en riant, si vous vouliez seulement per-

suader à maman qu'une jeune fille peut sortir à cheval le matin à huit heures avec son frère dans le parc, sans manquer à toutes les lois des convenances et du comme il faut !

— Ma chère petite, fit madame de Saint-Villiers un peu sèchement, voilà un code que je n'ai jamais pris la peine d'étudier, et madame votre mère en sait probablement bien plus long que moi sur ce sujet. Ne m'avez-vous pas parlé de vos roses? Vous serez charmante de nous les montrer tout de suite, car nous allons bientôt vous quitter.

On descendit dans le jardin.

Gabrielle soignait elle-même une corbeille de roses dont elle était très fière : toutes les variétés, toutes les nuances s'y trouvaient réunies; comme elles étaient alors en pleine floraison, elles formaient un bouquet merveilleux que les yeux ne pouvaient se lasser d'admirer.

La jeune fille détacha trois ou quatre des plus belles fleurs pour les offrir à sa marraine.

— Et mon neveu? dit madame de Saint-Villiers avec malice.

Gabrielle sourit, se pencha, cueillit un bouton et le tendit à René. Elle le fit avec tant de simplicité, de grâce et si peu de coquetterie, que le jeune homme

en fut frappé. Il remercia vivement, prit la fleur et la mit à sa boutonnière. Madame Duriez le regarda faire avec stupéfaction. — Un comte! soupira-t-elle intérieurement. On va le prendre pour son valet de pied.

A ce moment, M. Duriez et son fils arrivaient de Paris. Ils s'empressèrent de se rendre au jardin dès qu'ils eurent appris qui s'y trouvait. M. Duriez vint sans façon tendre la main à la marquise, et il serra vigoureusement celle de René aussitôt que celui-ci lui fut présenté; puis il embrassa sa fille sur les deux joues.

Tandis qu'une pareille scène faisait pâlir madame Duriez, René se sentait tout réchauffé par cette bonhomie franche et cordiale. Les derniers moments de la visite lui semblèrent plus agréables que les premiers et il redevint presque lui-même.

Appuyée sur le bras de son père, Gabrielle regardait la voiture de la marquise descendre l'avenue. Son cœur battait bien légèrement dans sa poitrine. Elle se mit à rire parce que madame Duriez trouva très inconvenant qu'on restât ainsi à la grille.

— Cela m'est égal d'être grondée, puisque tu l'es aussi, papa, fit-elle en jetant les bras autour du cou de celui-ci.

Mais en se retournant, elle aperçut son frère qui

l'observait d'un air presque sombre. — C'est singulier, pensa-t-elle, comme M. de Laverdie et Émile se sont regardés et salués avec froideur! On aurait cru qu'ils avaient quelque chose l'un contre l'autre, et cependant ils ne se connaissent pas. Mais non, c'est une idée que je me fais, j'aurai mal vu. Qu'y aurait-il entre eux, puisqu'ils se sont rencontrés aujourd'hui pour la première fois?

Elle s'élança dans la maison, et, vive comme un oiseau, grimpa au second étage.

Arrivée dans sa chambre, elle se mit à la croisée selon son habitude; mais, contre son habitude, elle ne regarda pas au loin, les bois, le ciel et la grande ville qui, dans ce moment, s'enflammait de tous les rayons du soleil du soir... Elle baissa les yeux vers la Seine, vers le pont de Boulogne, où, de cette hauteur, les passants paraissaient tout petits, allant, venant, se croisant, comme autant de fourmis actives aux abords de la fourmilière. On les apercevait tout noirs sur les trottoirs blancs de poussière. Au milieu de la chaussée, des équipages microscopiques passaient rapidement, avec des étincelles à leurs roues; et, plus lente, une charrette de pierres qui semblait traîner un caillou s'avançait au pas tranquille de ses quatre ou cinq chevaux; ceux-ci, avec leurs gros col-

liers de laine bleue, ressemblaient à de bizarres insectes.

Tout à coup Gabrielle inclina sa tête blonde avec plus d'attention : le landau de la marquise traversait le pont; et, bien qu'il parût mignon comme un jouet d'enfant, les bons yeux de la jeune fille distinguèrent très bien les deux personnes qui s'y trouvaient. Il passa comme un éclair et disparut dans la verdure profonde du bois de Boulogne. Alors seulement Gabrielle éleva ses regards vers les autres parties de l'immense tableau déroulé devant elle. Jamais elle ne l'avait vu si radieux ni si brillant. Non, jamais les grands arbres de Saint-Cloud n'avaient allongé sur le gazon des ombres si mystérieuses et si douces. Elle ne se rappelait pas non plus avoir auparavant aperçu une telle flamme au dôme des Invalides, ni de petits nuages aussi roses dans le ciel bleu ; et il est certain qu'elle n'avait jamais remarqué là-bas, tout au loin, entre le pli de deux collines, cet espace lumineux et clair qui semblait une échappée sur l'infini et qui attirait et charmait ses regards comme l'entrée d'une terre nouvelle.

Elle resta là, pensive et souriante, jusqu'à ce qu'on vînt l'avertir que la cloche du dîner avait sonné deux fois et que ses parents étaient à table.

IV

Gabrielle ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait cru remarquer, entre son frère et M. de Laverdie, un échange de regards presque hostiles. Les deux jeunes gens s'étaient à peine vus qu'ils avaient éprouvé l'un pour l'autre une égale antipathie. René était prévenu contre Émile : il gardait dans sa pensée le portrait physique et moral que sa tante lui avait fait du jeune Duriez, portrait assez sévère et fort peu engageant, d'après lequel il s'était figuré qu'il allait rencontrer un sot. Puis il craignait que la présence d'un jeune homme ne l'entraînât plus loin qu'il ne voulait dans l'intimité de ce monde plébéien, et il était disposé à se méfier du frère de Gabrielle.

Quant à celui-ci, c'était un caractère peu élevé : un sentiment de jalousie vulgaire l'avait tout d'abord éloigné du comte de Laverdie. Comme tous les jeunes gens de Paris, il connaissait bien la brillante réputation d'élégance, de goût et d'esprit que l'on avait faite à René; il ne se souciait pas d'approcher du héros. Il trouva sa visite à Montretout fort extraordinaire, car il le savait exclusif et le croyait orgueilleux. Il entendit sa mère inviter leurs visiteurs à dîner; madame de Saint-Villiers refusa de fixer un jour, mais promit de venir avec son neveu « à la fortune du pot ». — Puisque vous voulez être traités en campagnards, ajouta la vieille dame en souriant, nous viendrons plutôt vous surprendre. J'espère que ce jour-là Gabrielle aura obtenu qu'on mette une soupe aux choux en tête du menu.

Le fait est que la marquise ne voulait pas d'un dîner de cérémonie, où les meilleurs amis de madame Duriez eussent été rassemblés pour voir de près la grande dame et le jeune comte.

Émile ne crut pas que madame de Saint-Villiers songeât à tenir sa promesse, du moins aussitôt qu'elle s'y était engagée; aussi fut-il très étonné lorsque, peu de jours après, en rentrant à six heures, il vit dans la cour la voiture de la marquise dont on était

occupé à dételer les chevaux. L'idée du mariage qu'on méditait se présenta tout de suite à son esprit et le rendit furieux.

— Cette vieille fée, pensa-t-il, n'avait pas assez accaparé Gabrielle, il faut maintenant qu'elle nous l'enlève tout à fait! Car je vois bien où elle veut en venir... Toutes ses gentillesses n'ont d'autre but que de nous apprivoiser. Une fois qu'elle aura mis en cage la petite colombe, elle se souciera bien des vieux ramiers!

Il monta dans sa chambre, et, tout en s'habillant pour le dîner, suivit le cours de ses réflexions, qui devinrent de plus en plus sombres. Comment empêcher l'accomplissement d'un projet dont la seule perspective devait tourner la tête de joie à ses parents et à sa sœur?

— La petite est encore assez raisonnable, se disait-il, quoiqu'elle ne soit guère pratique et qu'elle vive un peu dans les nuages; mais ma mère se laissera certainement éblouir, et mon père ne voit rien que par elle.

Cependant, même pour Émile, le dîner et la soirée se passèrent très bien. La réserve, pleine de finesse et de goût, de la marquise et de René le rassura, parce qu'il ne la comprit pas; le visage gracieux et

tranquille de Gabrielle ne lui dit rien non plus. Madame Duriez, au contraire, étant femme et par conséquent plus perspicace, voyait flotter devant ses yeux un rêve dont l'apparition la plongeait dans l'extase.

Deux ou trois jours après cette visite, la famille Duriez, en sortant de table vers huit heures, se rendit dans le jardin. Ce jardin s'inclinait en pente du côté de Saint-Cloud. Dans la partie la plus élevée, le long de la maison, s'étendait une terrasse d'où la vue, sans être aussi vaste que depuis les étages supérieurs, était déjà fort belle; au-dessus, un balcon, et de longs rameaux de glycine grimpant et serpentant tout autour; au milieu, des sièges, et une table rustique sur laquelle était servi le café.

Ce soir-là, Gabrielle avait apporté un livre broché, et, à peine eut-elle reposé sa tasse vide, qu'elle se réfugia dans le coin où il faisait encore le plus clair et se mit à lire. Elle avait appuyé ses deux petits pieds dans les découpures de la balustrade, et, sur ses genoux ainsi élevés, elle avait posé son volume ouvert et ses deux coudes, soutenant de ses mains sa jolie tête et le flot de ses cheveux blonds; elle paraissait complètement absorbée.

M. Duriez et son fils avaient allumé leurs cigares. Un journal était sur la table, et ces messieurs causè-

rent un instant politique. Madame Duriez, après s'être plainte de la chaleur, s'était renversée dans son fauteuil, et, les paupières à demi closes, songeait mollement en regardant Paris. De ce côté, la nuit montait, et les fumées de la grande ville se distinguaient, blanchâtres et lourdes, sur le fond gris du ciel. Ce tableau brumeux et uniforme inspirait à madame Duriez des réflexions qui, si elles n'étaient pas plus variées, étaient beaucoup plus riantes ; on aurait pu les résumer dans ces deux mots, que la bonne dame se répétait tour à tour avec béatitude : — Comtesse de Laverdie... Gabrielle de Laverdie...

Cependant, Émile parut tout à coup frappé d'une idée extraordinaire ; il fit le mouvement de quelqu'un qui attraperait quelque chose au vol et laissa tomber son cigare ; puis il décroisa si brusquement les jambes qu'il faillit renverser la table, et que les quatre tasses en frémirent dans leurs soucoupes.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? cria madame Duriez, arrachée soudainement ainsi à sa contemplation de châteaux en Espagne.

Son fils ouvrit la bouche comme pour parler, regarda du côté de Gabrielle qui était trop loin pour entendre, et, se ravisant, ne dit rien. Bientôt après il se leva, alluma un autre cigare, et se mit à marcher

de long en large sur la terrasse. Au moment où sa promenade l'amena aussi loin que possible du reste de la famille, on l'eût entendu murmurer : — Un uniforme, deux ou trois blessures, des actes d'héroïsme, cela fait bien autant d'effet qu'un titre... Puisqu'elles veulent être éblouies, on les éblouira, on les aveuglera, mais, pour Dieu, pas ce Laverdie !

Il revint sur ses pas et passa près de sa sœur.

— Tu t'abîmes les yeux, lui dit-il.

Gabrielle ne répondit pas.

Alors il se dit que le meilleur moyen de forcer la jeune fille à fermer son livre était d'exciter sa curiosité ; il retourna donc à sa place et se rassit, en ayant soin de placer sa chaise de façon que Gabrielle ne pût perdre un mot de ce qu'il dirait. Avant de commencer, il fit intérieurement appel à toute la diplomatie qu'il possédait, ou du moins à celle qu'il se flattait de posséder.

— Mère, dit-il d'une voix très haute qui réveilla madame Duriez (littéralement, cette fois, car, après l'aventure de la table, elle s'était tout à fait endormie), tu ne sais pas qui je vais t'amener demain à dîner, si toutefois tu le permets ?

Madame Duriez bâilla jusqu'à ce que les larmes lui en vinssent aux yeux.

— Mon cher enfant, répondit-elle, toutes les personnes que tu pourras nous présenter seront les bienvenues, tu le sais.

— Ah! par exemple, j'en suis bien certain pour celle-là. Vous verrez demain l'un des plus charmants garçons qui existent : c'est ce jeune capitaine du 8e chasseurs à cheval, Ernest Arnaud, grâce à qui tous les ennuis du volontariat m'ont paru presque supportables.

Émile avait déjà parlé à sa mère d'Ernest Arnaud, et celle-ci s'était mis dans la tête, sans qu'il fût possible de l'en dissuader, que ce jeune officier avait, d'une façon ou d'une autre, sauvé la vie à son enfant; que, sans lui, ce gros Émile blond et rose, qui semblait éclater de force et de santé, n'eût certainement jamais atteint le dernier jour de la terrible année d'épreuve.

Le fait est qu'Émile et Arnaud, tous deux gais, bons enfants, étaient vite devenus d'excellents amis, et avaient trouvé moyen de s'amuser beaucoup ensemble, même en dépit de la distance qu'établissait entre eux la discipline. Cette intimité, du reste, s'était vue cimentée par des services mutuels : le capitaine faisant passer au volontaire une douzaine de mois assez agréables, et celui-ci laissant la main de son su-

périeur puiser à l'aise dans sa bourse bien garnie d'enfant riche et d'enfant gâté. Tout ceci, pour madame Duriez, restait un peu vague ; elle avait envoyé de grosses sommes en cachette de son mari, et se souciait fort peu de ce qu'elles étaient devenues. Le mot de volontariat lui donnait le frisson, et le nom d'Ernest Arnaud lui faisait verser des pleurs de reconnaissance et d'attendrissement.

L'idée qu'elle allait voir cet être généreux, cet ange gardien de son Émile, la remplit d'une joyeuse émotion.

— Ah ! voilà une bonne nouvelle, vraiment ! s'écria-t-elle. Qu'il vienne, ce cher jeune homme. Que je serai donc heureuse de le voir, de le remercier !... Comment se fait-il que tu n'aies pas songé à nous l'amener plus tôt ?

— C'eût été difficile, de Besançon où il se trouvait... Mais sa division vient d'être transférée à Versailles.

— Mais c'est tout près ! Nous le verrons souvent, j'espère. Pourvu qu'il vienne en uniforme ! celui des chasseurs est si joli ! Mon Dieu, quand je pense à ce fripon d'Émile... Il était adorable là dedans.

— Je me faisais l'idée, dit à son tour M. Duriez, que ce M. Arnaud était un tout jeune homme... pas beaucoup plus âgé que toi.

— Certainement, reprit Émile, en cherchant à de-

viner si sa sœur écoutait; mais Gabrielle paraissait plus que jamais absorbée dans sa lecture. — Il a vingt-six ou vingt-sept ans au plus.

— Diable! et déjà capitaine? C'est très beau. Comment cela se fait-il?

— Ah! voilà, dit Émile triomphant : il s'est tellement distingué pendant la guerre!... C'est toute une histoire... Il faut que je vous raconte cela. D'abord, Arnaud est le fils d'un militaire, du lieutenant-colonel Arnaud, qui aurait atteint aux plus hauts grades de l'armée s'il n'était pas mort en Italie.

Le jeune homme commençait son récit lentement, et tâchant de donner à chaque mot le plus de force et d'intérêt possible; il espérait toujours que Gabrielle s'approcherait pour écouter. Mais celle-ci ne sortait de son immobilité que pour tourner, avec une régularité désespérante, les pages de son livre; après chaque feuillet, elle retombait dans la même position, la tête sur ses mains; et un observateur attentif eût même remarqué que ses petits doigts s'étaient élevés à la hauteur de ses oreilles, sur lesquelles ils tenaient appuyées comme des tampons deux grosses mèches de ses cheveux.

C'en était trop pour Émile, qui suivait tout cela du coin de l'œil. Il s'interrompit au moment de faire

expirer à Magenta le lieutenant-colonel Arnaud, et dit à sa mère, qui cherchait vainement sa poche dans les plis compliqués de sa robe afin d'en tirer un mouchoir :

— Je ne comprends pas, ma mère, que vous laissiez Gabrielle s'abîmer les yeux comme cela.

— Comment, cette petite lit encore? s'écria M. Duriez. Mais elle va se perdre la vue!... Gabrielle!... Gabrielle!...

— Oui, papa, dit-elle, en tournant vers lui de grands yeux effarés comme au sortir d'un songe.

— Ferme donc ce livre, fillette, il n'est pas possible que tu y voies encore.

— Je t'assure que si : tu ne te doutes pas comme il fait clair dans ce coin. Laisse-moi finir le chapitre, je t'en prie.

— Quel est le livre qui t'intéresse si fort, Gabrielle? demanda madame Duriez.

Gabrielle se fit répéter la question

— *Le Marquis de Villemer,* maman, dit-elle enfin.

— *Le Marquis de Villemer!* Et depuis quand lis-tu du George Sand?

— Depuis que papa me l'a permis, répondit la petite un peu trop vivement.

M. Duriez baissait la tête comme un coupable.

— Tu comprends, ma chère amie, commença-t-il, que je ne lui aurais pas tout donné...

— Je l'espère bien! s'écria sa femme, qui avait rougi d'indignation.

Elle prit le volume des mains de la jeune fille, qui s'était approchée, et le posa devant elle, sur la table, d'un geste majestueux.

— Tu me le laisseras bien finir, mère? dit Gabrielle, dont le ton suppliant n'obtint de sa mère qu'un solennel : — Nous verrons.

Pour le coup la petite se révolta.

— C'est trop fort! murmura-t-elle. J'ai dix-huit ans maintenant, et je peux bien lire autre chose que des niaiseries!... Je ne connais aucun de nos auteurs; je n'ai ouvert d'histoire que celle de l'abbé je ne sais plus qui... Je sais presque *Hernani* par cœur, mais c'est grâce à l'une de mes amies, qui l'avait pris chez elle, dans la bibliothèque...

— Tu as lu *Hernani!* dit madame Duriez, et avec une de tes amies qui se cachait de ses parents!... Tu me feras le plaisir de me nommer cette petite sotte, afin que je puisse empêcher que tu remettes les pieds chez elle.

— Je trouve qu'on élève les filles d'une façon absurde, fut la conclusion que M. Duriez donna à cette

p-tite scène : conclusion qu'il eut soin d'émettre à voix basse, et de couvrir, par surcroît de prudence, avec le bruit d'une allumette qu'il enflamma contre la table.

Madame Duriez éprouva cependant quelque confusion de sa sévérité, surtout lorsqu'elle vit deux larmes qui brillaient dans l'obscurité au bord des longues paupières de sa fille.

— Viens ici, mignonne, lui dit-elle. Tu finiras *le Marquis de Villemer,* mais il faut auparavant que tu écoutes la belle histoire de soldats qu'Émile allait nous raconter.

Gabrielle se mit à rire; la dernière phrase de sa mère avait été dite en effet comme pour consoler un petit enfant.

— Voyons l'histoire de soldats, fit-elle avec gaieté.

Cependant, Émile était vexé : l'effet qu'il avait compté produire se trouvait gravement compromis par cette longue interruption.

— Ah! j'en étais sûr, dit-il d'un air moqueur, quelle femme résisterait au récit d'une belle bataille?

Il avait voulu taquiner sa sœur, et il est certain qu'elle se fâcha un peu.

— Je t'en prie, Émile, ne dis pas comme cela « les femmes ». Quand vous avez prononcé ce mot, vous

autres jeunes gens, vous vous croyez bien grands garçons : ce n'est pas gentil.

— Mais qu'ai-je dit d'offensant? C'est très joli à vous d'admirer le courage.

— Le courage ne se trouve pas nécessairement et exclusivement dans la doublure d'un uniforme. Il existe aussi sous une redingote ou une blouse, voire même sous une robe de mousseline.

— Bravo, petite! s'écria M. Duriez.

— Gabrielle pose pour les idées larges, déclara Émile.

La jeune fille fut bien tentée de répondre : Cela vaut mieux que de poser pour une coupe d'habits ou pour une coiffure; mais elle se mordit les lèvres et fit une variante :

— J'aime mieux cela que de poser pour la toilette, dit-elle.

— Tu as tort, ma chère : c'est bien plus ridicule, surtout pour une femme.

— Qu'est-ce que tu dis donc, Émile? interrompit son père. Gabrielle ne pose pour rien, que je sache; quoiqu'elle pût le faire pour la plus douce, la plus modeste et la plus raisonnable petite personne qui soit en France et en Navarre.

Gabrielle se glissa auprès de M. Duriez, installa un

petit pliant auprès de son fauteuil, et, entourant le bras de son père avec ses deux mains jointes, leva sur lui dans l'ombre ses grands yeux profonds et doux.

— Tu es trop indulgent pour moi, père chéri, mais tu as raison de dire que je ne pose pas : c'est là ce que je déteste le plus au monde. Ce n'est pas ridicule, n'est-ce pas? de penser que l'habit, ou l'uniforme, ou le titre ne fait pas l'homme; c'est une idée un peu plus vieille que moi, j'espère.

Un long et tendre baiser sur son front fut la seule réponse de son père.

Le silence qui suivit tira madame Duriez du demi-sommeil auquel elle s'abandonnait de nouveau.

— Eh bien, eh bien, Émile, fit-elle, et cette histoire que nous attendons?

— Voilà, dit le jeune homme. Écoutez, je vous réponds que cela en vaut la peine. C'était en Alsace, un peu après Frœschwiller; Arnaud...

— Frœschwiller? interrompit madame Duriez. Le comte de Laverdie y était aussi, il paraît; mais pas dans les chasseurs.

Émile eut un mouvement d'impatience.

— Arnaud, reprit-il, faisait partie de la division qui..

— Dans quel régiment M. de Laverdie a-t-il donc servi pendant la guerre? poursuivit madame Duriez. La marquise me le disait encore l'autre jour : je me suis étonnée qu'il ne fût pas dans la cavalerie, je me souviens... Un jeune homme noble, et qui doit faire si bonne figure à cheval... Ce n'était pourtant pas la ligne, te rappelles-tu, mignonne?

— Le 117e de ligne, oui, maman, murmura Gabrielle.

— Avertissez-moi quand vous désirerez que je continue, s'écria Émile.

Il était très heureux pour lui que sa mère ne sût pas quelle avait été la belle conduite de René de Laverdie en Alsace, car alors il est probable que les aventures de celui-ci auraient passé, dans la causerie du soir, avant celles du capitaine Arnaud. Mais, bien souvent, Gabrielle, assise aux pieds de sa marraine, et les yeux fixés sur la tapisserie de la marquise, avait entendu, tremblante d'émotion, un récit qui, se présentant maintenant à sa pensée, la rendait tout à fait incapable de prêter la moindre attention à celui de son frère.

A la bataille même de Frœschwiller, en effet, René de Laverdie, sous-lieutenant dans un régiment de ligne, avait reçu une blessure sérieuse. Recueilli et

soigné par une famille de paysans, il avait passé auprès d'eux des jours qui lui semblèrent bien longs, dans l'impatience où il était d'agir et de lutter. Quels bruits sinistres arrivaient de temps à autre à ce petit village perdu des Vosges, si insignifiant que les Prussiens n'y pénétrèrent même pas, et qu'ainsi le comte put échapper à une humiliante et douloureuse captivité! Quelles tristes soirées il passa, lorsque, déjà convalescent, mais encore bien faible, il venait s'asseoir sur le seuil de l'humble maison qui lui servait d'asile, et que, dans la brume épaisse des chauds crépuscules de l'été, il entendait monter les plaintes naïves et les chuchotements consternés des bûcherons et des bergers! Pauvres gens! ils s'entretenaient des défaites et des malheurs de la grande France, qu'ils ne connaissaient guère, mais qu'ils aimaient depuis le jour où ils avaient vu couler son sang.

Un matin enfin, René se sentit presque guéri; il demanda son uniforme, que ses hôtes cachaient par prudence : non qu'il voulût le mettre cependant, car sortir ainsi de sa retraite, dans un pays occupé par les Allemands, eût été une véritable folie. Son intention était de traverser les montagnes sous un habit de paysan, et de rejoindre au plus tôt l'armée française. Cependant la vieille Alsacienne, l'aïeule de la

famille qui avait accueilli et sauvé René, étalait sur le lit du jeune homme la tunique de drap bleu foncé, et lui montrait près de l'épaule gauche la déchirure faite par une balle ; de l'autre côté, l'épaulette d'or était à demi brûlée et presque arrachée ; René comptait emporter ce débris, ainsi que la poignée de son épée dont il allait briser la lame.

Tandis qu'il réfléchissait tristement, il fut soudain interrompu par un grand bruit qui s'éleva au dehors c'étaient des coups de feu, auxquels répondirent les cris des femmes et des enfants. René s'approcha de la fenêtre, et, à peine se fut-il rendu compte de la cause du tumulte, qu'il sauta sur son épée et s'élança au dehors. La pauvre paysanne, qui l'avait pris en grande affection à cause de ses manières douces, et aussi parce qu'elle avait trois petits-fils de son âge dans l'armée et dans la ligne, avait étendu vainement ses mains tremblantes pour le retenir. — Monsieur l'officier ! avait-elle crié.... faible comme vous êtes !... Mais, comme le jeune homme était parti et que les détonations plus rapprochées ébranlaient la maison, elle tomba à genoux et se mit à prier en sanglotant.

Voici ce qui se passait. Un parti de francs-tireurs, poursuivi par un détachement prussien très supérieur en nombre, s'était précipité dans le village.

Sans songer à s'y barricader, à se réunir et à s'entendre pour tenter quelque résistance, en proie à une panique folle, les fuyards se dispersaient déjà dans les ruelles et dans les allées des maisons, et ils eussent été massacrés isolément de la façon la plus misérable, si tout à coup René ne se fût jeté au-devant d'eux. Brandissant son épée, trouvant, dans sa douleur et dans son indignation, le regard qui commande et les paroles qui raniment et qui rassurent, il parvint à se faire écouter. Les francs-tireurs, honteux de leur faiblesse, se groupèrent autour de lui. Ils avaient sur leurs ennemis quelques minutes d'avance. En un clin d'œil, sur l'ordre de René, une barricade s'éleva, formée d'une charrette, de pavés arrachés à la hâte, et même de sacs de blé qui se trouvaient sous la main ; les femmes du village donnaient avec joie ce pain de leurs enfants ; dans l'enthousiasme qui s'était emparé d'elles, quelques-unes même aidèrent à préparer la défense. Tandis que le combat s'engageait d'un côté, une seconde barricade, en se formant quelques mètres en arrière, achevait de couvrir les assiégés.

La lutte fut très sanglante, car les Prussiens, exaspérés par cette résistance inattendue, s'acharnèrent contre la fragile redoute. Ils finirent par être repous-

sés, c'est-à-dire que six ou huit hommes, restés debout sur une trentaine, abandonnèrent la place. Presque tous les francs-tireurs, du reste, étaientmorts ou blessés. Au moment où les survivants criaient victoire, on avait vu leur jeune chef tomber de la barricade, sur laquelle il s'était battu armé du fusil d'un Prussien ; celui-ci s'étant aventuré jusqu'au sommet des sacs de blé, René l'avait terrassé dans une lutte corps à corps et lui avait enlevé son arme. On crut d'abord que l'héroïque jeune homme venait d'être frappé d'une balle, mais on reconnut bientôt qu'il était seulement évanoui ; ses forces, quoique décuplées par sa volonté et par son courage, refusaient de le servir dès que sa tâche était accomplie. Heureusement, la forte constitution et la jeunesse du comte triomphèrent d'une si rude épreuve; il avait échappé comme par miracle à toute nouvelle blessure, et, après une violente fièvre de quelques jours, il se remit pour la seconde fois. Ses hôtes le soignèrent jusqu'au bout, bien qu'ils fussent demeurés presque seuls dans le village, les autres habitants ayant gagné les villes voisines par crainte de représailles de la part des Allemands. Lorsque René quitta ses pauvres amis, ceux-ci le serrèrent dans leurs bras en pleurant : — « Ah ! monsieur l'officier, lui dirent-ils, revenez bientôt

avec l'armée : mon Dieu, que nous revoyons bientôt votre cher uniforme français !... »

La nuit était complètement tombée sur Montretout, sur le jardin et sur la terrasse. C'était une belle et douce nuit de juin, et l'on voyait les étoiles briller, au-dessus des cimes noires des arbres, entre les rameaux de la glycine. Gabrielle avait posé sa tête contre le bras de son père; elle n'écoutait pas Émile : et pourtant celui-ci était devenu presque éloquent dans l'animation avec laquelle il racontait le beau trait de bravoure et de résolution qui avait valu à son ami Arnaud le grade de capitaine... La jeune fille songeait à un petit hameau des Vosges, attaqué, éperdu, dans les cris et la fumée, sous un ardent soleil d'août; à des sacs, d'où le blé s'échappait comme du sang par les déchirures des balles; à douze Français luttant contre trente Prussiens; à un jeune homme pâle, intrépide, superbe, debout sur une barricade, une épée sanglante à la main... Elle pensa aussi aux généreux paysans qui l'avaient entouré de leur dévouement naïf et qui avaient pleuré en lui disant adieu. Elle sentit que ses propres yeux se remplissaient de larmes :

— Pauvres gens! murmura-t-elle, ils n'ont jamais revu « le cher uniforme français ».

V

Émile Duriez se coucha ce soir-là enchanté de lui-même, s'applaudissant de sa finesse, bénissant le prestige du courage militaire dans un cœur féminin. Il avait remarqué l'émotion de sa sœur, et l'attribuait sans peine à l'effet de son récit, lequel, du reste, en était digne.

Ernest Arnaud était un homme à l'esprit médiocre et au cœur léger ; mais, comme soldat, sa valeur fût devenue légendaire au temps de Charlemagne, et plus tard, le chevalier sans peur et sans reproche lui aurait serré la main avec admiration. A notre époque même, où les progrès de l'art de la guerre ont laissé si peu de place au courage personnel, il s'était fait remarquer; d'autant plus qu'il joignait à cette ardeur un coup d'œil prompt et sûr, de la résolution, et une vé-

ritable intelligence du métier d'officier. C'était du reste un agréable compagnon, d'une amitié facile et cependant fidèle, et d'une gaieté à mettre en train tout le régiment : il était très aimé parmi ses frères d'armes.

Il arriva chez madame Duriez en grande tenue, comme celle-ci l'avait souhaité, et irrésistible avec sa fière mine, sa vivacité de bon ton, ses yeux brillants de jeunesse et de belle humeur. Il fut accueilli comme un ancien ami. Rien, par exemple, ne lui causa plus d'étonnement et ne l'amusa autant que les protestations de reconnaissance maternelle dont il fut accablé dès qu'il entra. Il s'en défendit de son mieux, et mordit sa moustache pour ne pas éclater de rire en rencontrant le regard d'Émile.

La soirée passa comme par enchantement. Au dîner, on ne s'aperçut de la présence d'un étranger que par l'animation et l'intérêt de la conversation. Arnaud remplaçait l'esprit par la verve ; il contait bien, et les anecdotes ne lui manquaient pas : au besoin il en eût inventé. D'ailleurs, il était lui-même sous le charme : dès qu'il avait vu mademoiselle Duriez, il avait désiré lui plaire. Or, quand le capitaine Arnaud voulait gagner un cœur, il mettait à en faire la conquête autant de feu qu'à l'attaque d'une redoute ; les succès qu'il avait obtenus jusqu'alors, dans le domaine du senti-

ment comme sur les champs de bataille, n'étaient pas destinés à lui faire changer de système.

De la salle à manger on passa au jardin, et de là dans la salle de billard. Tout le monde joua, même madame Duriez, qui poussait les billes avec une gravité et une maladresse incroyables. Arnaud lui donna des conseils.

Quand on fut remonté au salon, Émile proposa de faire de la musique; il pria sa sœur de chanter quelque chose. Gabrielle avait une jolie voix, mais elle répondit qu'il lui était difficile de s'accompagner elle-même.

— Qu'à cela ne tienne, dit son frère, je suis à ton service.

La jeune fille fit une petite moue.

— J'ai appris du nouveau pendant ton absence, et tes doigts ont dû se rouiller au régiment. J'ai peur que cela ne marche pas très bien.

— Bah! tu verras, essayons toujours.

Ils essayèrent en effet, mais cela ne marcha pas du tout; Émile s'embrouilla tristement en accompagnant l'air des *Bijoux*.

Il fallut y renoncer.

Comme le jeune homme quittait le piano d'un air contrarié, son ami s'en approcha.

— Je ne puis, dit-il, perdre le plaisir d'entendre

chanter mademoiselle sans faire de mon côté quelque tentative. Je n'ai pas de fameux doigts non plus, mais enfin, si vous voulez bien me permettre...

Il s'assit sur le tabouret, et accompagna tous les airs que l'on demanda à la jeune fille de façon à prouver qu'il était musicien. On le pressa naturellement de jouer quelque morceau ; il le fit, et montra un talent qui, pour n'avoir rien de remarquable, ne surprenait pas moins chez un officier de cavalerie.

Madame Duriez, tout émerveillée, admirait qu'avec un sabre et des éperons on pût faire courir sur le clavier des doigts presque aussi légers que ceux d'une femme.

Émile était maintenant enchanté de sa maladresse et de ses fausses notes. Il ne mettait pas sa vanité dans les arts d'agrément, qu'il avait tous cultivés avec des résultats en général aussi satisfaisants que pour la musique. Ce qu'il avait désiré, c'était de faire entendre à son ami, dont il connaissait bien les goûts, la voix juste et fraîche de sa sœur. Mais ce petit incident se terminait d'une manière propre à combler son espérance. Les morceaux à quatre mains, et les duos avaient en effet succédé aux soli de Gabrielle et aux valses d'Ernest Arnaud. Les jeunes musiciens déchiffraient ensemble, riant aux mêmes endroits lorsqu'il leur arrivait de se tromper, et s'avertissant d'un regard ou d'un mot aux

approches d'un passage difficile. On voyait le charmant profil de Gabrielle se tourner quelquefois à gauche, tantôt grave, avec un coup d'œil sérieux pour commander l'attention, tantôt rieur, le coin de la lèvre relevé malicieusement sur les dents brillantes.

Le capitaine quitta le piano tout ému et tout ébloui.

— Déjà minuit! s'écria-t-il en entendant sonner la pendule. Avec quelle rapidité passent les bons moments! Voilà une soirée qui m'a semblé bien courte.

— Il ne tient qu'à vous d'en avoir souvent de semblables, si toutefois vous êtes sincère, dit M. Duriez. Vous nous ferez plaisir de considérer comme vôtres notre famille et notre maison.

Le jeune homme remercia et resta encore un instant, tandis que son ordonnance, qui jouait aux cartes dans la cuisine, recevait l'ordre de sortir les chevaux.

Quelques minutes après, Ernest Arnaud traversait au grand trot allongé les beaux bois de Ville-d'Avray éclairés par la lune. En sa qualité de chasseur à cheval, il n'était pas fort porté à la rêverie; il ne goûtait que médiocrement le charme de la solitude au sein des paysages mélancoliques, et il eût cru faire trop d'honneur aux étoiles en leur comparant les yeux de mademoiselle Duriez. Il ne ralentit donc pas une seule fois

son allure avant d'avoir atteint Versailles; ii ne poussa aucun soupir et ne leva pas les yeux vers l'astre des nuits; mais il songea que Gabrielle était la jeune fille la plus naturelle et la plus jolie qu'il eût encore rencontrée, qu'elle était aussi la plus spirituelle et sans doute la meilleure, et que si le capitaine Arnaud se mariait jamais, il n'épouserait nulle autre qu'elle.

— Qui aurait cru, se disait-il en riant, que ce gros Émile, l'homme le plus lourd de toute la cavalerie légère, pouvait avoir à la maison une si délicieuse petite sœur?

— Elle n'est certainement pas coquette, pensait-il encore : c'était donc sans qu'elle y songeât que ses regards se tournaient ainsi vers moi, si tristes quand je racontais nos dangers, et si brillants au récit de quelque amusante aventure. Vive Dieu! comme elle est charmante quand elle rit!... Un vrai petit oiseau, tant elle semble douce et joyeuse... Et du reste elle en a la voix.

La gaieté gracieuse, entraînante de Gabrielle, avait fait une grande impression sur l'insouciant officier, qui portait cette devise : « Qu'importe! » gravée à la poignée de son sabre.

Cette gaieté pouvait devenir un peu folle quand la jeune fille se laissait aller à toute la vivacité de sa

nature. C'était un trait de caractère contre lequel ses parents avaient dû la mettre en garde, et qui faisait parfois, non sans quelque raison, frissonner madame Duriez. Gabrielle avait eu de la peine à comprendre que, dans le monde, les paroles, les mouvements ne doivent point être spontanés; elle avait été terrifiée d'apprendre qu'on pourrait la croire étourdie ou coquette. Ce dernier adjectif, dont elle ne saisissait pas la portée, ne faisait naître dans son esprit que l'idée de toilettes extravagantes ou recherchées; mais, tel qu'elle l'entendait, elle ne souhaitait pas qu'on le lui appliquât. Elle n'était pas timide, mais naturellement réservée, et, tout enfant, possédait déjà à un haut degré le sentiment de la dignité féminine : ces dernières dispositions venaient en aide aux efforts qu'elle devait faire pour tenir en bride son esprit prompt et fantasque. Elle y réussissait généralement; en entrant dans un salon, elle savait adopter cette impassibilité souriante, uniforme moral des femmes bien élevées; mais cela lui avait semblé tout d'abord un peu dur.

— Les messieurs, disait-elle après son premier bal, nous laissent la variété des toilettes, les fleurs et les rubans; mais ce vilain habit noir, qu'ils semblent modestement garder pour eux, ils le font prendre à nos pauvres âmes.

Aussi, Gabrielle Duriez n'aimait pas le monde. Ce qu'elle aimait, c'était la maison de ses parents qu'elle pouvait parcourir en chantant depuis le haut jusqu'en bas. Elle ne savait pas, du reste, ce que c'est qu'un appartement parisien, car M. Duriez avait tout un hôtel, dont une partie était occupée par ses bureaux, rue des Petites-Écuries. A la campagne, elle était plus libre encore, bien que Montretout fût loin d'être pour elle un séjour idéal ; quant aux endroits de bains, tels que Biarritz ou Trouville, elle les avait en profonde horreur. Cependant, partout où se trouvait sa famille, elle y était heureuse; là, en dépit des gronderies maternelles, qui ne l'effrayaient guère, et des taquineries d'Émile, qui la fâchaient et la ravissaient, elle pouvait rire de tout son cœur, et donner libre cours à l'ardeur de ses idées et à la tendresse de ses sentiments. Elle pouvait dire sans crainte tout ce qui lui passait par la tête : c'était le poème charmant de la jeunesse, de l'enthousiasme et de la bonté, mais ceci, Gabrielle ne s'en doutait pas.

Cette année-ci pourtant, depuis qu'elle avait quitté Paris, un changement avait paru se produire dans le caractère de la jeune fille. Elle était moins animée, ne tourmentait pas sa mère pour que celle-ci la laissât galoper dans les bois avec Émile, et n'essayait pas

d'entreprendre tout l'ouvrage du jardinier; elle ne ramenait pas trop de mendiants à la maison, et ne collait plus son joli minois contre les vitres des bibliothèques en poussant de terribles soupirs qui semblaient devoir les briser. Au contraire, événement véritablement remarquable! il lui arriva quelquefois, ayant dans les mains un livre nouveau, de l'y oublier, et de rester des quarts d'heure entiers avant d'en tourner un feuillet.

— Gabrielle me rend bien heureuse, dit confidentiellement madame Duriez à son mari; elle devient tout à fait raisonnable et posée. Je crois que je suis parvenue à mettre un peu de plomb dans cette petite tête folle.

— Du plomb, est-ce tellement nécessaire, à dix-huit ans? Elle a été bien tranquille dernièrement, c'est vrai. Ne serait-elle pas malade?

— Malade, quelle idée! Ah! si elle commence à m'écouter, monsieur Duriez, il est certain que ce n'est pas votre faute : vous êtes pour cette enfant d'une faiblesse déplorable; vous riez le premier lorsque je la reprends.

Le coupable courba le front et ne répondit pas, mais le lendemain il observa sa fille : en voyant ses joues roses et l'expression heureuse de ses beaux

yeux, il ne put conserver la moindre inquiétude.

Hélas! les grains de plomb dont madame Duriez constatait le poids avec tant de satisfaction étaient des fusées d'artifice, qui partirent en pétillant à la première étincelle.

Les visites de la marquise et de son neveu avaient dissipé l'impression un peu triste que Gabrielle avait gardée de certaine rencontre sur un escalier de la rue de Grenelle-Saint-Germain. La jeune fille (pour employer une expression juste sinon élégante) sentait quelque chose dans l'air; et ce quelque chose ne l'inquiétait pas, au contraire, elle le respirait avec une curiosité joyeuse. D'ailleurs, elle ne s'abandonnait pas volontiers aux sentiments vagues, à la mélancolie, qu'elle trouvait parfaitement ridicules. Toute candide, toute jeune qu'elle fût, elle se rendait bien compte de ce qui se passait dans son cœur; seulement elle ne jugeait pas à propos d'y regarder de trop près.

La gaieté franche et sympathique d'Ernest Arnaud mit de nouveau au dehors tout l'entrain qui était en elle. La familiarité cordiale avec laquelle ses parents et son frère traitèrent le jeune capitaine fit qu'elle ne put elle-même voir dans celui-ci un étranger. Elle s'étonna ensuite de lui avoir parlé dès le premier moment sans plus d'embarras qu'à Émile. Dieu

merci, elle n'était pas assez fine logicienne pour savoir qu'aux yeux d'une femme qui aime il n'existe qu'un seul homme, celui dont l'image est gravée au fond de son âme.

Elle fut, pendant toute la soirée, étincelante d'esprit, d'espièglerie mutine ; elle s'amusa de tout : des saillies de leur hôte, de ses propres fautes au billard, surtout de leur concert improvisé. Le cœur du pauvre capitaine fondait à ce rayonnement ; Émile entonnait ntérieurement un chant d'actions de grâces ; M. Duriez était heureux de retrouver sa fille comme il aimait à la voir.

Quant à madame Duriez, elle gardait le secret de ses réflexions particulières, se réservant de les communiquer plus tard à celle qui en était l'objet.

En effet, le lendemain matin, à peine se trouva-t-elle seule avec elle, après le départ des deux hommes pour leurs affaires, qu'elle fit entendre à Gabrielle le plus long sermon dont celle-ci eût encore eu à remercier l'éloquence maternelle. Sans aucun doute, dans ce discours, tout n'était pas exagéré; mais, tel qu'il était, il contenait assez d'hyperboles pour couvrir la pauvre enfant de confusion et lui laisser l'idée pénible qu'elle s'était conduite avec la plus grande inconséquence. Ce qui portait madame Duriez à s'exprimer

avec tant de chaleur, c'est qu'elle n'avait pas deviné sa fille et tremblait à l'idée qu'Arnaud avait pu lui plaire. La désolation de la petite était profonde, quand tout à coup la main même qui la blessait lui apporta le baume le plus propre à la guérir. Sa mère se mit à parler de madame de Saint-Villiers :

— Tu ne saurais croire combien je me félicite que ta marraine n'ait pas été là ! Une personne d'une si haute distinction !... Qu'aurait-elle pensé ?

De la marquise, madame Duriez passa au comte. par une transition qui semblait naturelle ; elle dit quelques mots sans trop cacher son jeu, car elle n'eût point été fâchée que Gabrielle comprît. Dès lors, elle put continuer sans être interrompue ses remontrances et ses explications ; les regards suppliants et consternés de Gabrielle s'éclairèrent si vivement que la jeune fille eut à peine le temps d'abaisser ses longues paupières pour les cacher.

Quoi ! pensa-t-elle, les choses en sont là ! Maman y pense et la marquise en a parlé !... C'est donc bien vrai ? Il pourrait songer à moi ?.. mon Dieu !...

— Chère maman, dit-elle en contenant son émotion, je te comprends très bien, je t'assure. Tu n'auras plus jamais à te plaindre de moi ; je vais être si tranquille et si raisonnable que tu en seras étonnée.

Et puis, si par hasard tu m'entends encore causer à tort et à travers, tu n'auras qu'à me faire un petit signe... comme cela, vois-tu? et je me tairai tout de suite, fussé-je au milieu d'un mot!...

Mais cette idée de rester la bouche béante sur un clin d'œil de sa mère parut tout à coup si plaisante à Gabrielle, qu'elle ne put tenir son sérieux, et se mit à rire à la fin de sa phrase.

— Cela n'a pas de bon sens! dit la pauvre madame Duriez, qui sourit malgré elle. Voyons, Gabrielle, tu as dix-huit ans...

A ce moment, on frappa à la porte

— Pardon, madame, dit un valet de chambre, c'est la cuisinière qui attend les ordres de madame.

— Ah! bien, fit madame Duriez, qu'elle monte.

— Va, mère chérie, je te promets que je n'oublierai pas un mot de ce que tu m'as dit.

Et Gabrielle, après avoir embrassé sa mère courut au jardin, où elle eut la satisfaction de découvrir que sa monstrueuse rose Paul-Néron, la gloire de son parterre, avait enfin consenti à s'épanouir dans toute sa beauté.

Quelques semaines se passèrent, pendant lesquelles on vit plusieurs fois à Montretout madame de Saint-Villiers et son neveu, tantôt ensemble, tantôt séparé-

ment. A la suite d'une promenade au Bois, il arrivait à René de traverser le pont de Boulogne et de venir causer un moment avec madame Duriez et sa fille. Pourtant ses visites conservaient toujours un caractère officiel et cérémonieux.

Le capitaine Arnaud, au contraire, avait pris à la lettre l'invitation de M. Duriez de se considérer comme de la famille. Il commença par inventer mille prétextes pour se présenter chez ses nouveaux amis aussi souvent que possible, ce qui était toujours bien moins qu'il ne l'eût désiré. Émile aurait pu être touché de l'amitié extraordinaire que son ancien supérieur lui témoigna tout à coup, s'il n'avait su parfaitement à quoi s'en tenir sur ce point. Quand sa présence chez les Duriez fut devenue si naturelle qu'on s'étonnait de ne pas l'y voir, Arnaud renonça à en donner chaque fois une explication qui lui coûtait bien de la peine ; imaginer... D'ailleurs, on recevait beaucoup dans cette maison hospitalière; on donna quelques fêtes. Le comte de Laverdie et le capitaine Arnaud n'étaient pas les seuls qui, pour une raison ou pour une autre, songeassent à obtenir la main de mademoiselle Duriez mais il est certain que, parmi les nombreux rivaux, nul n'était plus amoureux que celui-ci ni plus noble que celui-là.

Madame Duriez, inébranlable dans sa préférence qu'inspirait l'ambition, voyait avec une joie intense le moment s'approcher où sa fille serait comtesse de Laverdie et nièce de la marquise de Saint-Villiers.

Si Gabrielle et René n'étaient pas encore officiellement fiancés, c'était seulement parce que la vieille marquise redoutait les unions trop précipitées; elle voulait laisser à ses deux enfants le temps de se connaître un peu, car elle ne doutait pas qu'ils ne s'en aimassent davantage. Des trois, elle était la plus tendre et la plus romanesque; Gabrielle avait cependant le cœur bien ardent et l'imagination bien vive, mais, elle, n'avait-elle pas dix-huit ans? et n'était-ce pas son propre bonheur qui la faisait ainsi rêver?

Depuis la première soirée qu'Ernest Arnaud avait passée à Montretout, madame Duriez ne s'était plus trouvée dans le cas d'avoir à réprimer la vivacité parfois étourdie de sa fille. Celle-ci, en effet, était peu à peu tombée dans une disposition tout autre, qui, chez cette nature décidée, n'était pas de la mélancolie, mais bien réellement de la tristesse. On ne le remarquait pas autour d'elle; car la seule personne qui aurait pu s'en apercevoir, c'est-à-dire sa mère, s'applaudissait de cette tranquillité, dans laquelle elle voyait le bon résultat de ses observations.

Gabrielle était malheureuse et le devenait chaque jour davantage. Elle savait maintenant que le comte de Laverdie recherchait sa main, mais elle avait cessé de s'en réjouir.

Tout d'abord, lorsqu'elle l'avait appris, elle s'était dit que naturellement le jeune homme l'aimait, puis qu'il souhaitait de l'épouser. Ses manières vis-à-vis d'elle étaient graves et froides, il est vrai; il parlait à peine; mais cette réserve excessive était sans doute dictée par quelque loi du monde ignorée de la jeune fille. Pourtant, elle songeait à leur première rencontre, à cette vive sympathie qui était née entre eux dès qu'il s'étaient parlé; ils l'avaient ressentie également, elle en était certaine, et ils se l'étaient exprimée, sans cependant avoir prononcé un seul mot différent des banalités de bon goût qui se débitent pendant un bal... Que s'était-il donc passé? et pourquoi ce délicieux moment n'était-il jamais revenu?

A mesure qué le temps s'écoula et que les visites de M. de Laverdie se multiplièrent, Gabrielle sentit un doute singulier envahir son cœur et le glacer.

— Serait-il possible, se demanda-t-elle, qu'on pût songer à faire d'une jeune fille sa femme et que cependant on ne l'aimât pas?... Mon père racontait l'autre jour l'histoire d'un homme qui s'est marié

pour devenir riche; sa femme avait une dot immense, mais elle était laide et méchante; elle l'a rendu si malheureux qu'il s'est tiré un coup de revolver; il ne s'est pas tué cependant, et je ne sais plus comment tout cela finissait... Il arrive quelquefois des horreurs pareilles. Mais il arrive aussi qu'on fait des faux, qu'on vole et qu'on empoisonne... Et quel rapport ont ces abominations avec le cher petit monde où je vis, avec mes bons parents, avec ma spirituelle marraine, avec René de Laverdie?...

Quel intérêt le comte aurait-il à m'épouser s'il n'avait pas un peu d'affection pour moi, lui qui est noble, qui est riche, qui est si plein de goût, d'intelligence et d'esprit? Il a un caractère très profond, il est franc, bon, généreux; cela est facile à voir, car il porte toutes ces qualités sur son visage... Et puis, je le sais bien, car sa tante me l'a répété souvent. Quand il parle, tout ce qu'il dit est très simple, et cependant c'est toujours original; il semble que chacune de ses paroles vous donne une idée nouvelle. Pourquoi voudrait-il m'épouser, moi qui suis si sotte, qui n'ai même jamais rien lu de tout ce qui l'intéresse?... (Mais cela, par exemple, c'est bien parce qu'on ne me le permet pas)... Il a vu sans doute que cette petite Gabrielle Duriez a un très grand cœur pour aimer

tout ce qui est supérieur, juste, beau, et qu'alors elle le comprendrait, lui, et l'aimerait... oh! l'aimerait!...

Et il s'est dit : « Ce sera ma petite femme : puisque j'ai tout, noblesse, esprit et beauté, il est digne de moi de partager avec quelqu'un qui n'a rien de tout cela. »

De tels raisonnements, que Gabrielle se refaisait cent fois dans une même journée, parvenaient quelquefois à la consoler du désappointement et du malaise où la plongeait la conduite de M. de Laverdie. Cependant, devant l'évidence, ces raisonnements perdirent à la fin toute force de persuasion.

Comment conserver l'illusion que celui qui serait dans peu son fiancé, puis son mari, désirât découvrir ou amener entre elle et lui la moindre communion, soit d'idées, soit de sentiments? Il ne s'adressait à elle que rarement et ne paraissait jamais se soucier de savoir ce qu'elle pensait sur les choses les plus sérieuses comme sur les plus insignifiantes. Il s'appliquait à plaire à madame Duriez, ce qui lui était aisé, causait longuement avec son mari, et se montrait presque disposé à traiter Émile en camarade; cependant il conservait, dans ses rapports avec ce dernier, une certaine hauteur qui, si légèrement qu'elle se fît sentir, n'en irritait pas moins jusqu'à la fureur un jeune homme vaniteux et jaloux.

Six semaines peut-être s'étaient écoulées depuis le jour où Gabrielle avait guetté de sa fenêtre, avec un cœur doucement ému, la voiture de sa marraine qui descendait de Montretout. Elle était de nouveau à la même place et dans la même attitude, mais à une autre heure, et agitée par des pensées bien différentes.

C'était le soir, un peu avant minuit. Quelques personnes avaient dîné chez ses parents, le capitaine Arnaud, entre autres, puis la marquise avec son neveu. Ces deux derniers venaient de se retirer. René avait traité la jeune fille avec une courtoisie plus raffinée et plus glaciale encore que de coutume; une fois, elle avait rencontré son regard fixé sur elle, et ce regard lui avait paru presque ironique; il est vrai que le comte, comme s'il en avait eu conscience, s'était hâté de lui adresser la parole sur un ton gracieux et enjoué; mais, depuis cet instant, le poids qui pesait sur le cœur de Gabrielle devint si lourd qu'elle se demanda si la force n'allait pas lui manquer pour le porter.

Dès qu'elle eut embrassé sa marraine au bas du perron et répondu à l'inclination profonde de René, Gabrielle, sans rentrer au salon, monta comme une flèche jusqu'à sa chambre. Il faisait très chaud; la nuit était magnifique; on avait laissé les deux croisées

ouvertes. Elle s'assit dans l'embrasure de l'une d'elles et se mit à regarder dans la direction du pont.

Elle le trouva vite dans l'obscurité, grâce aux becs de gaz espacés sur les deux trottoirs; il paraissait vide. Bientôt l'omnibus d'Auteuil le traversa lentement, avec un roulement sourd que la jeune fille écouta jusqu'à ce qu'elle ne pût distinguer si elle l'entendait encore ou si c'était son oreille qui en conservait le son affaibli. Une minute après, elle vit paraître deux lumières qui s'avançaient dans la même direction; à la clarté d'un bec de gaz, elle reconnut un landau resté ouvert à cause de la douceur de la soirée : c'était celui de madame de Saint-Villiers. Une petite étoile rougeâtre semblait voltiger au-dessus et marcher avec lui. — Ah! pensa Gabrielle, c'est le cigare de M. de Laverdie; la marquise est toujours contente lorsque la nuit permet à son neveu de fumer dehors à côté d'elle.

Le landau passa plus vite que l'omnibus; il faisait aussi moins de bruit; les pas des chevaux s'amortirent sur le sable aussitôt que le pont fut franchi.

Gabrielle continua à tenir ses yeux fixés sur la masse noire du bois de Boulogne, au-dessus de laquelle l'atmosphère de Paris s'élevait rose comme une vapeur de fournaise. Elle regarda longtemps, longtemps, puis

tout à coup se retourna... L'idée lui était venue de voir quel aspect prenait, par une belle nuit, cet espace entre les deux collines, cette échancrure ouverte sur l'infini du ciel, par où il lui semblait autrefois que ses rêves arrivaient en flottant jusqu'à elle. L'espace était tout à fait sombre, les étoiles ne brillaient point si bas. Gabrielle prit sa tête entre ses mains et se mit à sangloter.

— Oh! mon Dieu, murmura-t-elle, c'est tout, c'est tout?... Folle que j'étais d'avoir pensé que l'on pourrait m'aimer!... Mais alors, pourquoi donc est-ce qu'il veut m'épouser?... Oh! si cela m'est possible, je ne me marierai jamais!

VI

Le lendemain même de ce jour, le comte de Laverdie et son ami Alphonse de Linières firent ensemble une promenade au bois. Ils sortirent tard, car le temps était couvert et l'on n'avait pas à craindre un soleil trop ardent. Cependant la chaleur ne laissait pas que d'être fatigante, et, dans l'avenue des Acacias, ils ralentirent tout à fait le pas de leurs chevaux. Depuis la matinée où René avait annoncé à Alphonse son intention d'épouser mademoiselle Duriez, jamais les deux jeunes gens n'avaient reparlé de ce mariage. Quoique le vicomte fût assez intime avec René pour amener lui-même la conversation sur ce sujet, il s'était gardé de le faire : le projet de son ami lui déplaisait trop pour qu'il voulût seulement avoir l'air de le prendre

au sérieux. Il devinait pourtant que René n'y renonçait pas, et il en avait un vrai chagrin.

Le jeune comte, assez expansif et confiant de son naturel, souffrait de la fierté qui lui faisait de son côté garder le silence. Mais, du reste, qu'aurait-il dit? Alphonse voyait trop clairement qu'il était malheureux, et, sur le visage de celui-ci, la réponse n'était pas moins claire; toute l'expression de ce visage disait en effet : c'est ta faute.

Une voiture vint au-devant d'eux dans l'avenue des Acacias; elle était découverte, et Alphonse remarqua de loin les deux dames qui s'y trouvaient. Il put les observer d'autant plus à son aise que René était tombé dans une de ses fréquentes rêveries, ne disant rien, et tenant ses yeux obstinément baissés.

Une des deux dames, la plus âgée, ne retint pas longtemps les regards du vicomte; elle n'était pas toujours visible d'ailleurs, au delà du buste imposant de son cocher. Mais la seconde était assise du côté des cavaliers... C'était une toute jeune fille, d'une physionomie délicieuse, moins belle qu'expressive, et singulièrement attirante. Ses regards, qui erraient çà et là avec distraction, rencontrèrent tout à coup le visage sombre et penché de René. A la grande surprise d'Alphonse, les joues de la jeune fille se colorèrent légè-

rement, et elle continua à regarder le comte, qui ne s'en doutait pas, avec des yeux tristes et doux, les plus touchants et les plus beaux que M. de Linières eût jamais vus.

L'intérêt de celui-ci était excité au plus haut point. Il eût voulu avertir le comte, mais la voiture était trop près. Soudain, comme elle allait les croiser, René releva la tête ; il salua vivement, et les deux dames lui répondirent. Alphonse, qui n'avait attendu que le moment d'ôter son chapeau, n'obtint pas même un regard.

— Qui est cette ravissante fille ? s'écria-t-il aussitôt que la calèche fut suffisamment éloignée.

René se tourna vers lui d'un air stupéfait.

— C'est la future comtesse de Laverdie, répondit-il.

— C'est mademoiselle Gabrielle Duriez ?

— En personne.

— René, s'écria son ami avec force, pourquoi m'as-tu caché la vérité ? Ah ! tu es bien heureux d'être aimé ainsi, et par une si charmante créature !

René le considéra avec inquiétude, se demandant sérieusement si le vicomte perdait la tête.

— Ah çà, mon cher ami, fit-il, qu'est-ce que tu veux dire ? Quelle vérité t'ai-je cachée, et que diable l'amour a-t-il à voir dans tout ceci ?

— Mais, reprit Alphonse étonné à son tour, tu m'as parlé d'un mariage d'intérêt et aussitôt je me suis figuré une grosse bourgeoise entourée de sacs d'écus. Au lieu de cela, je rencontre une véritable apparition de conte de fées, une jeune fille délicieuse, qui s'émeut en t'apercevant, qui te regarde avec des yeux... comment dirai-je?... Ils étaient divins, ces yeux!... Alors je me dis naturellement : Ce sournois de Laverdie s'est moqué de moi. Je le trouve toujours bien fou de faire une mésalliance, mais je conviens que des regards comme celui que j'ai surpris valent une couronne de comte.

René éclata d'un rire amer.

— D'honneur, fit-il, je ne t'aurais jamais cru à ce point impressionnable et romanesque. Diable! mon cher, comme tu t'enflammes et quelle imagination tu as!... Parce qu'une petite fille m'a regardé... Ah! tiens, vois-tu, c'est trop plaisant!

Et il recommença à rire.

— René, dit son ami, je te donnerai un conseil. Tu as du cœur, je le sais : eh bien, ne ris jamais comme cela devant cette enfant, tu lui ferais trop de mal.

— Allons donc! qu'elle soit comtesse, et il lui sera très indifférent si je ris ou si je pleure! Elle aura, ma

foi ! bien raison, puisque je l'épouse pour son argent.

Le vicomte de Linières ne répondit pas. — Il y a quelque mystère là-dessous, pensa-t-il : cela est évident. Ou je n'ai jamais connu René, ou il est incapable de cynisme et de bassesse. On fait tous les jours des mariages d'intérêt, mais ne peut-on pas y mêler un grain de délicatesse et de poésie ? Cette jeune fille a beaucoup de fortune, est-ce une raison pour qu'elle n'ait pas un peu de cœur ? Est-il donc impossible que l'un et l'autre soient heureux parce qu'ils auront mis en commun un titre avec quelques millions ?

Tout à coup René reprit la parole, et sur le même ton ironique :

— Tu seras bientôt invité à la bénédiction nuptiale, Alphonse : mes créanciers me pressent fort; je ne me suis débarrassé de l'un d'eux, ce matin, qu'en lui promettant d'être marié avant un mois.

Alphonse se hâta de détourner la conversation. Cette fois, il croyait avoir compris. — En effet, se dit-il, voilà une situation bien horrible pour un homme d'honneur. Pauvre René ! il est presque fou de colère et de honte... Mais lui, il s'est attiré cela, tandis que cette malheureuse enfant !...

A ce moment, les deux jeunes gens furent rejoints

par quelques amis. On parla d'un dîner qui devait avoir lieu le soir même à leur cercle, en l'honneur de personnages étrangers. René promit de s'y rendre ; puis, trouvant un prétexte, il reprit seul presque aussitôt le chemin de Paris.

Cependant Gabrielle était tourmentée par une curiosité inquiète et ardente. Elle eût voulu, ne fût-ce qu'une minute, lire dans le cœur de René, sûre au fond, malgré tout, qu'elle n'y verrait rien que d'aimable et d'élevé. Elle songeait aux longues causeries de sa marraine; celle-ci, qu'elle admirait et qu'elle aimait tant, n'aurait pas voulu la tromper ; elle devait connaître son neveu. Et ses parents, certainement, ne pensaient qu'à la rendre heureuse... Pouvait-elle s'opposer à un mariage qui les comblerait tous de joie ? Quelle raison excuserait son refus ? Lorsqu'elle avait passé des heures, la nuit, sans dormir, ou le jour, assise à sa fenêtre, retournant de semblables questions dans sa petite tête, sans leur trouver de réponse, elle finissait toutes les fois par se dire : Il ne m'aime pas... Pourquoi donc veut-il m'épouser ?

Elle l'apprit bientôt, et d'une façon brutale.

Une après-midi que la famille était, suivant son habitude, réunie sur la terrasse ombragée devant la maison, on parla pour la première fois ouvertement du

prochain mariage de Gabrielle. Madame Duriez vanta le bonheur de sa fille avec un enthousiasme sans mesure; M. Duriez, voyant l'embarras de la petite, la taquina amicalement; Émile, sombre, ne disait rien. Gabrielle, avec une ombre de son ancienne gaieté, sourit, déclara qu'elle n'avait pas encore dit bonjour à ses roses, et se sauva pour échapper à une conversation qui lui était pénible.

Elle ne s'éloigna pas assez vite.

A peine eut-elle tourné le premier massif que la voix de son frère, s'élevant presque avec violence, l'arrêta.

— Avez-vous bien réfléchi, mon père? Est-ce donc tout à fait décidé? Vous donnerez votre fille à un libertin, perdu de dettes, qui la prend pour son argent!

Gabrielle reçut dans toute sa force le coup de cette exclamation grossière. Son frère, en parlant si haut, pouvait-il croire qu'elle ne l'entendrait pas?

Elle ne s'évanouit pas, mais elle fut prise d'un tremblement nerveux qui la força de s'appuyer contre un tronc d'arbre. Elle dut écouter la réponse de son père, car pendant quelques minutes, il lui fut impossible de bouger de là.

— M. de Laverdie n'est pas un libertin! disait M. Du-

riez indigné, et moi, je ne suis ni un mauvais père ni un fou!... Le comte a un peu vécu : quel jeune homme de nos jours ne l'a fait? C'est une garantie de bonheur pour une femme. Il a perdu sa fortune, soit! Il a des dettes, peut-être. Ma fille les payera si bon lui semble; elle est assez riche pour cela... Elle contracte une alliance qui rendrait fière une princesse.

— Notre fille, s'écria à son tour madame Duriez, ne sera pas seulement comtesse : elle héritera du titre de la marquise de Saint-Villiers. Par son testament, le marquis...

Gabrielle rassembla toutes ses forces pour marcher un peu plus loin : il était impossible qu'elle subît plus longtemps cette torture. Elle craignait aussi de perdre connaissance, car elle n'eût pas voulu qu'on pût découvrir ce qu'elle avait appris ni ce qu'elle éprouvait.

Aux premiers pas qu'elle fit, elle se sentit moins faible qu'elle ne s'y attendait. Elle se dirigea machinalement vers son parterre de roses.

Ce parterre, ou plutôt ce buisson tout embaumé et tout fleuri, était situé dans un des plus jolis endroits du jardin; il formait le coin d'une allée qui se perdait dans un gracieux fouillis de jeunes arbres donnant l'illusion d'un petit bois. En face du buisson

était un bosquet, et au delà une admirable pelouse qu'ombrageaient des tilleuls et des marronniers groupés au hasard; à travers l'écartement des branches, on apercevait le lointain bleuâtre et le scintillement du fleuve. C'était la propriété personnelle de Gabrielle et sa retraite favorite. Nul jardinier n'eût osé touché à un seul de ses rosiers, et personne, sans y être invité par elle, ne se fût assis sous le bosquet.

Ce fut là qu'elle se réfugia dans son chagrin.

Elle ne versa pas une larme tout d'abord, et réfléchit presque tranquillement.

— C'est donc là vraiment la vie? se disait-elle. On me l'a peinte quelquefois comme cela, et je ne voulais pas croire que le tableau fût vrai. Je croyais que pour moi ce serait autre chose. Je me sentais tant de bonne volonté, de force et de foi, un tel pouvoir d'aimer!... Pauvre petite folle que j'étais!

Il lui semblait que tout à coup elle était devenue très vieille, et qu'elle songeait à un temps lointain, disparu pour ne plus revenir. Elle regarda ses roses, et se représenta une jeune fille rieuse et fière qui les soignait et leur disait tout bas : « J'aime et je suis aimée! » Puis elle vit la même jeune fille cueillir un bouton et le donner à un jeune homme qui souriait en l'acceptant. Elle murmura plusieurs fois de suite :

C'est fini, fini, fini !... Puis elle ajouta avec un sanglot : Cela n'a jamais été !

Et, dans l'amertume de son jeune désespoir, elle supplia Dieu de la laisser mourir.

Mais, au milieu de sa douleur, elle se sentit une énergie qu'elle ne s'était pas doutée jusque-là de posséder. Elle se leva, et s'écria presque tout haut, comme pour bien se convaincre de sa propre résolution :

— Eh bien, non ! Mes parents en souffriront sans doute, ma marraine me maudira, ma vie, à moi, sera brisée, mais je ne l'épouserai pas !

Elle revint à la maison, et eut le courage de se montrer souriante et tranquille, comme d'habitude.

Dès le lendemain pourtant elle retomba dans ses perplexités. Elle était bien jeune pour prendre seule un si grave parti, il n'y avait personne au monde à qui elle pût s'adresser pour avoir un conseil. S'avouait-elle que son cœur doutait encore ?... Mais il ne pouvait plus douter, puisqu'elle avait entendu ses parents convenir de l'horrible vérité, en parler comme d'une chose toute naturelle... Il ne doutait peut-être pas, mais il hésitait un peu, ce pauvre cœur de dix-huit ans.

Gabrielle fut plusieurs jours sans voir René.

Sur ces entrefaites, madame Duriez eut affaire à Paris, et ne jugea pas à propos d'emmener sa fille. Celle-ci, qui aurait voulu pouvoir, en quelque mesure, oublier l'aspect des boulevards et de la place de la Concorde, employa ses heures d'indépendance à faire dans le pays quelques visites de charité. Elle remontait doucement la côte de Saint-Cloud, vers la fin de l'après-midi. Le temps était beau et très chaud; les routes blanches étaient désertes. Il y a une mélancolie profonde dans la splendeur des jours d'été: Gabrielle sentait sa tristesse grandir au milieu de ce paysage plein de silence et de lumière.

Elle n'était plus bien loin de leur avenue, lorsqu'elle entendit venir un cavalier derrière elle; le pas relevé du cheval indiquait une bête de prix. Une faible exclamation se fit entendre, puis le pas devint plus rapide... Elle éprouva aussitôt la certitude qu'elle allait voir M. de Laverdie.

C'était bien lui, en effet; il mit pied à terre au moment de la rejoindre et commença de marcher auprès d'elle. Il tenait son cheval à la main; la jolie bête, qu'une minute de trot avait excitée, courbait excessivement la tête, rongeait son mors, et posait les pieds sur le sol avec une lenteur forcée et une grâce impatiente.

C'était la première fois que Gabrielle et René se trouvaient seuls ensemble. La femme de chambre qui accompagnait mademoiselle Duriez les suivit à quinze ou vingt pas en arrière, moins par respect que par la peur affreuse que lui causaient les mouvements du cheval.

— Je pensais trouver ma tante ici, dit René. Je serais vraiment surpris si elle ne venait pas nous rejoindre dans la soirée.

Gabrielle remarqua que le comte, après l'avoir saluée d'un air joyeux, prenait en parlant une expression grave et presque triste.

— Madame de Saint-Villiers n'est pas malade, j'espère? demanda-t-elle vivement.

— Non, mademoiselle... Il hésita; la jeune fille leva les yeux avec surprise.

— Ma visite est peut-être inopportune, poursuivit René; je n'apporterai pas beaucoup d'animation à la table de vos parents, car ce jour n'est pas gai pour moi. Mademoiselle, laissez-moi vous dire ce qu'il me rappelle : cela me fera du bien, et vous comprendrez pourquoi je suis venu ici... pourquoi il m'était impossible de ne pas y venir.

Il s'exprimait avec une émotion qui paraissait sincère ; à son tour, il leva les yeux ; le regard doux et

troublé qu'il rencontra l'encourageant, il ajouta d'une voix plus basse :

— C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ma mère.

Des larmes montèrent, lentes, bienfaisantes, ineffables, sous les paupières de Gabrielle.

Eh quoi, c'était là le libertin, l'homme intéressé, fourbe et sans cœur ? C'était lui qui était capable de faire cette déclaration d'amour vraiment sublime ! Ah ! comment ne pas croire en lui?

— Merci, dit-elle avec force. Oh ! oui, vous avez bien fait de venir.

Ils firent quelques pas en silence.

Tout à coup, le son d'une voix se lamentant d'une façon désespérée vint faire brusquement diversion aux pensées qui les agitaient. Au devant d'eux accourait un enfant d'une dizaine d'années, pauvrement, mais proprement vêtu, et qui semblait en proie au plus violent chagrin ; il ne pleurait pas, il poussait des cris, de véritables appels au secours.

— Mon Dieu, mais c'est le petit Victor, l'enfant de braves gens que nous connaissons, dit Gabrielle en regardant M. de Laverdie. Que lui est-il donc arrivé ?

Elle alla presque en courant à sa rencontre.

Quand le petit l'aperçut, il cessa brusquement ses

cris : son regard n'aurait pas pris une autre expression si un ange du ciel se fût trouvé sur son chemin; mais lorsque la jeune fille l'interrogea, il recommença à se désespérer, sanglotant cette fois à fendre le cœur :

— C'est mon petit frère, mademoiselle. Ah ! mademoiselle, s'il était mort!...

— Mort ? mon beau petit Charlot? Explique-toi donc, au nom du ciel !

— C'est dans le petit bois, là, dit l'enfant tout en pleurant... Nous jouions, il est tombé... Ce n'était pas ma faute... Oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu, que vais-je dire à ma mère?

Gabrielle était devenue toute pâle.

— Mais enfin, qu'a-t-il, ton petit frère? Est-il toujours dans ce bois ? demanda M. de Laverdie qui s'était approché.

— Oui... Il a beaucoup saigné et maintenant il ne bouge plus... Nos camarades se sont sauvés.

Gabrielle s'élança en avant. — Viens, conduis-moi, dit-elle à l'enfant.

— Mademoiselle, s'écria René, je ne souffrirai pas !... Laissez-moi, j'ai été soldat, je sais voir et panser une blessure, tandis que vous...

Il n'eut pas de peine à l'arrêter : la jeune fille tremblait nerveusement.

— Que votre femme de chambre coure à la maison, ajouta le comte, qu'elle m'apporte vivement des linges, du vinaigre, ce qu'il faut...

Il s'interrompit avec une exclamation d'ennui en se rappelant tout à coup son cheval.

— Et l'hémorrhagie qui dure peut-être, murmura-t-il avec angoisse.

— Je tiendrai votre cheval, monsieur, s'écria Gabrielle ; je le ramènerai...

Il ne répondit pas et paraissait dans un embarras cruel.

— Allez, je vous en supplie, monsieur. Il y va de la vie de cet enfant !

Il lui abandonna les guides ; le cheval n'était pas dangereux, mais le comte de Laverdie était avant tout homme du monde. Gabrielle ne songeait guère aux convenances dans ce moment-là. Elle obligea la femme de chambre à se hâter, et elle entra seule dans l'avenue, tenant la double rêne fermement serrée dans sa petite main auprès du mors fumant et tout couvert d'écume.

Soit du reste qu'il se fût un peu calmé, ou que son clairvoyant instinct lui eût, pour ainsi dire, donné quelque intuition de ce qui se passait, l'intelligent animal se laissait conduire par la jeune fille plus do-

cilement encore que par son propre maître; parfois il avançait sa tête fine comme pour demander une caresse; Gabrielle le flattait alors d'un air distrait. Elle était tout éperdue de bonheur et d'inquiétude.

Un homme et un enfant qui la rencontrèrent la suivirent des yeux avec stupéfaction. Heureusement que madame Duriez n'était pas encore rentrée! Un pareil spectacle eût été trop pour elle. Enfin Gabrielle atteignit la grille et un domestique lui prit le cheval des mains.

Elle fit alors quelques pas au devant de René. Elle s'adossa contre un arbre pour l'attendre; mais un quart d'heure au moins s'écoula avant son retour. N'y tenant plus, elle allait se mettre en marche dans la direction du bois ou plutôt du taillis, théâtre de l'accident, quand tout à coup M. de Laverdie parut à l'extrémité de l'avenue. Il portait le petit blessé entre ses bras; la femme de chambre suivait avec l'aîné des deux enfants.

Gabrielle quitta l'arbre sur lequel elle se tenait appuyée et s'avança avec anxiété.

— Sauvé, sauvé, ne craignez rien! cria de loin le comte aussitôt qu'il l'aperçut.

Elle le regarda s'approcher. Le soleil, déjà très bas, envoyait entre les arbres de longs rayons rougeâtres;

René les traversait l'un après l'autre, alternativement avec les bandes d'ombre profonde que projetaient les masses du feuillage. Il paraissait singulièrement beau et touchant dans ce rôle d'active charité, penché sur cet enfant qu'il tenait contre sa poitrine avec la grâce et la tendresse d'une femme.

Le petit garçon était charmant aussi ; il avait peut-être quatre ans, et des cheveux de chérubin tout blonds et tout frisés. On avait attaché un mouchoir en bandeau autour de son front ; ses yeux étaient ouverts, mais avec une expression épuisée et effarée qui faisait peine à voir : il s'était coupé en tombant sur une pierre et, comme il avait perdu beaucoup de sang, il se trouvait très faible.

Gabrielle se pencha vers lui, l'embrassa, lui parla ; il se souleva tout joyeux et lui tendit les bras : c'est qu'il la connaissait bien, la bonne demoiselle ! Elle le prit, malgré la résistance de René, et l'on entendit le petit Charlot murmurer avec un grand soupir de soulagement, dès qu'il eut posé la tête sur son épaule : — A présent, Çarlot est guéri, Çarlot n'a plus bobo du tout.

On le déposa sur le lit d'une chambre d'amis, et il ne tarda pas à s'endormir profondément.

— Il faudrait prévenir ses parents, dit Gabrielle

dont il gardait la main entre ses deux petites menottes jusqu'au milieu de son sommeil. Victor va rentrer comme un bon garçon, et j'enverrai quelqu'un avec lui pour être sûre qu'on ne s'inquiétera pas et qu'il ne sera pas grondé.

Mais, en entendant cette proposition, Victor se remit à pleurer, et déclara à travers ses larmes qu'il n'oserait jamais se présenter chez lui si mademoiselle Gabrielle ne l'accompagnait pas.

La jeune fille parut hésiter ; elle regarda Charlot endormi, et commença à s'efforcer d'ouvrir les petits doigts de l'enfant pour dégager sa propre main.

Cependant M. de Laverdie s'adressait au désolé Victor.

— Et si j'allais avec toi, moi, chez tes parents? Je suis bien certain que je ne remplacerais pas mademoiselle Gabrielle, mais cela lui éviterait une peine, et, vois-tu, mon garçon, je crois qu'elle est fatiguée, la bonne demoiselle : regarde-la, elle est plus pâle encore que ton gros Charlot.

Gabrielle leva la tête avec un sourire étonné et attendri.

— Oh! vous feriez cela? dit-elle.

— Pourquoi pas? répondit le comte d'un air de bonne humeur. La pauvre mère va être folle de peur,

et je ne me fierais pas à l'éloquence d'un de vos gens pour la rassurer. Et puis, il ne faudrait pas que celui-ci fût battu, le pauvre petit gars ! Il a déjà été bien assez malheureux. Allons, monsieur Victor, montrez-moi le chemin.

Il sortit, et Gabrielle demeura seule près du petit enfant qui dormait ; de temps à autre elle s'inclinait et baisait ce joli visage sur lequel les fraîches couleurs de la vie renaissaient peu à peu.

C'est ainsi que la surprirent sa mère et madame de Saint-Villiers, arrivées ensemble de Paris.

Le soir, il y eut à dîner une assez nombreuse société : toute une famille d'amis intimes débarqua du train de sept heures ; Émile amena quelques jeunes gens. Le capitaine Arnaud se présenta au dernier moment ; attiré probablement dans le voisinage par la force des circonstances, il s'était dit qu'on ne lui pardonnerait jamais de ne pas s'arrêter à Montretout.

Pendant le repas, le comte de Laverdie sut se rendre agréable, tout en conservant un maintien sérieux et comme recueilli, que Gabrielle, et sans doute aussi madame de Saint-Villiers furent seules à remarquer et à comprendre. Il y avait peu de dames à table. René était assis entre madame Duriez et sa fille. Celle-ci gardait sur son visage la trace des émotions si vives

de l'après-midi; ses yeux étaient agrandis par un cercle sombre; elle restait pâle et causait peu; chaque fois que sa mère adressait la parole au comte ou à la marquise, d'une voix qui devenait alors flexible et sucrée, on aurait pu la voir agitée tout à coup par un tressaillement pénible.

Madame Duriez ne manqua pas d'amener la conversation sur l'accident arrivé au petit Charlot. Elle s'étendit avec emphase sur ce qu'elle appelait le dévoûment généreux, le sang-froid extraordinaire et la présence d'esprit admirable de M. de Laverdie. Ce dernier semblait au supplice, et retenu par la politesse seule de mettre fin à des flatteries qu'un fat eût trouvées déplacées. Gabrielle, qui avait changé plusieurs fois de couleur pendant cette petite scène, s'était à la fin tournée du côté d'Ernest Arnaud ; elle lui parlait de la dernière revue, et le capitaine se croyait dans le ciel. Lorsqu'il eut terminé la description très vivante, très animée, d'une charge de cavalerie, et qu'il pensa de nouveau à regarder dans son assiette, René se pencha vers Gabrielle pour lui raconter sa visite aux parents de leurs petits protégés, et lui demander quelques renseignements sur cette intéressante famille.

Elle l'écouta d'un air distrait, lui répondit briè-

vement, d'un ton sec, dur, presque méprisant, et s'interrompit pour rire aux éclats d'une plaisanterie qui venait d'obtenir un succès marqué de l'autre côté de la table.

Lorsque le café fut pris, et que l'on eut suffisamment respiré l'air frais et parfumé du jardin, on rentra au salon, et, comme les hommes étaient en majorité, des jeux de cartes s'installèrent aussitôt. Le piquet était l'une des faiblesses de la marquise de Saint-Villiers ; elle en fit un avec M. Duriez ; d'autres personnes plus ou moins âgées organisèrent un whist. Quant aux jeunes gens, ils cherchèrent quelque partie plus animée, brelan ou baccarat, et, sur leur table, les louis remplacèrent bientôt les pièces blanches des joueurs raisonnables et posés.

Gabrielle vit avec plaisir que René refusa absolument de prendre part à aucun jeu. Dans le secret espoir peut-être qu'il viendrait causer avec elle, qu'il lui parlerait de sa mère, la comtesse de Laverdie, et qu'elle découvrirait enfin la vérité qu'elle eût donné sa vie pour connaître, la pauvre enfant sortit sur la terrasse. Elle souffrait de la tête, elle était lasse et découragée, elle eût souhaité que tous ces gens bruyants et importuns quittassent la maison. Elle s'assit aussi loin que possible des portes vitrées du salon d'où

s'échappaient des torrents de lumière, des voix joyeuses, des rires sonores et prolongés. Tout à coup, elle entendit ces mêmes bruits se produire plus près d'elle. Deux jeunes gens, qui sans doute n'avaient pas été favorisés par la chance au baccarat, venaient de se réfugier dans la salle de billard ; Gabrielle, en étendant la main, eût touché l'une des croisées de cette pièce; contrariée, elle allait s'éloigner, lorsque le nom de Laverdie, prononcé par les deux voix dont le diapason s'abaissa, la retint clouée à sa place. Sans doute qu'il eût été plus naturel et plus convenable de s'en aller sans écouter, mais ce dernier parti lui eût été à peu près aussi facile à prendre qu'il serait facile au condamné à mort de se boucher les oreilles lorsqu'on lui apporte la réponse à son recours en grâce. Gabrielle resta assise en retenant son souffle, et voici ce qu'elle entendit :

— Étonnant ? Si vous disiez plutôt stupéfiant, étourdissant, a-bra-ca-da-brant ! Ouf !... Voir le comte de Laverdie repousser un paquet de cartes !

— Vraiment ? Il est enragé à ce point-là ?

— Enragé ? fit l'autre interlocuteur qui paraissait avoir la manie de répéter tous les adjectifs qu'il pouvait saisir au vol. Enragé ! Voulez-vous que je vous apprenne ce que j'ai vu, moi, de mes propres

yeux vu, ce qui s'appelle vu?... comme disait...

— Eh bien?

— J'ai vu (ici la voix devint tout à fait basse) le comte de Laverdie perdre au jeu, d'un seul coup, en deux heures... soi-xan-te-dix mille francs!

Une exclamation que l'on ne pensait pas devoir être recueillie par les oreilles d'une jeune fille, répondit à cette révélation; au bout d'un instant l'on reprit :

— Il est donc fabuleusement riche?

— Riche, répéta l'écho sur-le-champ. Est-ce qu'on peut être riche longtemps à ce métier-là? Je le crois parfaitement ruiné, et la preuve indubitable et certaine, c'est qu'il n'a plus remis les pieds au cercle depuis ce fameux jour, je veux dire : cette fameuse nuit.

— Mais alors?

— Alors?... Comment, c'est sérieusement que vous me faites une pareille question? Mais, mon pauvre cher, vous êtes donc complètement dépourvu d'yeux, d'oreilles, de tous les organes au moyen desquels il nous est donné de percevoir, de recevoir la manifestation, etc., etc., de tout ce qui se passe en dehors de nous?... Et vous êtes dans cette maison? Et vous avez observé l'air grave et tout à fait sanctifié de Laverdie?... Et vous avez constaté comme moi par quel

geste plein de noblesse il s'est détourné de nous autres, pauvres pécheurs, et de cet abîme de perdition qu'on appelle une table de baccarat?... Et vous avez dû voir, avec non moins d'évidence et de clarté?... Non, non, tenez, vous me désespérez!... Passez-moi donc une de ces queues, mon bon ami, et commençons.

VII

Dans la même semaine, les Duriez donnaient une grande fête.

Les meilleurs musiciens, les rafraîchissements les plus exquis, les décorations les plus nouvelles et les plus dispendieuses, étaient ordonnés pour cette soirée. Toutes les pièces du rez-de-chaussée étaient transformées en salles de bal; le jardin devait être illuminé, et un feu d'artifice tiré à minuit. Des appartements étaient préparés pour quelques-uns des invités venus de loin. Madame de Saint-Villiers, qui n'avait pas encore quitté Paris, et pour cause, bien que juillet fût commencé, avait promis de s'installer à Montretout avec sa femme de chambre dès l'après-midi du grand jour.

Elle fut fidèle à sa parole et elle arriva vers trois heures.

Après avoir donné son avis sur quelques questions importantes, elle laissa madame Duriez dans tout le feu de ses préparatifs, et elle suivit volontiers Gabrielle tout au fond du jardin, dans le bosquet aux roses ; le bruit des marteaux des tapissiers ne parvenait pas jusque-là.

Ce fut alors, dans cette charmante solitude où Gabrielle avait si souvent rêvé et pleuré si amèrement, que la vieille dame entretint pour la première fois sa filleule de l'union qu'elle projetait entre elle et son neveu et dont l'idée lui était chère. Elle avait voulu, avant personne d'autre, en parler à la jeune fille ; elle devinait bien l'amour de celle-ci, et se réjouissait de voir s'ouvrir ce tendre cœur.

Elle fut un peu désappointée.

Et cependant ce n'était pas sans émotion que Gabrielle écoutait des paroles qui l'eussent inondée de joie quelques jours auparavant. Elle souriait d'un air un peu mélancolique, regardait le gai soleil qui se jouait entre les branches, et, tout en suivant le vol des insectes dans ses rayons, se demandait si quelque chose avait changé, si ce n'était pas un mauvais rêve qu'elle avait fait, si elle n'allait pas être heureuse. —

Tout à coup, le sable de l'allée cria sous un pas bien connu; la marquise s'interrompit, et d'un petit air mystérieux et triomphant : — Le voilà! murmura-t-elle.

En effet, René venait d'apparaître de l'autre côté du buisson de roses. Il portait sur sa physionomie un air ému, anxieux, humble presque, que Gabrielle ne lui avait jamais vu. Encore trop loin pour parler, il adressa à la jeune fille un long regard, qui troubla profondément celle-ci. — Allons, pensa-t-elle, l'épreuve sera plus douloureuse encore que je ne le croyais : au commencement du moins il m'avait épargné cette odieuse comédie.

L'attendrissement qui l'avait gagnée lorsqu'elle écoutait sa marraine fit aussitôt place dans son cœur à un mouvement d'indignation et de fierté, qu'elle prit pour de la force.

M. de Laverdie salua avec gaieté. Il venait seulement voir comment se trouvaient ces dames et si sa tante était arrivée; il était attendu et devait repartir, mais il reviendrait le soir dès neuf heures.

— Vous voyez, fit-il en riant, j'ai trouvé mon chemin tout seul jusqu'ici. Madame Duriez a déclaré qu'elle ne me prêterait pas un domestique; ils sont trop occupés. Mais j'ai reconnu les allées, et je me souvenais de ce massif de roses.

En disant ces mots, il regarda Gabrielle; elle rougit, mais ne leva pas la tête; elle avait pris l'ombrelle de sa marraine et s'occupait d'arranger les plis de la dentelle : cependant elle dut cesser parce que sa main tremblait.

Après avoir causé pendant un instant, madame de Saint-Villiers se leva, comme pour examiner une fleur de plus près; elle fit ensuite quelques pas, parlant toujours; puis, dès qu'elle eut tourné le tronc d'un gros arbre, elle prit tout à coup la fuite, enchantée de sa malice et riant à l'idée du tête-à-tête où elle laissait ses deux enfants.

Gabrielle, qui tenait ses yeux baissés, n'avait pas vu la marquise s'éloigner. Lorsqu'elle s'aperçut enfin qu'elle était seule avec M. de Laverdie, sa consternation et son embarras furent extrêmes; elle n'osa pourtant pas quitter le bosquet sur-le-champ.

Elle espéra d'abord que le jeune homme allait parler, continuer la conversation; mais il ne dit rien, et, à l'expression que prit son visage, elle commença au contraire à craindre qu'il n'ouvrît la bouche.

Elle eût donné tout au monde pour trouver quelques mots à dire, mais rien ne lui venait à l'esprit; un flot brûlant lui montait aux joues; n'y pouvant plus tenir, elle traversa l'allée et se réfugia vers ses roses.

René paraissait cependant aussi troublé qu'elle-même. Comme elle se penchait vers les fleurs, il dit enfin d'une voix timide et presque suppliante :

— Ne m'en donneriez-vous pas une aujourd'hui ?... de vous-même ?... La première, ma tante vous l'avait demandée.

— Elles ne sont plus à moi, dit la jeune fille : je les ai toutes sacrifiées pour les salons, ce soir.

Et elle ajouta précipitamment :

— Et ma marraine est au soleil, là-bas, tandis que je garde son ombrelle !... Suis-je étourdie !

Elle s'en alla presque en courant ; les larmes, malgré tous ses efforts, jaillissaient de ses yeux.

René était devenu extrêmement pâle ; il resta un moment à la même place, debout, comme pétrifié ; puis il rentra dans le bosquet, s'assit et laissa tomber son front dans ses mains. Il réfléchit ainsi pendant quelques minutes, et, très calme, traversa ensuite tout le jardin, où il ne rencontra personne. Il arriva dans la cour de devant ; aucun valet ne se trouvant là pour lui donner son cheval, il le détacha lui-même et se mit en selle.

— Mon Dieu, s'écria madame Duriez par une fenêtre, allez-vous jamais nous excuser, monsieur le comte ? C'est une horreur de vous laisser partir

ainsi! Nous nous conduisons comme des sauvages.

— N'en parlez pas, madame, répondit René en se découvrant. C'est moi qui étais indiscret. Les préparatifs d'une fête, comme les coulisses d'un théâtre, ne sont pas pour les yeux des profanes.

— Indiscret, vous? mais pas du tout, je vous assure. Vous viendrez de bonne heure, ce soir, n'est-ce pas? Je n'ose pas vous prier de rester...

— Je ne le pourrais pas, quoique ce fût un vrai plaisir... J'aurais tâché de me rendre utile. Mais il faut que je m'en aille. Au revoir, madame.

— A ce soir, cher comte. Encore une fois pardon. Y a-t-il seulement un portier pour vous ouvrir la grille?

A peine René fut-il dehors, qu'il mit son cheval à un furieux galop. Il gagna en une demi-heure le faubourg Saint-Honoré. Heureusement on était à ce moment de l'année pendant lequel on dit qu'il n'y a personne à Paris; cette course extraordinaire ne fut donc guère remarquée, et ceux qui suivirent le cavalier des yeux, non sans inquiétude, ne connaissaient pas le comte de Laverdie.

L'intention du jeune homme n'était pas alors de retourner à Montretout dans la soirée; mais il est probable que, de quatre heures à dix, il fit de nouvelles réflexions; car, précisément à ce dernier moment,

M. Duriez lui serrait la main sur la plus haute marche du perron chargé de fleurs.

Ce n'était pas en vain que madame Duriez s'était donné autant de mal pendant toute la journée. La maison et le jardin présentaient un aspect charmant. On aurait dit, du reste, que ces deux parties de la propriété avaient changé de rôle et de décoration, tant la maison était pleine de verdure et le jardin de lumières.

Il y avait déjà beaucoup de monde et l'on dansait quand le comte arriva; une des premières personnes qu'il vit fut Gabrielle. Elle était dans un quadrille, à côté d'un grand et beau garçon que René connaissait bien : c'était un officier de cavalerie qu'il avait souvent rencontré chez les Duriez depuis quelques semaines. Arnauld était en grand uniforme, et plus animé, plus brillant que jamais. Gabrielle était en bleu pâle, couleur qu'elle aimait beaucoup sans se douter qu'elle lui allât si bien; elle avait dans les cheveux des roses blanches naturelles. Ce soir-là, on ne pouvait lui reprocher une gaieté trop vive; elle paraissait pourtant heureuse et gardait sur les lèvres un beau sourire un peu rêveur.

René s'était retiré dans l'embrasure d'une croisée ouverte, et la contemplait sans pouvoir détourner un in-

stant ses regards. Il venait de se rappeler un autre bal où il avait vu pour la première fois ces fleurs blanches dans ces cheveux blonds et ces grands yeux limpides, profonds, joyeux. Il resta là très longtemps, à demi caché par les larges feuilles d'un palmier; en valsant, elle passa plusieurs fois près de lui sans l'apercevoir. Il remarqua qu'elle dansa deux fois avec le capitaine Arnauld et que celui-ci n'invita personne d'autre.

Cependant madame de Saint-Villiers, fort inquiète, cherchait son neveu de tous côtés.

— Mais il est là! disait M. Duriez. Je lui ai parlé il n'y a pas une heure.

— C'est moi que vous demandez? fit tout à coup René sortant de sa cachette et plus pâle qu'un mort.

— Si c'est vous?... s'écria la marquise presque avec colère. Mais elle s'arrêta, frappée par l'expression singulière du visage de son neveu. — Bon Dieu! mon cher enfant, reprit-elle avec effroi, qu'avez-vous? que vous arrive-t-il?

— Je suis un peu souffrant, répondit René.

— Souffrant? Vous étiez si gai cette après-midi!

— Oui... c'est une chute, presque rien... Mon cheval s'est effrayé en rentrant dans ma cour.

— Et vous êtes tombé!... mais c'est affreux!

— Tombé, non... pas précisément; j'ai sauté à terre,

mon pied a un peu tourné... Enfin, je vous donne ma parole que ce n'est rien; seulement, j'aimerais mieux ne pas danser, je crains d'être trop disgracieux. Voyons, chère tante, prenez mon bras et n'ayez pas l'air aussi épouvanté ou l'on va faire cercle autour de nous.

Ils commencèrent lentement à marcher à travers les salons; madame de Saint-Villiers ne pouvait contenir la vivacité de son désappointement.

— Comment avez-vous fait? disait-elle. Vous êtes bon cavalier cependant. Fallait-il que cela arrivât aujourd'hui! Ne pourriez-vous pas vous tirer d'un quadrille? Avec mademoiselle Duriez, c'est ce que je veux dire.

— Eh bien, oui... un quadrille, j'essayerai. Mais elle doit maintenant être engagée pour plus de danses qu'elle n'en pourra donner.

— Nous allons voir.

Gabrielle se trouvait au milieu d'un groupe de jeunes femmes dans une des portes ouvrant sur la terrasse. Elle sentit venir plutôt qu'elle n'aperçut la marquise et M. de Laverdie.

— Chère petite, dit la vieille dame, je vous amène un coupable, mais un coupable éclopé et repentant : il avait une entorse et ne l'a plus sentie quand il a

vu remuer vos petits pieds. J'intercède pour que vous lui accordiez un quadrille.

— Oh! balbutia la jeune fille, comme je suis fâchée!... Vous vous êtes fait très mal? Mon Dieu, mais je n'ai plus de quadrilles, je crois. Elle ne savait pas trop que faire. Elle se demandait en même temps si la blessure de René était réelle, et quel serait le chagrin de sa marraine au cas où elle refuserait de danser avec lui; elle souffrait encore cruellement de sa propre dureté de l'après-midi.

— Je ne peux pas le prochain, dit-elle, mais je crois que le suivant... oui, le suivant.

— Très bien, c'est convenu, répondit madame de Saint-Villiers, qui voyait son neveu devenir plus blême encore et qui se hâta de l'entraîner vers un sofa. — Mettez-vous là, lui dit-elle, vous ne paraissez vraiment pas à votre aise. C'est encore la faute d'une de vos vilaines bêtes; je vous ai souvent dit que vous montiez des chevaux trop vifs.

Ce n'était pas une douleur physique qui altérait ainsi le visage de René; ses souffrances morales mêmes, s'il en avait, étaient alors dominées par une colère farouche. — Je danserai le prochain quadrille, se dit-il. Pourtant, au lieu de chercher laquelle il inviterait de toutes les charmantes danseuses que ses yeux pouvaient

apercevoir, il suivait du regard avec obstination l'uniforme éclatant d'Ernest Arnauld, qui semblait apparaître à la fois dans toutes les parties du bal, tant se montrait infatigable l'entrain du jeune officier.

Tout près du comte se trouvait assise une jeune femme qui se donnait beaucoup de peine pour attirer l'attention de celui-ci en riant et en causant très haut. La joie de cette dame fut au comble lorsqu'au premier coup d'archet M. de Laverdie vint lui demander de l'accepter pour cavalier : René pourtant eût été bien embarrassé s'il lui eût fallu dire dans quelle langue elle avait parlé. Comme il tâchait de découvrir une place libre à travers les salons encombrés, madame Duriez l'aborda.

— Je cherche quelques couples de bonne volonté, dit-elle, pour former un quadrille sur la terrasse ; je suis persuadée qu'on y sera très bien. Ne pourriez-vous organiser cela, monsieur le comte?

— Volontiers, madame, dit René, qui dissimulait mal une légère grimace chaque fois que l'excellente personne lui rappelait ainsi son titre.

Il eut bientôt réuni trois autres jeunes couples, qui se déclarèrent ravis de danser au grand air. Au milieu de la chaîne anglaise, ils furent troublés par l'arrivée du capitaine Arnauld, que madame Duriez avait pré-

senté, fort contre son gré, du reste, à une jeune personne timide et ne sachant pas valser; il avait sollicité de cette demoiselle l'honneur d'un quadrille et l'amenait pour prendre part à celui de la terrasse.

— Nous sommes assez nombreux, monsieur, lui dit René d'un ton fort sec.

— Êtes-vous maître des cérémonies, monsieur? répondit l'officier blessé et surpris.

— Monsieur, reprit René, la maîtresse de la maison m'a prié d'organiser ce quadrille. Nous sommes déjà quatre couples; vous voyez bien que vous seriez de trop.

Ces mots, et surtout la façon dont ils furent prononcés choquèrent Arnauld au dernier point. Cherchant ce qu'il devait répondre, n'osant pourtant faire un esclandre, il restait avec sa danseuse au beau milieu du quadrille interrompu : c'était le moment de la seconde figure et l'on se remit en mouvement.

— Mais retirez-vous donc, monsieur! s'écria René en passant près de lui.

Arnauld s'éloigna, et, se penchant avec un sourire vers la jeune fille qu'il avait à son bras :

— Faisons un tour de jardin, dit-il. Si vous voulez bien me promettre le premier lanciers, je vous réponds que vous aurez la meilleure place.

A peine le quadrille fut-il terminé, et les dames installées au buffet que M. de Laverdie trouva moyen de s'esquiver ; à la première porte il rencontra Arnauld.

— Je vous cherchais, monsieur, dit celui-ci.

— Je m'en doutais, répliqua René.

— Alors vous savez aussi dans quel but, monsieur. Le ton dont vous m'avez parlé m'a singulièrement déplu.

René, qui avait aussitôt sorti de son portefeuille une carte, la remit au capitaine, en s'arrangeant de façon que personne autour d'eux ne remarquât son mouvement.

On ne se douta pas en effet dans cette gaie réunion de la provocation qui venait d'être faite et acceptée. La fête ne fut marquée par aucun autre incident fâcheux, et elle se prolongea fort tard, à la satisfaction de tous ceux qui restèrent jusqu'au dernier moment.

VIII

Deux ou trois jours après, Gabrielle apprit par son frère, qui ne mit pas beaucoup de ménagements à lui communiquer cette nouvelle, que M. de Laverdie avait gravement blessé le capitaine Arnauld dans un duel à l'épée. Celui-ci avait été atteint au côté gauche par un coup de pointe porté avec vigueur, et sa vie se trouvait sérieusement menacée. Émile ne donna, du reste, que peu de détails sur cette affaire. On tâchait de la tenir secrète à la famille Duriez, et nul, hormis les témoins, ne sut jamais où elle commença. Par Émile, on la connut bientôt à Montretout ; mais le jeune homme avait juré à son ami de n'en point révéler les principaux détails, et Gabrielle fut la seule à laquelle il avoua que la blessure de l'officier pouvait être mortelle.

Ce fut un cruel soulagement pour ce garçon peu délicat d'exhaler devant sa sœur une douleur bruyante, égalée seulement par son indignation contre M. de Laverdie. Il ne lui cacha pas qu'il supposait bien que ce malheur était arrivé à cause d'elle; et, bien qu'assez genéreux pour l'en déclarer parfaitement innocente, il se permit quelques allusions grossières à la préférence qu'elle pouvait entretenir secrètement pour le comte ainsi qu'au caractère et aux intentions de celui-ci.

Gabrielle, au reste, souffrait tellement à l'idée de ce qui venait de se passer, que les paroles amères de son frère ajoutèrent peu à sa douleur et à sa consternation. Suivant cette vivacité avec laquelle les âmes jeunes et confiantes vont d'un extrême à l'autre, ne croyant plus à rien de vrai chez ceux qu'elles reconnaissent les avoir une fois trompées, elle jugea René d'autant plus sévèrement qu'elle l'avait vu d'abord avec des yeux plus aveugles. Elle le crut assez coupable pour ne pas craindre de sacrifier la vie d'un homme au plus vil intérêt, et le soupçonna d'avoir provoqué Arnauld dans la pensée que celui-ci pourrait lui enlever la main de la jeune fille dont il ne recherchait lui-même que la fortune.

Quelques jours s'écoulèrent sans que l'on revît à Montretout ni la marquise ni René. Une après-midi,

cependant, madame Duriez, rentrant avec sa fille, trouva dans la coupe d'onyx du vestibule, parmi quelques lettres, la carte pliée de M. de Laverdie.

On était sur le point de partir pour Trouville. Comme il arrive en pareil cas, on avait attendu au dernier moment pour faire une foule de visites et de courses indispensables : aussi les journées semblaient-elles trop courtes à madame Duriez. Elle faisait atteler régulièrement vers une heure, montait en voiture avec Gabrielle, et posait sur le coussin devant elle trois ou quatre agendas, son porte-cartes et des paquets d'échantillons. Elle se rendait alors à Paris; quand elle allait voir des amis dans les environs, à Meudon ou à Bellevue, elle ne se chargeait pas d'un bagage si considérable.

A peine installée dans la voiture, elle ouvrait un des agendas et regardait la liste des emplettes nécessaires; puis elle cherchait dans un autre les adresses des magasins. Elle pesait les mérites respectifs de ceux-ci, les groupait par quartiers, calculait combien au plus elle pourrait en explorer jusqu'à sept heures. Alors elle prenait les échantillons, répandait sur ses genoux les petits morceaux de faille, de laine ou de satin, et s'absorbait dans une étude plus importante encore. Au reste, ses réflexions se faisaient à

haute voix, et Gabrielle était sans cesse appelée à donner son avis. En temps ordinaire tout ceci n'amusait que médiocrement la jeune fille; dans l'état d'esprit où elle se trouvait, c'était pour elle une pénible tâche. Elle l'accomplissait tranquillement, sans y attacher sa pensée; elle s'efforçait de ne pas répondre trop souvent : — Cela m'est égal... l'un sera aussi joli que l'autre... c'est absolument la même chose... Ces façons de parler contrariaient madame Duriez, qui ne se fiait pas volontiers à son propre goût et n'aimait pas décider seule.

Une ou deux fois, dans ces chaudes après-midi de juillet, madame Duriez, en traversant le bois, s'endormit au mouvement de la calèche. Gabrielle élevait alors son ombrelle pour protéger sa mère contre le soleil. Les grandes allées étaient presque désertes; le chant monotone des sauterelles s'élevait des gazons brûlés; les longues herbes, courbées par la chaleur, se flétrissaient dans la poussière au bord de la route; aucun souffle n'agitait les feuillages des arbres, et cependant les hauts peupliers se balançaient légèrement sur le ciel, comme pris d'un frissonnement mystérieux. La voiture allait au petit trot, et le pas des chevaux retentissait avec une régularité à laquelle Gabrielle trouvait quelque chose de désespérant et d'im-

placable : elle était saisie par l'horrible sentiment d'une course sans but, éternelle, avec ce vide, ce silence et ce sommeil à ses côtés.

Un jeudi, vers trois heures, étant descendues chez Guerre pour se rafraîchir et se reposer, madame Duriez et sa fille y rencontrèrent la marquise.

— Enfin, mignonne, je vous tiens ! s'écria la vieille dame en embrassant sa filleule. Et cette fois je ne vous lâche plus. Est-ce ainsi qu'on m'abandonne, petite méchante? Vous allez venir avec moi. Madame Duriez, je la garde cette après-midi.

On objecta des occupations pressantes, une robe, entre autres, à essayer.

— Non, non, dit la marquise. D'ailleurs, j'irai avec elle pour cette robe, si elle y tient. Je vous la ramènerai ce soir ; nous viendrons à l'heure du café. Vous ne vous faites pas une idée comme je suis triste et abandonnée depuis quelque temps ! Voilà une enfant que je ne vois plus, et quant à mon neveu, il a eu l'esprit de se fouler le pied et il ne bouge de chez lui. Allons, c'est dit, je l'emmène ; vous y consentez, chère madame.

Il n'était pas possible de dire non. Gabrielle partit avec madame de Saint-Villiers; mais elle était fort

mal à l'aise et se sentait moins de courage que chez elle, à Montretout.

Comme elles étaient toutes deux le soir à table, la marquise se mit tout à coup à parler de René, exprimant la contrariété qu'elle éprouvait de sa foulure. Ce fut alors la première, la seule fois où sa filleule se demanda si la vieille femme n'était pas la complice du jeune homme, et ne convoitait pas pour son neveu les millions de la maison Duriez. Une semblable idée fit tellement horreur à Gabrielle qu'elle la repoussa sur-le-champ et sans peine : mais ces soupçons involontaires, qui lui venaient à présent sur ceux qu'elle aimait et respectait le plus, n'étaient pas pour la jeune fille les fruits les moins amers de sa dure expérience.

Après le dîner, elle se trouva seule un moment dans le petit salon, sa marraine l'ayant quittée pour écrire un billet et donner quelques ordres. Gabrielle tenait entre les mains une magnifique collection de gravures de Goupil, représentant les meilleures toiles des dernières expositions ; elle l'examinait avec intérêt, car elle avait un goût très vif pour la peinture et toute espèce de dessin. Elle remarqua, dans un tableau historique, un personnage qui ressemblait fort à M. de Laverdie ; cela lui rappela le portrait de celui-ci qui devait être derrière elle, et, se tournant un peu, elle se mit

à le contempler. En revoyant cette physionomie si fine et ces yeux fiers, elle fut saisie d'une douloureuse pitié de songer qu'ils cachaient un caractère bas. — Pauvre René, murmura-t-elle, pauvre René!.. Oh! comme je vous plains!

Au bruit que fit une porte, elle se retourna vivement : M. de Laverdie entrait.

Elle ne se troubla pas, et remercia intérieurement le ciel de l'avoir envoyé. A tout prix, elle voulait prévenir une demande en mariage, un refus, et les scènes pénibles à tous qui ne manqueraient pas d'en résulter. Peut-être que l'occasion s'offrait de tout arrêter, si toutefois il restait à René assez d'honneur et de loyauté pour la comprendre.

Le jeune homme, de son côté, prévit qu'une explication allait avoir lieu; il la désirait. Ce qui le surprit au plus haut point, c'est que Gabrielle parlât la première.

— Monsieur, fit-elle, ne sachant pas du tout ce qu'elle allait dire, mais sentant qu'il fallait en finir de suite et que sa marraine pouvait rentrer, monsieur, j'ai appris ce duel... C'est un grand malheur... M. Arnauld était un ami de notre famille...

— Monsieur Arnauld, j'espère, le sera encore longtemps, dit René d'un ton froid. Grâce au ciel, son état ne présente plus aucun danger.

— Il est sauvé? s'écria Gabrielle avec joie.

— Oui, mademoiselle.

Il y eut un moment de silence embarrassé.

— Mademoiselle, reprit René qui se leva et fit un pas vers la jeune fille, pardonnez-moi... J'ai été aveugle, insensé! mais ne pensez pas que j'eusse pu vous faire autant de mal volontairement. Je vous jure que si j'avais compris plus tôt ce qui me paraît si clair à présent, jamais la vie de M. Arnauld n'eût été mise en péril par ma main!

Gabrielle baissa la tête... L'album de Goupil était encore ouvert devant elle; ses yeux se fixèrent sur la gravure, sans la voir, agrandis par l'intensité d'une réflexion profonde.

— Me croyez-vous? me pardonnez-vous? demanda René encore une fois.

— Oui, monsieur, oui, murmura la jeune fille.

Madame de Saint-Villiers rentrait alors dans la chambre. Elle eut grand plaisir à voir son neveu et décida qu'il les accompagnerait à Montretout. René s'excusa de ne pas le faire, non sans peine, disant qu'il n'avait pas prévu la présence de mademoiselle Duriez, et alléguant un engagement sérieux. Il craignait pourtant que sa tante n'éprouvât quelque ennui à revenir seule.

— Qu'à cela ne tienne, répondit celle-ci. Il fera presque jour encore ; et d'ailleurs une promenade nocturne, et même solitaire, à travers le Bois, n'a rien qui m'effraye.

Ils descendirent ensemble ; René aida ces dames à monter en voiture, puis partit lui-même à pied pour le faubourg Saint-Honoré.

Trois ou quatre jours après, madame de Saint-Villiers n'ayant aucune nouvelle de son neveu, et trouvant sa conduite vis-à-vis d'elle et de la famille Duriez fort extraordinaire, prit la résolution d'aller trouver le jeune homme chez lui. C'était une chose qu'elle faisait rarement, mais elle y était cette fois poussée par une grande inquiétude : elle tremblait que René ne fût entraîné de nouveau vers la vie dissipée qu'il avait menée autrefois.

Une après-midi, vers cinq heures, elle se fit conduire rue d'Anjou.

Elle fut frappée de la mine bouleversée du domestique qui lui ouvrit : c'était un ancien serviteur, absolument dévoué à M. de Laverdie ; il parlait bas, de ce ton voilé qu'on prend dans une chambre de malade.

— Mon Dieu, François, qu'y a-t-il ?.. Votre maître ?.. s'écria la marquise, très effrayée.

— Rien, rien, madame, rien encore, répondit vive-

ment le domestique. Mais que je suis heureux de voir madame la marquise ! J'étais sur le point d'aller trouver madame.

— Pourquoi? Parlez vite, François. Ah ! mon pauvre René !

Le vieux domestique fit entrer madame de Saint-Villiers dans la bibliothèque, où elle s'assit toute tremblante. Alors, debout devant elle, il lui dit d'une voix altérée qu'il était fort tourmenté à l'égard de son maître; que certainement quelque grand malheur était arrivé à M. le comte; que depuis plusieurs jours celui-ci ne sortait plus, mangeait à peine, et restait enfermé chez lui, où il passait des heures à écrire.

— Hier, ajouta le pauvre homme en pâlissant, je l'ai trouvé occupé à examiner et à charger des pistolets.

— Où est-il? où est-il? s'écria la marquise en se levant aussitôt.

— Dans sa chambre à coucher, madame la marquise; il ne bouge plus de cette pièce maintenant.

Madame de Saint-Villiers traversa l'appartement, et, sans se faire annoncer, sans frapper même, entra chez son neveu.

C'était la chambre gothique. Le jour s'y adoucissait en passant par les vitraux. René était assis au milieu,

devant une table sur laquelle se trouvaient beaucoup de papiers et quelques armes; ainsi que l'avait annoncé le domestique, il écrivait.

Il se leva dès qu'il aperçut sa tante. Celle-ci marcha droit à lui et lui prit les mains sans rien dire; elle avait des larmes dans les yeux.

— Qu'avez-vous?.. ma chère tante... dit René d'un ton qu'il voulait rendre naturel et qui n'était qu'embarrassé.

La vieille dame l'entraîna tendrement vers un sofa, où tous deux s'assirent.

— Mon cher enfant, dit-elle, ne me cachez rien. Tant que vous avez été gai, étourdi, joyeux, votre vieille tante ne vous a pas beaucoup gêné, n'est-ce pas? Mais vous souffrez, c'est différent. Ne croyez pas qu'elle vous laisse tranquille tant qu'elle ne saura pas ce qui vous rend malheureux... ce qui vous fait songer à mourir...

— Ma tante!

— Je le sais. Est-ce ce mariage? Mon Dieu! est-ce que j'aurais à me reprocher cela?.. Vous n'aimez pas Gabrielle et vous vous croyez engagé... Mais il n'est pas trop tard pour vous retirer, je vous jure qu'il n'est pas trop tard!

Le jeune homme ne répondit pas.

— René, s'écria la marquise, ayez pitié de moi, de mon âge, de mes cheveux blancs! Songez à votre mère... C'est au nom de son souvenir, de son amour, que je vous conjure de parler!

René mit sa tête dans ses mains et laissa échapper un gémissement douloureux.

— Ah! dit-il, vous me parlez de l'amour de ma mère, et je m'en suis rendu indigne!.. Faut-il que je vous fasse autant de mal, ma pauvre tante!.. Ah! je suis un misérable!

— Vous, René? c'est impossible!

— Ma tante, reprit-il, je vais tout vous dire : vous jugerez vous-même... Hélas! vous me mépriserez comme je me méprise. Mon plus grand crime, et ma plus grande douleur aussi, je vous assure, c'est de vous causer ce chagrin.

— Mon pauvre enfant!.. mon pauvre enfant!.. murmurait la marquise.

Elle commençait à se rassurer, ne pouvant croire que René eût jamais rien fait de bien mal.

— Vous savez trop, ma tante, que je vous ai donné peu de sujets de satisfaction depuis quelques années. Cependant, et bien que je ne sois pas disposé dans ce moment à l'indulgence envers moi-même, je suis certain d'avoir mieux vécu que n'importe quel jeune

homme de mon âge et de ma position. Mais j'ai mangé énormément d'argent, je me suis ruiné; et, vers les derniers temps (une chose que vous ne soupçonniez pas !)... j'ai joué... non point par passion... J'ai joué pour me rattraper, pour gagner.

— Et vous avez perdu, malheureux?

— Tout, ma tante, tout !.. Je suis couvert de dettes ! Mais attendez, je n'ai rien dit encore. Ce qui m'avait ruiné, c'étaient mes goûts dispendieux... ces vieilleries que j'aime tant,.. puis, les chevaux. Renoncer à tout cela, je ne le pouvais pas. C'est ce qui m'a rendu lâche. Je me serais tué plutôt... Et je ne voulais pas mourir. Ma pauvre tante ! Vous rêviez de me faire épouser votre filleule... Je n'ignorais pas qu'elle possédait une fortune considérable... Et j'ai consenti.

— Sans l'aimer.

— Sans la connaître même. Oh ! comme j'ai mis longtemps à la voir seulement, cette jeune fille, telle qu'elle est, simple, sincère... Je ne me souciais pas de la comprendre, ou plutôt je croyais n'avoir rien à découvrir en elle. Dans mon vil calcul, je supposai qu'elle fixait sur ma couronne de comte le regard que j'attachais sur ses millions.

— Ma pauvre petite Gabrielle !

— Oh ! ma tante, elle peut me pardonner, et vous

aussi, car je souffrais bien de tout cela... Je me trouvais odieux... Ce mariage me faisait horreur! Plus d'une fois j'ai songé à m'y soustraire, mais j'ai reculé devant la misère, la honte, le suicide... Je n'ose pas dire : devant la pensée de votre désespoir... Je ne veux pas chercher d'excuse.

Il s'arrêta, regardant d'un air sombre un rayon couleur de sang qui s'échappait des vitraux et brillait à l'angle et aux ferrures du bahut.

— Et maintenant? demanda la marquise,

— Maintenant, ma tante, j'aime Gabrielle Duriez et je me sens indigne d'elle... D'ailleurs elle ne m'aime pas.

— Tu aimes Gabrielle! s'écria la vieille dame. Tu aimes Gabrielle, et c'est pour cela que tu veux te tuer? Ah! mon cher, cher enfant, que le ciel soit béni! Tu es toujours noble, bon... Tu seras encore heureux!

— Oui, j'ai pensé comme cela aussi, reprit René avec amertume. Cet amour me réhabilitait à mes propres yeux. Qu'il fût partagé, et alors titre, fortune, calculs d'intérêt, que signifiait tout cela? Vous auriez véritablement uni deux cœurs.

— Eh bien? dit la marquise.

— Gabrielle ne m'aime pas, ma tante. C'est le capitaine Ernest Arnauld qu'elle aime.

— Par exemple! s'écria la marquise. Cet étourneau, ce fat?.. Allons donc! Et moi, je vous déclare qu'elle vous aime, mon neveu. Je le sais mieux que personne peut-être.

René ne put s'empêcher de sourire.

— Chère tante, fit-il, je suis fâché de vous ôter vos illusions, mais je dois vous dire que je me suis battu avec cet Arnauld; j'ai failli le tuer. Je le savais épris de mademoiselle Duriez, mais je ne pensais pas... Enfin elle m'a fait comprendre que je suis à ses yeux un assassin, un monstre...

— Elle!

— Elle-même. Ah! je vous assure qu'il lui était impossible de s'exprimer plus clairement.

— Mon Dieu, mon Dieu! gémit la marquise.

Elle réfléchit un instant, puis elle reprit :

— Écoutez, René : s'il y a une chose dont j'ai été persuadée, non pendant une heure, mais pendant des semaines et des mois, c'est que Gabrielle vous aimait, qu'elle vous aimait naïvement, profondément, de toute son âme, comme cette vive créature doit aimer. Je ne peux pas me figurer que je me sois trompée, encore moins qu'elle ait changé... N'y a-t-il pas ici quelque malentendu?

— Hélas! non, il n'y en a pas. D'ailleurs, et c'est

mon châtiment, je ne me sens pas capable de lui offrir un cœur digne d'elle, un amour qui puisse répondre au sien. Il y aurait toujours entre nous cette ombre ignoble d'intérêt que j'y ai vue une fois. Ah! misérable, misérable libertin que je suis!

Madame de Saint-Villiers essaya de consoler son neveu, mais inutilement. Elle jugeait les fautes du jeune homme rachetées par la profondeur de ses regrets et la sincérité de son amour, mais elle ne pouvait faire accepter ces considérations à René; tout en souhaitant de le soulager, elle n'eût pas voulu voir sa douleur s'amoindrir, puisque cette douleur le relevait. Elle s'efforça de lui persuader qu'il pourrait encore vivre heureux sans Gabrielle, mais tout ce qu'elle dit à cet effet fut accueilli par un morne silence. La conversation se prolongeait, ou plutôt la vieille dame parlait toujours, épuisant tous les arguments que lui suggérait sa tendresse. René ne répondait plus; les sourcils froncés, l'air triste, mais résolu, il semblait trouver tant de paroles inutiles. S'éloigner, le laisser ainsi était impossible à la marquise; l'idée de ces pistolets, dont le domestique lui avait parlé, revenait sans cesse à son esprit et la remplissait d'épouvante.

Il fallut partir cependant. Alors elle trahit ses craintes; elle conjura son neveu, au nom de tout ce qu'il

avait jamais respecté, de tout ce qui lui avait été si cher, de ne pas attenter à sa vie. Elle lui arracha la promesse qu'il la reverrait encore; puis elle le quitta tout éperdue, et à peine fut-elle dans sa voiture, les stores abaissés, qu'elle s'abandonna au désespoir le plus amer.

IX

Le surlendemain, René de Laverdie reçut de sa tante la lettre suivante :

« Mon cher enfant,

« Il m'est impossible d'aller vous voir : je suis vieille, faible, et tant d'émotions m'ont brisée.

» Vous viendrez causer avec moi, car j'ai des choses importantes à vous dire; pourtant j'aime mieux auparavant vous en écrire le résumé... La plume risque moins de s'égarer que la parole, et je vois si peu clair dans tout ceci que je crains de commettre une erreur ; elle deviendrait certainement fatale. Réfléchissez bien vous-même avant de tirer la moindre conclusion ou de vous arrêter à un parti quelconque.

» J'ai vu Gabrielle. J'étais résolue à pénétrer, fût-ce de force, dans son cœur, et j'y ai réussi.

» Mon enfant, elle vous aime. Ne vous réjouissez pourtant pas trop à ce mot. Cette jeune fille a changé, je ne la comprends plus; elle paraît lutter contre son amour, et, si j'ai découvert ses sentiments, c'est bien malgré elle. Je lui ai dit (vous m'en voudrez, je le sais; mais puis-je laisser mes deux enfants courir à leur malheur sans tout faire pour les arrêter?), je lui ai dit que j'étais arrivée juste à temps pour vous empêcher de mourir, et c'est alors seulement qu'elle s'est émue... Oh! ne croyez pas que je me sois trompée, que j'aie vu seulement ce que je désirais voir... D'ailleurs, elle s'est expliquée ensuite, mais attendez.

» Qu'est-ce que vous vous imaginiez donc à propos de cet officier, de cet Arnauld?.. Mais elle n'a jamais pensé à lui! Vous auriez dû voir l'expression de son visage quand je l'ai nommé, je pourrais rire en y pensant. Voilà un rival peu redoutable, et il n'était pas besoin de le maltraiter comme vous l'avez fait.

» Mais supposerait-on jamais qu'une petite fille refuse d'épouser un homme qu'elle aime parce qu'il est comte? C'est pourtant ce qui m'a paru ressortir des demi-aveux de ma filleule. Il s'est passé quelque chose que j'ignore...

» N'y a-t-il rien eu entre vous? De pareilles idées sont entrées tout récemment dans la tête de Gabrielle : il y a un mois elle n'y eût pas songé. Elle m'a parlé

de position sociale, de noblesse et de bourgeoisie, que sais-je, moi? Je l'ai grondée, puis je me suis moquée d'elle, rien n'y a fait. Elle employait un petit ton calme, ferme, tout nouveau dans sa bouche rieuse. C'est à y perdre la raison! Pour moi, je ne sais plus où j'en suis... Tenez, je voulais être claire, et cette lettre est un vrai galimatias.

» Voici ce qu'il vous faut entendre : mademoiselle Duriez vous aime, cela est certain ; et, ce qui ne l'est pas moins, malheureusement, c'est qu'elle ne veut pas vous épouser.

» Venez au plus tôt, mon cher René, que je vous répète en détail toute notre conversation. Vous y verrez peut-être quelque chose que je n'ai pas su y découvrir. Je m'efforce de ne pas désespérer encore : je vous en supplie, faites de même.

» Votre tante. »

René lut cette lettre et resta longtemps pensif.

Quand il se leva enfin, il avait sur les lèvres un sourire triste et doux.

— Allons, enfant, murmura-t-il, allons, jeune noble paresseux, inutile et fier, voyons si tu peux être un homme, voyons comment tu sais aimer.

Il fit quelques pas dans sa chambre et vint appuyer

sa main sur la table ; mais là, il s'arrêta et resta debout, le front penché. Il se passait en lui une lutte grave, terrible.

— Elle a dû souffrir, dit-il encore. Voilà ce qu'il me faut expier.

Alors il s'assit et écrivit quelques mots qu'il mit sous enveloppe. Il s'habilla ensuite pour sortir. Quand François le vit passer le chapeau sur la tête, le pauvre homme s'approcha de lui, tout ému.

— Monsieur le comte sort ? fit-il. Monsieur le comte s'est habillé seul ?

— Oui, dit René.

— Ne dois-je pas avertir le groom?

— Je vais à pied.

— Ah! monsieur le comte, mon cher monsieur René, reprit le vieillard tout inquiet, ne puis-je donc rien faire pour vous?

René se retourna, très touché.

— Mon vieux François, fit-il, mon bon vieil ami! rassure-toi : je n'ai besoin de rien et je ne cours aucun danger. Tout à l'heure, je te demanderai tes services et je m'adresserai à ton dévouement.

En quittant la maison, il se rendit tout droit chez sa tante.

Madame de Saint-Villiers fit un cri de joie en l'aper-

cevant. Malgré la parole qu'il lui avait donnée, elle craignait tout du découragement profond où elle avait vu le jeune homme; la lettre qu'elle lui avait écrite ne portait pas non plus de consolation bien efficace. Depuis le départ de cette lettre, elle en retournait avec angoisse toutes les phrases dans sa tête, craignant de s'être mal exprimée, d'avoir laissé trop peu d'espoir et poussé à l'excès le chagrin de son neveu.

Elle était étendue sur une chaise longue dans son petit salon. René s'assit en face d'elle.

— Eh bien, dit la marquise, que faire?

Comme elle allait reprendre et répéter mot pour mot tout ce qui s'était passé entre elle et sa filleule, René l'arrêta doucement.

— Ce n'est pas nécessaire, fit-il, j'ai compris.

— Quoi donc?

— J'ai compris que mademoiselle Duriez possède un cœur plus grand encore, plus élevé que nous ne pensions l'un et l'autre. Oh! ma tante, comme je l'ai blessé cruellement, ce pauvre cœur! Oui, elle m'a aimé, elle m'aime, la douce, la généreuse créature! et elle a vu cette chose horrible : que je l'épousais pour son argent.

— Oh!

— Elle l'a vu! Et maintenant, si je me jetais à

ses pieds, si je lui disais que je l'aime, si je lui peignais mon repentir, mon désespoir, elle me croirait peut-être...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne le ferais pas! Est-ce que j'agirais autrement si je n'étais pas sincère? Que coûte un serment à un homme qui a pu nourrir de si viles pensées?

— René, mon ami, vous vous exagérez vos torts. Je m'explique, en effet, la conduite de Gabrielle si elle a deviné vos motifs intéressés. La pauvre enfant a dû bien souffrir! Je m'étonne pourtant qu'une pareille idée lui soit venue... A son âge, avec si peu d'expérience du monde! C'était bien dur de sa part. Et puis, enfin, elle aurait dû songer que sous ce rapport tout se compensait parfaitement, et que votre alliance...

— Madame, interrompit René dont les yeux s'emflammèrent, si vous avez la moindre pitié pour moi, ne parlez pas ainsi!.. Gabrielle savait que je ne l'aimais pas, parce que j'ai eu la barbarie de le lui faire sentir. Je croyais agir avec franchise; je me disais : « Au moins je ne la tromperai pas. » Je supposais que, de son côté, elle ne souhaitait que mon titre... Voyez-vous, à présent, pourquoi elle ne veut pas de ce titre odieux? Elle partagerait encore sa fortune avec moi, mais elle refuse d'être comtesse!

— Ah! mon Dieu, dit la marquise, voilà bien des subtilités! Alors, que résulte-t-il de tout cela? Vous concluez comme Gabrielle : je l'aime, mais je ne l'épouserai pas. Cela fait hausser les épaules.

— Non, ma tante. Je conclus : je l'aime, et je me rendrai digne d'elle; je l'aime, et je le lui prouverai.

— Voilà qui paraît plus raisonnable. Quels sont vos projets, voyons?

Le jeune homme baissa la tête d'un air embarrassé.

— Je crains, ma tante, fit-il, que vous ne m'approuviez pas.

— Ne vous êtes-vous jamais passé de mon approbation? demanda la vieille dame en souriant avec malice.

— C'est vrai. Mais cette fois le parti que j'ai pris est grave. Ce que je redoute avant tout, c'est le chagrin qu'il vous causera. Pourtant, ma tante, continua-t-il d'une voix plus ferme, ce parti est irrévocable. Ma conscience et mon cœur me l'ont dicté, et je suis décidé à leur obéir, quoi qu'il m'en coûte.

— Vous m'effrayez, René. Quelle résolution a pu vous dicter votre conscience que je ne doive pas approuver?

René vint se placer plus près encore de la chaise

longue ; il était assis sur un pouf très bas, et s'inclina de façon qu'un de ses genoux touchait le tapis lorsqu'il répondit, d'une voix vibrante d'émotion.

— Ma chère tante, oh! comme je voudrais... oui, j'espère que vous me comprendrez. J'ai vingt-huit ans, et j'ai vécu jusqu'à présent en égoïste et en insensé. A cet âge, où tant d'autres ont déjà accompli de grandes choses, moi je n'ai encore songé qu'à mes plaisirs. Je découvre que je suis un être inutile, et plus qu'inutile, malfaisant; car j'ai brisé le cœur d'une enfant innocente et j'ai failli tuer un homme. Et tout ceci, savez-vous bien pourquoi? Savez-vous comment il se fait que j'arrive si tard à la vérité, que je me vois si tard tel que je suis?.. A cause d'un préjugé monstrueux, m'aveuglant comme un bandeau fixé sur mes yeux! — Tu es noble, me disais-je, tu es comte. Va, jouis, qu'as-tu besoin de savoir si d'autres souffrent et travaillent! Ces gens-là sont trop heureux s'ils peuvent seulement te voir passer sur ton cheval de sang ou dans le fond de ton coupé, quand tu cours à des fêtes... Tu n'as plus d'argent... problème affreux pour un honnête bourgeois! Mais toi, n'as-tu pas ton nom? Fais des dettes! Les créanciers ne respectent rien dans ce siècle de roture : eh bien, marie-toi; voilà des millions... Il faudra prendre aussi ce cœur de jeune fille :

bah! c'est chose de peu d'importance et qui ne t'embarrassera guère. Et si quelque rival se présente, tu lui donneras un coup d'épée. Oui, voilà quelles sont les pensées que j'ai nourries pendant vingt-huit ans! — Tu es noble, tout labeur serait indigne de ta main patricienne : mange, bois, danse, chasse et divertis-toi! Quand tu deviendras vieux, si tu n'es pas trop sot, tu feras de la politique, et tu élèveras ces belles maximes à la hauteur d'un système de gouvernement.

René, qui avait commencé de parler presque à genoux, d'un ton humble, persuasif, dans son anxiété de convaincre sa tante, s'était peu à peu redressé après les premiers mots et à présent s'exprimait avec une chaleur extrême. La marquise l'avait écouté avec surprise d'abord, puis avec impatience, enfin avec colère.

— Où voulez-vous en venir? fit-elle, craignant de deviner, mais désirant avant tout rester calme.

— A ceci : mes meubles et mes chevaux payeront mes dettes; car, si le comte de Laverdie peut laisser protester sa signature, René Laverdie ne veut rien devoir à personne! Or voilà mon nom désormais... Et je le rendrai plus grand par mon travail et mon courage qu'il n'a jamais été, surmonté d'une couronne et d'un blason à huit quartiers.

La marquise de Saint-Villiers était déjà bien pâle; deux jours d'angoisse avaient profondément altéré ses traits fins, mais un peu durs, et la blancheur de ses cheveux ondés tranchait à peine sur son front mat et uni comme de la cire; mais, après les paroles de son neveu, son visage sembla se décolorer plus complètement encore. Ses yeux sombres prirent tout à coup une expression sévère, presque farouche; elle les attacha sur ceux de René, et les y tint fixés longtemps sans prononcer une parole.

Il soutint ce regard avec tristesse et respect, mais avec fermeté.

— René, dit la vieille dame d'un ton tranquille, ne m'avez-vous pas dit que votre décision était irrévocable?

— Ma tante, j'avais espéré...

— Répondez-moi, je vous prie.

— Oui, ma tante, elle est irrévocable.

— Eh bien, c'est la dernière fois, n'est-ce pas? que vous m'avez appelée ainsi. Vous n'êtes plus mon neveu et je ne suis plus votre tante. Adieu, monsieur.

Elle se leva et traversa la chambre pour sortir. Le jeune homme s'était levé aussi, atterré.

— Madame, s'écria-t-il, écoutez-moi : je voudrais vous dire un seul mot!

Elle se retourna, toujours aussi calme.

— Vous pouvez parler, fit-elle.

— Vous m'avez empêché de me tuer, reprit-il.

Il était si agité qu'il parvenait avec peine à former des phrases régulières et s'arrêtait à chaque instant.

— ... Vous m'en avez empêché... C'était pourtant conforme à l'honneur... selon vous... Vous pouvez encore choisir... Je l'aimerais mieux, je vous assure... Gabrielle m'oubliera vite. Elle ne me méprisera plus lorsque mon sang aura coulé.

La marquise revint sur ses pas et prit les mains de son neveu, non plus dure et hautaine, mais les yeux pleins de larmes.

— Que dites-vous, mon pauvre enfant? Moi, désirer, ordonner votre mort? Mon Dieu!... Il est vrai que je mérite de semblables paroles, j'ai été bien cruelle!.. Mais savez-vous quel coup vous me portez? Je n'aimais que vous au monde, vous et Gabrielle. Je rêvais de l'élever jusqu'à vous, et c'est vous qui descendez jusqu'à elle... Et je vous perds ainsi tous les deux!... Le nom de nos aïeux, René, toute notre race, y avez-vous bien songé?

Le jeune homme se taisait, car c'était cet orgueil de race qu'il se proposait de sacrifier.

— Je suis pauvre, dit-il enfin, il faut que je travaille :

et je ne veux pas garder les armes d'un croisé en prenant la plume d'un commis.

Madame de Saint-Villiers lâcha, ou plutôt repoussa les mains de René qu'elle tenait encore, avec un mouvement indigné.

— Votre père vous eût maudit! s'écria-t-elle. Moi, je n'en ai pas le courage. Adieu, soyez heureux si vous le pouvez, mais ne reparaissez jamais en ma présence! Elle sortit. René se laissa tomber sur un siège, le front dans ses mains, en proie à une émotion violente.

— Si je me trompais!... Si je me trompais!... murmura-t-il à plusieurs reprises. De grosses gouttes d'une sueur glacée perlaient lentement sur son front.

Peu à peu cependant, il devint plus tranquille. Il releva la tête. Ce n'était plus la physionomie dédaigneuse, spirituelle, un peu molle d'autrefois : c'était un visage nouveau, exprimant une ardeur virile; de rudes combats, des résolutions énergiques l'avaient transformé ainsi.

— Mon père m'aurait maudit? se disait il. Oui, peut-être... s'il eût vécu, s'il eût encore foulé cette terre où l'orgueil et le préjugé enfoncent de si fortes racines. Mais, s'il pouvait me voir, maintenant qu'il a connu la vérité et la justice éternelles, ah! je suis sûr

qu'il ne me maudirait pas, mais qu'au contraire il me bénirait!

Il se disposa à partir; mais, comme il allait ouvrir la porte, il jeta encore un regard sur cet intérieur délicat dont il était exilé, sur les mille objets qui semblaient porter l'empreinte de l'esprit si altier, mais si fin de la marquise, sur la chaise longue, au pied de laquelle, enfant, il avait joué.

— Oh! si je pouvais revenir à cet âge, pensa-t-il, et vivre différemment! Ma pauvre tante! ma pauvre tante!

Il se hâta de quitter la chambre, car les larmes lui venaient aux yeux.

Lorsqu'il revint rue d'Anjou-Saint-Honoré, il eut à subir une épreuve à peine moins pénible; il s'occupa des dispositions à prendre pour la vente de son mobilier. Un découragement cruel le saisit plusieurs fois à la pensée qu'il allait se séparer des trésors d'art réunis là peu à peu, avec tant d'études, de soins et d'amour. L'idée du suicide se glissa de nouveau dans son cœur, tandis qu'il examinait une à une ses armes précieuses. Il songeait aussi aux chevaux, pour lesquels il avait toujours fait des folies; il en possédait d'admirables, et, lorsqu'il se rappelait ces pauvres bêtes, il aurait pu pleurer comme un enfant.

Ce furent de tristes heures que le comte de Laverdie passa chez lui ce soir-là. L'épreuve qu'il traversait eût été véritablement au-dessus de ses forces, et il n'eût pas résisté à la tentation d'en finir avec la vie, si son amour et l'idée qu'il se devait à Gabrielle ne l'avaient pas soutenu.

L'après-midi, avant de se rendre chez sa tante, il avait tracé quelques mots, dans l'espoir que celle-ci se chargerait de les remettre à la jeune fille. Mais, vu la façon dont s'était terminée cette visite, la lettre était restée dans le portefeuille de René. Il l'en sortit pour la relire et songer par quel moyen il pourrait la faire tenir à Gabrielle.

Voici ce qu'il avait écrit, aussi simplement que possible :

« Mademoiselle,

» Ce n'est pas en vain que pendant quelques jours vous m'aurez cru digne de vous. Vous m'avez inspiré l'ambition de le devenir. Cette ambition remplira désormais ma vie avec un autre sentiment que je n'ose vous avouer, car, hélas! j'ai mérité que vous ne puissiez pas y croire.

» Pardonnez-moi, ah! pardonnez-moi. Je vous ai fait beaucoup de mal, et vous m'avez fait tant de bien!

Vous me sauvez de moi-même, vous m'arrachez à une vie méprisable et frivole, et votre souvenir m'empêchera de jamais y retomber.

» Je vous supplie d'écouter, d'accepter ce serment solennel :

» Vous que j'aime de toutes les puissances de mon âme, je jure de ne point vous le dire avant de vous l'avoir prouvé.

» Et ce moment-là, je ferai qu'il vienne bientôt. Ah! s'il m'était permis de penser que vous l'attendrez avec la plus faible partie de l'impatience que j'éprouve, combien je serais heureux, malgré les regrets et les remords qui me déchirent le cœur!

» René de Laverdie. »

Ces lignes étaient l'expression si sincère des sentiments du jeune homme, qu'en les parcourant le courage lui revint avec l'ardent désir de mettre à exécution les engagements qu'elles contenaient. Il s'agissait seulement de décider comment il allait s'y prendre pour y parvenir, et il ne se cachait pas que des difficultés et des obstacles sans nombre l'attendaient dans sa nouvelle voie.

Renoncer à un titre aussi ancien et aussi glorieux que celui que n'importe quelle famille régnante de

l'Europe. se séparer de tout ce qui jusque-là avait fait le charme et l'intérêt de sa vie, lui semblaient encore une trop faible expiation pour les lâches calculs qu'il avait pu former et une preuve médiocre de son amour. René voulait aller plus loin, il voulait travailler. Honteux de songer que pendant si longtemps il avait considéré le travail comme un opprobre, il rougissait pour ceux qui l'avaient élevé dans de pareils principes. Une révolution s'était accomplie en lui depuis quelques jours, depuis quelques heures. Comme toutes les révolutions, qui ne s'arrêtent jamais après la chute de la première erreur ou la destruction de la première idole, elle avait fait bien des ruines et elle eut ses excès. Les révolutions sont aussi marquées par des mouvements de recul, de brusques ressauts en arrière; qu'elles ébranlent un État ou qu'elles bouleversent une âme, les phénomènes en sont les mêmes, et l'équilibre rompu est très long à se rétablir. René de Laverdie commençait à éprouver tout cela; mais i possédait en lui les deux forces qui rendent sublimesl de tels orages lorsqu'elles les soulèvent : il était inspiré par l'enthousiasme et l'amour.

Comment ferait-il parvenir sa lettre à Gabrielle? voilà ce qui l'inquiétait d'abord. Il n'était pas question de l'envoyer tout simplement par un messager quel-

conque, encore bien moins par la poste. Il fallait qu'elle fût remise à la jeune fille par quelqu'un en qui celle-ci eût pleine confiance, et qui se portât pour ainsi dire garant de la sincérité de René. Les quelques mots qu'il avait écrits ne signifiaient pas grand'chose par eux-mêmes, et pourtant il ne pouvait sans inconvenance s'expliquer davantage. Ah! si sa tante avait voulu le comprendre, si elle était restée entre Gabrielle et lui pour les unir, au lieu de les séparer par sa désapprobation et sa colère, comme tout eût semblé plus facile!

Tout à coup, l'idée lui vint de s'adresser à M. Duriez. Cet honnête homme lui était sympathique; il ne ressemblait en rien à l'image que le jeune comte se faisait autrefois d'un parvenu : simple, généreux et droit, s'il avait quelques faiblesses, quelques velléités de vanité ou d'ambition vulgaires, il les devait à l'influence féminine qu'il subissait sans presque s'en douter. En songeant à madame Duriez, René sourit involontairement; son imagination lui représenta cette dame, les yeux levés au ciel, et suivant d'un regard consterné une couronne munie d'ailes mystérieuses qui s'envolait dans les nuages. Puis, sa gaieté fit place à une certaine inquiétude; il ne se souciait pas de rencontrer là une hostilité que le désappointement pour-

rait cependant faire naître. Il serait curieux que la bourgeoise, sortie du peuple, vît avec autant d'indignation que la hautaine marquise son dépouillement volontaire. A cette pensée, René se redressa, comme saisi d'un soudain dégoût pour les petitesses de la nature humaine. Gabrielle lui apparut alors, tout émue au spectacle de son sacrifice, et, dans la contemplation de ce visage adoré, il oublia le reste.

Il était bien tard dans la soirée, lorsque François frappa à la porte de son maître.

— Monsieur le comte, dit-il en hésitant, m'a recommandé de ne pas me retirer avant qu'il m'ait parlé. Il est plus de minuit : voilà pourquoi j'ai pris la liberté de déranger monsieur le comte.

— Mon pauvre garçon, s'écria René, tu as très bien fait. Comment, déjà minuit! Oui, assieds-toi là; ce que j'ai à te dire est assez long.

Il fallut que le vieux domestique reçût pour la seconde fois l'ordre de s'asseoir en face de son maître, avant de consentir à le faire.

Ce François était le dévouement en personne.

Sa famille, de père en fils, avait été attachée au service des Laverdie. Elle montrait aussi sa généalogie : généalogie de serviteurs désintéressés et fidèles, qui n'avaient pas épargné leur travail, et quelquefois leur

sang, pour l'illustre maison; l'un d'eux, en province, se fit tuer, pendant la Révolution, parce qu'il changea d'habits avec son maître, dont le château se trouvait envahi par une bande de furieux. François était le neveu et le gendre de ce héros, ayant épousé sa propre cousine. Il perdit celle-ci avant la naissance de René; il n'en avait pas eu d'enfants; son cœur était donc vide quand ce nouveau Laverdie vint y prendre place, le remplissant tout entier et pour toujours. Cette affection s'accrut encore lorsque le jeune comte demeura de son côté le seul représentant de sa famille; ce ne serait pas trop de la qualifier de maternelle, et pourtant elle ne fut jamais familière, car François était plus fier pour son maître que son maître lui-même; il l'avait bercé dans ses bras, et, maintenant que ses propres cheveux étaient blancs, il ne se serait pas assis ni couvert devant lui. René riait des manies du bonhomme; il se plaisait à l'en taquiner, mais il eût fait n'importe quoi pour lui épargner un chagrin.

Cependant François, tout confus, avait pris place à quelque distance du comte. Son embarras disparut, lorsque celui-ci commença à parler, pour faire place au plus vif intérêt, puis à l'étonnement et à la tristesse. René ne crut pas devoir lui faire une confi-

dence entière et ne prononça pas le nom de mademoiselle Duriez. Il dit simplement qu'il se trouvait ruiné et forcé de vendre ce qu'il possédait pour payer ses dettes; qu'il comptait sur François pour lui chercher dès le lendemain une ou deux chambres meublées, et pour y faire transporter ses effets ainsi que plusieurs objets dont il ne voulait pas se séparer et qu'il lui indiquerait. Il ajouta que, son intention étant de gagner désormais sa vie par quelque emploi honorable, probablement dans les affaires, il pensait renoncer à son titre et se faire appeler Laverdie, supprimant même la particule.

Le respect, et plus encore l'émotion empêchaient François de répondre. D'ailleurs, il n'était pas grand orateur et les mots lui auraient manqué; mais aucun n'eût ajouté à l'expression de douleur peinte sur son honnête visage. Il attachait sur son jeune maître des regards remplis des sentiments qu'il n'osait et ne pouvait rendre en paroles : pitié, tendresse, reproche aussi; de grosses larmes les obscurcissaient peu à peu. A la fin, n'y tenant plus et ne trouvant pas d'autres moyens d'exprimer ce qu'il éprouvait, il se laissa tomber à genoux sur le tapis, devant le comte et leva les mains vers celui-ci, sans cesser de le regarder du même air suppliant et désolé.

Très troublé par cette scène inattendue, René lui fit signe de se rasseoir.

— Parle, lui dit-il; qu'est-ce que tu veux me faire comprendre? Est-ce que tu me blâmes?

— Je vous plains avant tout; mais, c'est vrai, je vous blâme aussi, mon bien-aimé jeune maître.

Et au bout d'un instant, il ajouta avec force :

— Vous serez toujours, toujours pour moi le comte de Laverdie.

Sa figure avait pris soudain une dignité singulière, René l'admira ; mais surtout il se sentit ému de la sincérité de cette douleur, et il voulut répondre à un tel dévouement par une confiance sans réserve; il s'ouvrit à son humble ami, ne comptant guère être compris toutefois; il lui apprit les motifs secrets de sa conduite, et ne pensa pas abaisser son amour en le laissant entrevoir à ce cœur fidèle et simple.

Le résultat de sa confidence eut lieu de le surprendre. La physionomie de François changeait, devenant tour à tour tranquille, joyeuse, puis presque triomphante. Quand le récit fut achevé, le vieux domestique se leva et fit un pas en avant, la main droite à demi étendue, dans un geste presque solennel.

— Soyez béni, s'écria-t-il. Ce que vous faites là est bien, est beau, est digne d'un comte de Laverdie!

Puis, stupéfait de sa hardiesse, et comme saisi du son de sa propre voix, le pauvre homme s'arrêta et laissa retomber sa main, tandis que le sang venait colorer légèrement ses joues jaunies, sillonnées de longues rides.

René sauta sur ses pieds et courut lui prendre la main.

— Merci, merci, lui dit-il en la pressant. C'est quelque chose que l'approbation d'un honnête cœur comme le tien.

Il lui donna alors quelques indications sur ce qu'il aurait à faire le lendemain.

Les premières démarches avaient été accomplies par lettres dès l'après-midi pour la vente des écuries et du mobilier. L'appartement du comte passait à bon droit pour une des merveilles de Paris; les acheteurs et les curieux ne tarderaient pas à s'y presser. René ne pouvait songer à cela sans frémir. Il voulait que tout fût terminé promptement et pensait dire adieu dès le lendemain à des trésors qui contenaient toute sa jeunesse, il aurait dit autrefois : sa vie.

Lorsque François l'eut quitté, il se coucha.

C'était la dernière nuit; il ne put guère dormir.

Cette chambre gothique, dans laquelle il se trou-

vait et qu'il préférait à toute autre pièce, était plus belle et plus curieuse encore aux lumières que pendant la journée. L'éclairage répondait à l'ameublement : c'étaient des bougies de cire, que portaient des bras de fer scellés dans le mur aux deux côtés de la cheminée, ou des flambeaux placés sur la table. Deux de ces derniers étaient restés allumés. Leur clarté insuffisante donnait aux objets une apparence fantastique; elle flottait vaguement parmi eux, faisant rayonner les uns et laissant les autres dans l'ombre, comme par caprice. Des étincelles s'accrochaient aux petits carrés des vitraux entre les lourdes tentures; dans une des parties les plus noires de la chambre, un éclair jaillissait tout à coup d'un casque ou d'une épée touchée par la lumière. Ici, comme une tache sanglante, brillait le satin rouge d'un coussin; là, les raides figures des tapisseries semblaient prendre vie pour se livrer aux plus effrayantes contorsions.

Combien de fois René, dans ses jours de jeunesse et d'enivrement, n'était-il pas demeuré étendu ainsi, pendant des heures, dans ce milieu qui lui plaisait, et si heureux qu'il en oubliait le sommeil! Il avait toujours été rêveur; et, comme il se retraçait sa vie passée, elle lui parut elle-même un rêve. Elle s'était envolée sans qu'il en restât rien, brillante, rapide,

très douce, mais vide et légère comme un songe. De tout ce qu'il avait possédé, il n'emportait que deux choses dans une existence nouvelle : l'amour d'une enfant et l'approbation d'un pauvre vieillard. Il sourit en songeant à la bénédiction naïve de François. Puis il rappela à son souvenir le regard de Gabrielle, ce regard qu'il avait surpris, lui aussi, lorsqu'il avait levé la tête dans l'avenue des Acacias : c'est alors qu'il avait eu à la fois la révélation de son propre amour et la honte de sa bassesse. Il se retraça les traits de ce visage inquiet, pensif et charmant, tourné vers lui avec tant d'amour... il le savait maintenant Et c'est ainsi qu'il ferma les yeux.

Les bougies achevaient de se consumer dans les flambeaux, et de faibles rayons de jour, pâlissant le vitrail, venaient déjà se jouer sur le front du dernier comte de Laverdie.

X

C'était le samedi suivant. Il fit ce soir-là une chaleur terrible.

Vers trois heures de l'après-midi, M. Duriez était seul dans son cabinet, rue des Petites-Écuries. Il venait de recevoir et d'expédier quelques dépêches, et, pour la vingtième fois, il consultait sa montre. — Ciel! que cette journée est longue! se dit-il. Quand donc est-ce que l'heure de partir viendra!

Il devait dans la soirée prendre le train pour Trouville, où sa famille se trouvait depuis le commencement de la semaine. Il se sentait très fatigué, et, comme il était lourd et gros, la chaleur l'éprouvait beaucoup.

La maison qu'il occupait se composait de deux corps de bâtiment séparés par une cour. Au fond, était une

assez jolie construction à deux étages où demeurait la famille; par-devant, sur la rue, il y avait les bureaux. Ceux-ci étaient au premier; le rez-de-chaussée renfermait de vastes magasins, dans lesquels on voyait des ballots de toutes tailles et de toutes formes, échantillons ou marchandises de passage. Sous la voûte, partant de la chaussée et tournant jusqu'au milieu de ces espèces de hangars, des rails de fer brillaient, usés par le frottement des roues, le va-et-vient des lourds colis.

Le cabinet de M. Duriez donnait sur la rue. On avait, ce jour-là, fermé complètement les volets des trois fenêtres, à cause du soleil, ce qui n'empêchait pas que l'on y étouffât. La tâche de la semaine était terminée, du moins pour le chef de la maison; mais il voulait attendre le dernier courrier. Il était pourtant plus impatient de s'en aller qu'un écolier qui part en vacances. D'abord, pour lui, six jours loin de sa famille étaient aussi longs que six mois; Émile même l'avait abandonné; on avait permis au jeune homme de quitter les affaires pour installer sa mère et sa sœur dans leur chalet. Puis des brises et des murmures de mer, évoqués par sa fantaisie, venaient bercer les sens du pauvre négociant jusque sur son fauteuil de cuir et devant son bureau ministre, chargé

de journaux et de papiers. Dieu ! qu'il ferait bon sur la plage, loin de ce brûlant Paris! L'atmosphère était si pesante qu'elle semblait assourdir les bruits mêmes du dehors. On entendait à peine, comme le sifflement irrité et persistant de quelque énorme insecte, la roue d'un rémouleur en plein vent mordant l'acier d'une lame; et l'on eût dit que les coups de marteau donnés en face, chez l'emballeur, tombaient sur de la ouate, tant ils résonnaient affaiblis et sourds.

Un camion roula dans la rue, puis s'arrêta tout à coup. M. Duriez, dont les paupières se fermaient, fut rappelé par ce fait à la réalité des choses; machinalement, il se pencha pour regarder à travers les volets. C'étaient des caisses que l'on venait prendre chez l'emballeur et que l'on commençait à charger, non sans peine. Il apprécia mieux son bien-être relatif en suivant des yeux les mouvements des hommes qui remuaient ces masses; ils étaient alertes et gais pourtant, malgré leurs visages rouges et ruisselants de sueur. Ses regards se reportèrent alors sur les affiches jaunes indiquant les paquebots en partance; les noms de leurs destinations étaient écrits en lettres immenses : Buenos-Ayres, Rio de Janeiro, les Antilles. Cela le ramena à l'idée de la mer qu'il allait voir le soir même, et il se disposait à tirer de nouveau sa montre,

lorsque quelque chose d'inattendu le retint à la fenêtre et le fit regarder plus attentivement au dehors.

Un cabriolet de place venait de s'arrêter devant la maison; un jeune homme, à la tournure et à la mise d'une dictinction absolue, en descendit, et, après s'être assuré par un coup d'œil qu'il ne se trompait pas, pénétra sous la voûte.

M. Duriez reconnut le comte de Laverdie.

— Tiens! pensa-t-il, en un instant aussi curieux et aussi éveillé que s'il n'y eût pas eu vingt-huit degrés à l'ombre... Le comte ici! En fiacre! C'est singulier. Que peut-il me vouloir?

On avait cru chez les Duriez à l'histoire de la foulure, aussi n'avait-on pas été surpris de voir s'interrompre subitement les visites de René. Émile avait traité si légèrement l'affaire du duel, que ses parents n'avaient pas même songé que ceci pût tenir éloigné M. de Laverdie. Cependant ils se sentaient persuadés que la marquise ne les laisserait pas partir avant d'avoir obtenu pour son neveu la main de Gabrielle Leur surprise fut grande et leur désappointement aussi lorsqu'ils durent s'avouer qu'ils s'étaient trompés dans leurs prévisions. C'est alors qu'ils commencèrent à faire des rapprochements et à éprouver quelque

inquiétude quant à l'accomplissement de cette union tant souhaitée.

Dans sa dernière visite, madame de Saint-Villiers trouva l'occasion d'entretenir longtemps sa filleule en particulier, et, dès qu'elle fut partie, madame Duriez se hâta de questionner la jeune fille. Celle-ci répondit assez évasivement, puis, pressée quant à la grande affaire du mariage, elle déclara avec beaucoup de tranquillité qu'on ferait mieux de n'y pas songer, qu'elle supposait la marquise et René moins décidés qu'on ne s'était plu à le croire, et que, pour elle, elle y renonçait volontiers, ayant peu d'inclination pour le comte et ne s'en étant pas cachée à sa marraine.

Des paroles tellement inattendues furent accueillies avec stupeur et irritation. Gabrielle eut à subir de longs et ridicules discours; elle s'y attendait et les écouta sans mot dire. Sa mère, indignée, s'en prit à elle de la rupture, certaine qu'elle avait éloigné le comte par sa froideur. Ce qui sembla le plus pénible à la jeune fille fut que ses parents crurent, comme René lui-même l'avait fait, qu'elle préférait Ernest Arnaud; entendre commenter, discuter et juger ses sentiments les plus secrets, tels du moins qu'on pensait les deviner, fut pour elle un supplice.

Sur ces entrefaites, on partit pour Trouville

Dans l'agitation du déplacement, Émile négligea un peu la lecture des journaux : ce fut par des amis qu'il apprit assez tard la vente qui allait être effectuée dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré. Il n'avait pas encore eu le temps d'en informer son père, et celui-ci, peu curieux des nouvelles du monde, n'en savait rien le samedi, lorsqu'il vit René descendre d'un fiacre à se porte. On en parlait pourtant beaucoup. Les uns la considéraient comme une nouvelle excentricité de la part du comte ; d'autres disaient que le goût des voyages avait remplacé chez lui celui des chevaux, des tableaux et des vieilleries artistiques, et qu'il se disposait à faire le tour du monde ; quelques-uns prétendirent, mais tout bas, que René de Laverdie était ruiné. Ce qui se murmurait ainsi fut tout à coup crié très haut par Émile Duriez, en pleine plage de Trouville. On ne le crut pas tout d'abord, mais ses affirmations n'en bouleversèrent pas moins toute la jeunesse élégante qui promenait là ses loisirs. Beaucoup prirent le premier train pour Paris, afin de découvrir la vérité sur l'événement, et aussi dans l'intention de visiter cet appartement curieux et splendide, où il avait été si difficile de pénétrer jusque-là, à cause de l'humeur tant soit peu exclusive et dédaigneuse du propriétaire.

— Vous voyez, disait Émile à sa mère, ce que vaut ce comte de Laverdie, et à quoi il s'est trouvé réduit aussitôt qu'il a perdu l'espoir d'épouser ma sœur. Blâmez-vous encore Gabrielle d'avoir su décider pour elle-même avec tant de jugement et d'énergie?

— Rien n'est changé, répondait madame Duriez; nous savions qu'il avait des dettes. Est-ce que cela empêche qu'il ne soit comte et que son fils aîné, s'il se marie, ne doive porter le titre de marquis de Saint-Villiers? Gabrielle a fait un coup de tête dont je ne me consolerai jamais et que je déplorerai jusqu'à mon dernier jour.

La jeune fille entendait tout cela, ce qu'on feignait de dire tout bas aussi bien que le reste. Elle avait été douloureusement étonnée d'apprendre ce qui se passait à Paris; car, malgré elle, quelques illusions lui restaient encore, et il lui avait été impossible jusque-là de mépriser tout à fait René. Elle tomba dans un désespoir profond; il lui sembla que tout se brisait à la fois dans son cœur. La confiance dans son père et dans sa mère, la tendre intimité avec son frère, tout le charme de son petit cercle de famille, toutes les perspectives riantes de sa vie, s'envolaient avec son amour : et pourtant le vide laissé par celui-ci était déjà si grand qu'il semblait affreux de le sentir se creuser plus encore.

Elle avait toujours volontiers recherché la solitude, et elle éprouvait une volupté amère à donner à sa tristesse un cadre magnifique : à Montretout, elle passait des heures à sa fenêtre, et c'est en face du ciel bleu, de Paris et des bois, qu'elle avait pleuré ; à Trouville, pendant cette cruelle journée de samedi, elle se réfugia sur une terrasse, située en avant du jardin et dominant la mer. La plage était déserte, car leur habitation se trouvait éloignée de la ville, et les promeneurs venaient rarement jusque-là; d'ailleurs un soleil brûlant rayonnait sur le sable et sur la mer ; celle-ci commençait à monter.

Il n'est pas à la douleur un remède plus doux ni plus sûr que la mélancolie; les cœurs faibles ont cette ressource qui les sauve : là où les forts sont brisés par le vent du malheur, comme le chêne par la tempête, les faibles, semblables au roseau, s'inclinent, pleurent et vivent.

Gabrielle versa d'abord des larmes abondantes. Elle n'avait jamais eu d'épreuve auparavant, et elle s'étonnait de pouvoir tant souffrir. Mais, peu à peu, elle releva les yeux, et, en face du grand spectacle triste et calme de la mer, la violence de son chagrin s'apaisa. Les flots s'approchaient toujours davantage; elle put bientôt les distinguer et les suivre du regard un à un,

tandis qu'ils roulaient mollement sur le sable, s'avançant, et reculant pour s'avancer encore. Ses lèvres murmurèrent une fois ou deux : Ah! René!.. ah! René! Puis elle finit par s'abandonner à une rêverie presque douce où l'aiguillon de sa peine s'émoussa.

Tandis qu'elle pleurait et rêvait ainsi, assise à l'ombre sur la terrasse au bord de la mer, René, à travers les rues ensoleillées de Paris, se faisait conduire à la maison Duriez et pénétrait dans le cabinet du négociant-commissionnaire.

M. Duriez se leva avec empressement, lui tendit la main et le fit asseoir. René expliqua franchement l'objet de sa visite.

— Monsieur, dit-il, la démarche que je fais en ce moment vous paraîtra sans doute très extraordinaire. Permettez-moi un court préambule. J'ai été élevé dans un monde où le préjugé règne en maître, et je lui ai obéi pendant bien longtemps sans m'apercevoir dans quelle servitude je vivais; mes yeux se sont ouverts, j'ai eu honte de mes chaînes et je m'en suis violemment débarrassé. Vous me voyez dans toute l'ivresse d'un premier moment de liberté, et j'éprouve une telle horreur pour tout ce qui n'est pas naturel et sincère, large et droit, que je me sens très capable de tomber dans l'excès contraire. J'ai même grand' peur

de vous paraître extravagant et incompréhensible.

M. Duriez s'efforça de ne pas laisser voir dans quelle surprise le jetait cette entrée en matière; il assura poliment que rien ne pourrait lui faire prendre de M. de Laverdie une opinion si peu favorable.

— Ma tante, madame de Saint-Villiers, continua celui-ci, m'a fait partager l'espoir qu'elle nourrissait que vous pourriez un jour m'accorder l'honneur de devenir votre gendre. Je ne connaissais pas alors mademoiselle Duriez. Aujourd'hui, monsieur, c'est différent : je l'aime de toute mon âme.

La voix de René trembla légèrement à ces derniers mots; une vive rougeur colora son front et disparut aussitôt; toute l'expression de sa physionomie portait témoignage de la profonde sincérité de ses paroles.

M. Duriez, ému, lui tendit la main et certainement, dans ce moment-là, oublia qu'il était comte; René la serra, puis reprit aussitôt :

— Une chose que ma tante ne connaissait pas, malheureusement, c'était l'état de ma fortune. Hélas! monsieur, il ne m'en restait rien; j'avais tout gaspillé dans ma folie. Vous vous en doutiez, et cependant...

— Sans doute, interrompit vivement M. Duriez : une question d'intérêt ne pouvait en rien influer sur notre décision. Votre caractère, votre nom, nous ren-

daient fiers de votre alliance et garantissaient pour nous le bonheur de notre enfant.

René s'inclina pour cacher un sourire.

— Mon caractère ? dit-il. Vous le jugiez avec trop d'indulgence. C'était celui d'un jeune étourdi qui a mangé plusieurs millions en ne songeant qu'à s'amuser. Dieu merci, monsieur, ce caractère-là n'est plus le mien. Je suis devenu un autre homme le jour où j'ai commencé à aimer une jeune fille douée de toutes les grâces et de toutes les vertus... L'ange qui m'a transformé ainsi, monsieur, ai-je besoin de vous dire son nom ?

M. Duriez était à la fois touché, surpris et enchanté. La confession volontaire de René lui semblait provenir d'un bon naturel et d'un cœur fortement épris. Il s'attendait à une demande en mariage immédiate ; la façon de procéder lui paraissait singulière, mais il ne s'y arrêtait pas. N'osant ouvrir la bouche de peur de retarder une conclusion qu'il voyait venir avec joie, il écartait déjà ses bras, prêt à y serrer le jeune homme amoureux et repentant.

René cependant continuait de parler. Il ne voulait pas, disait-il, mettre aux pieds de mademoiselle Duriez l'être le plus méprisable, un parasite, propre au plaisir seulement, couvert de dettes : il allait vendre tout ce qu'il possédait pour payer les siennes, et il sauverait

encore assez de ce désastre pour pouvoir choisir quelque position honorable, où il rachèterait par le travail les années qu'il avait perdues. Il ne pensait pas conserver son titre; il comptait faire plus que ses aïeux au 4 août, car eux n'avaient abandonné que des privilèges matériels; lui, il voulait abdiquer son injuste orgueil, longtemps si cher. Il s'expliquait simplement, n'essayant pas de faire de l'effet, mais désirant être compris. La pensée qu'il cherchait à mettre en évidence était celle-ci :

— J'espère me rendre digne de mademoiselle Duriez.

— Et pour vous rendre digne d'elle, fit le négociant avec une vivacité dont il ne fut pas maître, vous commencez par renoncer à votre titre! Pardonnez-moi, mon cher monsieur, mais votre raisonnement ne me paraît pas très logique. Vous prétendez monter, et je vous vois descendre.

René se redressa, rougit; un éclair d'indignation passa dans ses yeux; mais presque aussitôt sa lèvre se crispa dans un sourire amer.

— Pensez-vous, monsieur? répondit-il. J'ai beaucoup entendu parler cependant de ce que l'on appelle l'avènement de la bourgeoisie. Je vous aurais cru partisan de cette doctrine. Quoi qu'il en soit, je sais que

mademoiselle Duriez ne désire pas être comtesse, et je crois lui plaire en agissant comme je le fais.

M. Duriez restait rêveur, faisant d'inutiles efforts pour deviner ce que madame Duriez eût pensé à sa place; faute d'y parvenir, il ne savait trop que penser lui-même.

Il y eut un moment de silence. René regardait son interlocuteur et se sentait pris d'une grande pitié pour la nature humaine. — Voilà pourtant, se disait-il, un homme qui est intelligent, bon, libéral. Je ne lui refuse pas ces qualités, mais je m'aperçois seulement d'une chose : c'est que, jusqu'à présent, j'ai attaché à tous les adjectifs du dictionnaire un sens beaucoup trop absolu; si je voulais les employer maintenant comme je les ai compris d'abord, je ne trouverais l'application ni des bons ni des mauvais. J'ai été jeune ; heureusement que je ne suis pas le seul.

Ces réflexions, très rapides, furent immédiatement suivies d'un retour sur sa situation actuelle, qui arracha un soupir à René. Il reprit la parole :

— Je ne veux pas vous importuner plus longtemps, dit-il à M. Duriez. Mon intention était de vous poser une question et de vous demander un service. Ce que j'ai dit jusqu'à présent n'était qu'une explication nécessaire, et j'arrive au fait. Je vais partir pour l'Amé-

rique; des amis m'y appellent; j'y trouverai un champ de travail ouvert et la perspective d'un avenir plus heureux que je n'ai le droit d'espérer. Je n'ai pas l'ambition insensée de jamais offrir à mademoiselle Duriez une fortune égale à la sienne; mais, quand je serai devenu autre chose qu'un jeune viveur ruiné (et je vous jure que ce temps n'est pas loin), puis-je espérer que vous vous montrerez favorable aux vœux d'un amour assez puissant pour inspirer de semblables résolutions?

M. Duriez trouva facile de faire cette promesse; elle s'accordait avec les bonnes dispositions qu'il entretenait, quoi qu'il en eût, pour le jeune homme, ainsi qu'avec sa prudence naturelle. Il eut soin, du reste, de ne s'engager à rien, faisant remarquer que sa fille dépendait avant tout d'elle-même et de sa mère. René en convint sans peine; et comme M. Duriez lui rappela qu'il avait parlé d'un service :

— Ah! c'est un grand service, fit-il en souriant et même en rougissant un peu. Je vous serais profondément reconnaissant si vous vouliez communiquer à mademoiselle Duriez le parti que j'ai pris, et si vous consentiez à lui remettre ces quelques mots que j'ai eu la hardiesse de lui écrire.

Et il tendait à M. Duriez une lettre décachetée.

Celui-ci la considéra avec quelque inquiétude, hésitant à la prendre, évidemment embarrassé.

— Oh! ce n'est pas une déclaration, ajouta René. C'est une confession, c'est un serment, c'est le résumé de ce que je vous ai dit à vous-même. Lisez-la, ou laissez-moi vous donner ma parole d'honneur qu'après l'avoir lue vous ne sauriez refuser de la remettre à mademoiselle Duriez.

— Eh bien, dit le négociant, donnez-moi votre lettre.

Il venait de réfléchir qu'il n'était pas absolument nécessaire que madame Duriez la vît.

René le remercia avec chaleur et se leva pour prendre congé. M. Duriez se leva aussi, mais avant de laisser partir le jeune homme, il crut convenable de lui adresser quelques mots encourageants et de montrer un certain intérêt pour ses projets d'avenir.

— Alors, vous entrez dans les affaires? lui demanda-t-il.

— Voici, répondit René. J'ai un ami qui, il y a quelques années, partit pour l'Amérique et voyagea dans la région des lacs. Il était poussé par l'amour du pittoresque, et plus encore par le goût des découvertes et des entreprises. Il acheta toute une forêt près du lac Érié, vendit les bois et défricha le sol. Dernièrement,

on a découvert de ce côté une carrière de pierres admirable.

La pierre de taille, vous le savez, est rare en Amérique. Mon ami tient ainsi entre ses mains plusieurs sources de richesse; il est très inventif et imagine des moyens de transport de moins en moins coûteux; il est à la tête d'une vraie colonie en train de devenir une ville. Mais il ne peut suffire à tout. Voici bien longtemps que, blâmant ma vie d'oisiveté, il cherche à m'attirer près de lui par des propositions magnifiques. Il m'assure que nulle existence n'est plus active ni plus intéressante que la sienne. J'ai fini par le croire, et je vais le rejoindre.

— Et vous pensez vous établir là-bas?

— Mon Dieu, non : trop d'intérêts me rattachent à l'Europe; j'y reviendrai constamment. D'ailleurs, mon ambition n'est pas grande; tout ce que je veux pour le moment, c'est travailler, et j'avoue que je ne sais pas trop encore comment je m'y prendrai.

Il serra la main de M. Duriez et partit.

Le négociant s'approcha de la fenêtre, et, à travers les lames des persiennes, le vit monter en fiacre et disparaître au tournant de la rue. Il se sentit persuadé qu'il avait parlé pour la dernière fois à M. de Laverdie, et, tout en soupirant sur l'écroulement de ses beaux

rêves, il éprouvait à cette pensée un certain soulagement.

— Quel singulier caractère! se dit-il. Un peu trop romanesque pour moi. En voilà un fou qui s'en va casser des pierres en Amérique, tandis qu'avec un seul mot il pouvait demain obtenir pour femme une charmante fille qu'il prétend aimer, et des millions dont il aurait redoré son blason. C'est dommage! Il portait un beau nom et je crois vraiment qu'il a bon cœur. Je me demande si la petite avait quelque affection pour lui?... Probablement : il faut convenir que c'est un cavalier superbe, le vrai héros d'un roman de chevalerie, avec ses grands yeux et sa haute mine! Bah! elle se consolera bien vite. Nous allons la distraire, et, avant que ce bel amoureux ait de nouveau traversé l'Océan, nous aurons trouvé quelque autre comte, qui fera moins de façons pour accepter la petite main et la dot ronde de notre bonne et jolie Gabrielle.

Pendant les deux ou trois semaines qui suivirent cette journée, on aurait pu faire la remarque suivante : chaque fois qu'un bateau à vapeur, partant pour les États-Unis, quittait le port du Havre, une jeune fille, debout sur la jetée de Trouville, et quelque temps qu'il fît, le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu

et que son panache de fumée se fût évanoui dans les airs. Cette jeune fille était blonde, gracieuse, mise avec élégance, et généralement suivie par une femme de chambre. Lorsqu'il ne pleuvait pas, les curieux étaient nombreux sur la jetée; on venait voir partir le steamer et surtout s'examiner les uns les autres. Bien des regards accompagnaient la jeune fille, quand, après être restée un moment accoudée sur le parapet, elle se redressait lentement et s'éloignait sans parler à personne.

— Qui est-elle? demandait un nouvel arrivé.

Et l'on ne manquait jamais de lui répondre :

— C'est la petite Duriez, la fille du commissionnaire, vous savez... Elle a bien un million de dot et elle héritera de quatre fois autant.

XI

Il y avait presque deux années que René Laverdie était parti pour l'Amérique.

La marquise de Saint-Villiers, assise dans son petit salon, se trouvait seule un soir, très seule.

Bien qu'on fût à la fin d'avril, une bûche mince brûlait dans la cheminée, les rideaux étaient clos ; au dehors, le vent, qu'on entendait souffler, chassait parfois des gouttes de pluie contre les vitres.

La marquise ne semblait pas avoir vieilli. Peut-être qu'au jour on eût remarqué moins d'éclat qu'autrefois dans ses yeux noirs, toujours impérieux et pénétrants ; et, si elle se fût levée, sa démarche moins ferme aurait trahi le sombre travail du temps et celui du chagrin. Mais, telle qu'elle était placée, dans son fauteuil large et bas, sous la clarté douce de la lampe, son regard

paisible fixé sur la flamme qui rongeait le bois en pétillant, on eût dit qu'elle avait trouvé le secret de vaincre ou de charmer ces deux ennemis si redoutables de l'homme : l'âge et la solitude.

Il n'en était rien cependant; et si madame de Saint-Villiers pouvait encore sourire, les yeux sur le foyer, c'était lorsque ses souvenirs lui rappelaient si vivement les êtres qu'elle avait aimés, que pendant un instant elle oubliait qu'aucun d'eux n'existait plus pour elle. Mais à peine ces courtes illusions s'étaient-elles envolées, que la réalité lui apparaissait d'autant plus amère.

C'est ce qui arriva ce soir-là.

Un domestique en entrant pour apporter le thé tira la marquise de sa rêverie. Elle suivit des yeux avec quelque impatience les mouvements de cet homme, qui posa son léger plateau sur une petite table et approcha la table du fauteuil où elle était assise. Comme il le fit un peu trop vivement, quelques gouttes s'échappèrent de la théière, s'éparpillèrent à l'entour et roulèrent jusque dans la soucoupe de Saxe; il voulut réparer sa maladresse, mais sa maîtresse le renvoya presque avec irritation.

Elle sortait d'un songe si bienfaisant que le réveil lui semblait trop cruel.

Un filet de vapeur s'élevait de la mignonne théière, et, se tordant au-dessus avec délicatesse, répandait dans la chambre le parfum de la boisson favorite de madame de Saint-Villiers; pourtant celle-ci n'étendit pas la main vers le petit plateau. Ses yeux, du reste, ne se reportèrent pas non plus sur la flamme; ils s'étaient arrêtés sur un point du mur que la lampe éclairait. On avait dû enlever un tableau à cet endroit, car, sur la tapisserie mise à nu, la place qu'il avait occupée, sans doute pendant fort longtemps, se montrait, visible dans la lumière par sa teinte plus foncée. En effet, c'était là que, durant des années, était resté suspendu le portrait de René enfant, et que, plus tard, il avait été remplacé par celui du jeune homme âgé de vingt-trois ans. La première de ces deux peintures avait été transportée au château de Saint-Villiers, ancienne demeure que, vu son état de délabrement, la marquise n'habitait guère : il eût fallu une fortune pour lui rendre la splendeur qu'elle avait eue un jour. Madame de Saint-Villiers la voyait tomber en ruines avec un regret profond ; n'étant pas assez riche pour faire relever, restaurer les vieux murs qui avaient abrité les ancêtres de son mari, elle se réjouissait de penser que sa mort précéderait leur chute, et que, de son vivant du moins, leurs débris ne frémiraient pas sous

la pioche et ne seraient pas vendus à l'encan. Chaque été elle les visitait avec amour; elle s'enfermait là durant quelques semaines, au milieu des souvenirs et des reliques du temps passé.

C'est parmi ces chères reliques qu'elle avait trouvé une place pour le portrait de son petit-neveu lorsque celui-ci, devenu un homme, avait de nouveau posé, pour lui faire plaisir, devant un des grands peintres de notre époque. Et maintenant le visage du jeune homme, comme celui de l'enfant, avait disparu, et rien ne l'avait remplacé. En l'éloignant de ses yeux, l'inflexible vieille dame croyait pouvoir aussi facilement le chasser de son cœur, mais deux ans s'étaient écoulés sans qu'elle y fût parvenue. Souvent elle avait regardé la place vacante sur la muraille, mais jamais avec un sentiment plus amer, un regret plus déchirant que pendant cette triste soirée d'avril où elle se trouvait seule dans son petit salon.

Tout à coup, elle se leva, prit sur la cheminée un flambeau qu'elle alluma, et sortit de la pièce. Elle marchait à pas tremblants, comme si elle se fût disposée à commettre quelque crime. Arrivée dans sa chambre à coucher, elle jeta effectivement un regard autour d'elle, inquiète à l'idée d'être surprise au milieu de l'action qu'elle méditait. Se voyant bien seule, elle

ouvrit une armoire, avec une clef qu'elle prit au fond d'un secrétaire, et en explora l'intérieur d'un coup d'œil troublé. Les rayons de cette armoire étaient couverts de papiers, de paquets de lettres, de quelques boîtes ; dans la partie inférieure, il y avait un tableau de petite dimension, retourné, appuyé contre le mur. C'était ce tableau, le portrait de René, que la marquise cherchait et voulait revoir : depuis tant de mois qu'il se trouvait là, l'armoire n'avait pas été ouverte.

Elle le posa sur une chaise comme sur un chevalet, et plaça la lumière de façon que la peinture devînt aussi distincte que possible; puis, s'asseyant à quelque distance, elle se mit à le contempler.

Ils restèrent ainsi face à face.

Lui semblait aussi la regarder. La lueur incertaine de la bougie, flottant sur ces beaux traits, leur donnait une apparence de vie. Le regard était fier et tranquille, mais un peu triste : interprète fidèle d'une âme ardente qui, au milieu même des plaisirs, sans le savoir peut-être, souffrait de son inaction et aspirait en secret à quelque chose de plus élevé. Le peintre certainement devait être un homme de génie, pour avoir saisi et rendu cette indéfinissable expression lorsque tout autre n'eût vu dans ces yeux superbes que l'éclat de l'esprit et le rayonnement de la gaieté.

En face de ce visage plein de jeunesse et véritablement animé, madame de Saint-Villiers se tenait, immobile et pâle comme une morte. Une émotion profonde l'avait saisie en revoyant celui qu'elle avait aimé comme un fils, dont elle s'était séparée avec plus de douleur que si on l'eût arraché de ses bras pour le coucher dans le tombeau.

Mais, avec l'angoisse d'une séparation si cruelle, se réveillait une souffrance plus vive encore. C'est que, dans René perdu, elle ne pleurait pas seulement ce jeune homme si noble et si beau, dont les brillantes qualités faisaient déborder son cœur d'orgueil, comme sa tendresse filiale le faisait déborder d'amour : ce qu'elle pleurait, c'était encore leur race morte, leur nom éteint, leur blason disparu. Elle était une Laverdie, elle. René restait le dernier représentant de sa famille. En le voyant mener sa vie un peu dissipée, elle avait craint un moment qu'il ne se mariât point et que leur nom ne pérît avec lui ; c'est alors qu'elle avait engagé le marquis de Saint-Villiers à laisser par testament son titre à aîné de leurs arrière-neveux, certaine que le comte de Laverdie se ferait un devoir sacré et un honneur de confondre et de perpétuer la gloire de deux maisons aussi anciennes et aussi fameuses.

Et quelle était maintenant la fin de tout ceci? Tant de préoccupations, tant de soins, tant d'espoir, tant d'orgueil, pour en arriver là!... Pour voir ce neveu, ce fils, cet héritier d'un nom si grand, ce dépositaire d'un sang si pur, briser son écusson, renier un passé qui embrassait des siècles, se courber vers la terre et la creuser de ses mains, comme avaient fait autrefois les serfs que ses aïeux foulaient sous leurs pieds! Quel désespoir et quelle honte!

La marquise regardait toujours le portrait placé devant elle, mais le mouvement d'insurmontable tendresse qui l'avait contrainte à le tirer de l'obscurité et de l'oubli cédait à un sentiment opposé, à mesure qu'elle le considérait. Les larmes, qui d'abord avaient jailli de ses yeux devant cette figure tant aimée, venaient de tarir, et elle attachait maintenant sur elle des regards durs et secs.

C'est en vain que René sembla tourner vers sa tante ses yeux pleins de fierté douce et de tristesse virile Était-ce le jeu de la lumière, ou bien y avait-il vraiment une prière dans ses yeux? Sans doute que madame de Saint-Villiers crut l'y voir, car elle y répondit :

— Malheureux enfant! murmura-t-elle. Non, non, n'attends pas que jamais je te pardonne.

La vieille marquise ne dormit point cette nuit-là. Durant l'heure qu'elle avait passée devant le portrait de René, tous les chagrins qu'elle avait eus dans sa vie, même ceux qu'elle pensait avoir oubliés, ceux dont l'aiguillon paraissait émoussé depuis longtemps, étaient venus la torturer. L'isolement de sa vieillesse se faisait sentir, plus affreux, plus désolé que jamais. A travers les ombres de la nuit, elle le voyait se dresser devant elle comme un spectre effroyable, qui la suivrait en ricanant jusqu'au tombeau, joyeux d'y ensevelir avec elle les cadavres raidis de deux races. Tantôt les tourments de l'orgueil dominaient ceux du cœur, et elle sentait des malédictions monter à ses lèvres; dans d'autres moments, un attendrissement plus doux et plus cruel l'envahissait; alors elle versait des larmes en songeant au passé, en se rappelant les petits enfants qui lui avaient souri, qu'elle avait portés dans ses bras, et dont pas un seul ne serait auprès d'elle pour lui fermer les yeux.

Le lendemain, dans l'après-midi, comme madame de Saint-Villiers se tenait dans son petit salon, qu'éclairait un rayon de soleil d'avril, un domestique entra et lui remit une carte.

Madame de Saint-Villiers jeta les yeux sur cette carte et eut un mouvement de joyeuse surprise; elle

venait d'y lire le nom du vicomte Alphonse de Linières.

Alphonse avait été dès l'enfance l'ami de René; il avait été élevé avec lui presque sous les yeux de la marquise. Celle-ci l'aimait doublement, et pour son neveu et pour lui-même; il était pour elle l'idéal du gentilhomme; elle eût souhaité que René lui ressemblât, qu'il fût comme lui fortement attaché aux vieux principes, ferme et inflexible dans ses idées, au lieu de se laisser si facilement emporter au souffle de tous les enthousiasmes, de toutes les pensées nouvelles et hardies. Ceci, c'était bien avant qu'il fût possible de prévoir jusqu'où des dispositions qui inquiétaient tant la marquise devaient entraîner son neveu.

La conduite du comte de Laverdie fut jugée par Alphonse de Linières comme par madame de Saint-Villiers. Il en éprouva la même douleur, la même indignation. Tous deux, la vieille dame et le jeune homme, confondirent leur chagrin et trouvèrent dans leur sympathie mutuelle quelque adoucissement à une déception si amère. Ils cessèrent pourtant bientôt de parler ensemble de ce qui les préoccupait si fort, afin de ne point s'attrister l'un l'autre. Alphonse surtout cachait soigneusement à la marquise la colère sourde et croissante qu'excitait en lui le coup de tête de René. Il considérait cet acte comme un déshon-

neur, non seulement pour la famille de son ami, mais pour toute la noblesse de France ; il y voyait une véritable désertion, et il résolut de s'en faire le justicier, et de laver dans le sang la tache faite à toute sa caste.

Lorsqu'il eut formé ce projet, brûlant de l'exécuter, il partit pour l'Amérique. Il se réjouissait de se trouver face à face avec René, de le provoquer, de l'insulter cruellement, de se battre avec lui et de le tuer. Son ancienne amitié avait fait place à une implacable fureur; ou plutôt, c'est parce qu'il aimait le comte si profondément encore qu'il ressentait avec tant de vivacité ce qu'il considérait comme la honte et la dégradation de celui-ci.

Il resta quelques mois absent, et la marquise, qui ne pouvait s'imaginer ce qu'il était devenu ni s'expliquer son long silence, s'affligea de la disparition de son jeune ami. Elle s'était fait une douce habitude de ses fréquentes visites, mais elle eût été très étonnée si on lui avait dit qu'elle ne séparait pas Alphonse de René, et que le souvenir de son neveu était après tout ce qui donnait tant de charme pour elle à la société du vicomte.

Après en avoir un peu voulu à ce dernier, elle finissait presque par ne plus espérer le revoir et par ne

plus songer à son étrange conduite, lorsque tout à coup il se présenta chez elle.

Ce fut avec un empressement plein de joie qu'elle donna l'ordre de le faire entrer.

Elle était si heureuse de le voir, qu'elle n'avait pas le courage de lui faire des reproches. Elle pensait d'ailleurs que ce long silence avait pu cacher quelque fredaine de jeune homme dont le vicomte ne se soucierait pas de lui faire l'aveu. Elle ne voulut pas se montrer indiscrète.

Ce fut Alphonse qui parla le premier d'excuses et d'explications; et, comme elle essayait en souriant de le faire taire, il prit un air grave, dit qu'il était venu avant tout pour cela, qu'il avait à lui révéler des choses importantes, l'intéressant elle-même plus qu'elle ne pouvait le supposer.

La marquise changea aussitôt de visage.

— D'où venez-vous donc? demanda-t-elle. Et sa voix trembla quand elle fit cette question.

— Je viens d'Amérique, madame, répondit Alphonse.

— Vous avez vu René de Laverdie? Vous venez pour me parler de lui?

— Oui, madame.

Madame de Saint-Villiers baissa la tête et réfléchit pendant un instant.

— Je ne veux pas, dit-elle enfin, entendre un seul mot qui ait rapport à lui. Vous me ferez plaisir, vicomte, de me parler d'autre chose.

Alphonse fit un mouvement comme pour en appeler de cette dure parole.

— Voyons, reprit la marquise d'un ton qui voulait être indifférent, mais qui résonnait faux et saccadé, vos deux traversées ont-elles été bonnes? Causons un peu de l'Océan; voilà un sujet qui me plaît, je ne m'en lasserai pas vite. Quant aux Américains, je vous en fais grâce : un peuple d'insurgés, un peuple de marchands, sorti de l'écume du vieux monde! Des gens qui n'ont ni arts, ni littérature, ni esprit, ni goût! Tenez, on attaque de nos jours avec tant d'acharnement l'aristocratie, la théorie de la race.... Est-ce que les États-Unis ne sont pas une preuve qu'en dehors de la noblesse il ne peut y avoir que des instincts mercantiles et bas, et que la pureté d'un sang transmis sans mélange de génération en génération est le seul gage de la délicatesse du cœur et de l'élévation de l'âme? Qu'est-ce que cette tourbe grossière qui a peuplé le Nouveau-Monde peut produire d'autre que des machines? Ils se prosternent devant deux divinités : le fer et l'or!

Et ce sont eux que l'on veut nous donner en exémple! eux que l'on propose comme modèle aux enfants de la vieille Europe aristocratique! Hélas! mon cher vicomte, où allons-nous? où allons-nous?

— Vers le progrès, j'espère, répondit Alphonse avec un grave sourire.

La marquise le regarda avec étonnement.

— C'est vous qui parlez ainsi, Alphonse?

— Oui, madame, c'est moi. Ah! marquise, ne me considérez pas avec cet air terrifié. Si deux êtres se sont jamais compris, entendus pour aimer et pour défendre les mêmes principes, vous le savez, c'est vous et moi. Je n'ai pas changé, je vous assure. Bien que je revienne de par delà l'Océan, je ne vous rapporte aucune idée de l'autre monde. Ce ne sont pas des théories que je vous supplie d'écouter, c'est une histoire. Permettez-moi de vous la dire.

— Le héros de cette histoire, c'est René, n'est-ce pas?

— Oui, marquise; et j'y ai joué, moi, un triste rôle. Mon châtiment sera de vous la raconter; je ne me croirai absous que lorsque j'aurai subi votre indignation et votre blâme. Ce que j'ai à vous dire est un peu long. Pardonnez-moi si j'entremêle trop souvent à mon récit la peinture de mes impressions personnelles;

elles ont été si fortes à certains moments que je ne saurais les détacher des faits. Vous me comprendrez, j'ose le croire, d'autant mieux que nous avons toujours partagé les mêmes idées. Ai-je votre permission pour parler?

— Je vous écoute, dit la marquise.

Ells s'appuya sur le dossier de son fauteuil, ses deux mains fines, d'un ton mat comme de l'ivoire, croisées devant elle sur la faille noire de sa robe. Ses yeux ardents étaient fixés sur le visage du jeune homme assis en face d'elle, mais c'est en vain qu'elle cherchait à leur donner une expression implacable et sereine; ils étaient pleins du trouble qui régnait dans son cœur, et trahissaient l'avidité inquiète et le secret espoir avec lesquels elle attendait les révélations qu'on allait lui faire. Par un effort surhumain, elle avait pu d'abord inviter le vicomte au silence, mais dès qu'elle lui eut accordé l'autorisation de parler, c'est à grand'peine qu'elle parvint à lui cacher l'émotion et l'impatience qui l'agitaient.

Alphonse de Linières n'était pas très fin observateur et ne remarqua pas ces détails. Tout entier à son sujet, cherchant à mettre ses paroles à la hauteur des événements et de ses propres pensées, il commença d'une voix lente, le regard tourné vers la cheminée

dans laquelle une flamme pâle luttait contre le rayon printanier qui s'était glissé jusque-là.

— Ce serait une grande douleur pour moi, madame, de vous paraître odieux et de perdre votre estime; cependant je ne sais si je puis espérer que vous me pardonnerez et que vous me conserverez votre amitié, lorsque vous aurez appris dans quel but je suis parti pour l'Amérique, il y a environ un an. J'y étais poussé par le désir furieux, insurmontable, de rencontrer René de Laverdie et de lui reprocher face à face sa lâcheté et sa trahison. Je savais bien ce qui s'ensuivrait, car je n'ai jamais pensé que son cœur eût changé au point d'accepter sans bondir de colère les paroles outrageantes que je lui adressais intérieurement et que je brûlais de lui jeter au visage. Mais ici le courage me manque pour vous dire toute la vérité, pour vous avouer à quel degré d'aveugle rage mon amitié déçue avait pu me faire parvenir, et quel odieux espoir me faisait trouver la vapeur trop lente quand je traversais l'Océan.

Pendant un instant le vicomte se tut, oppressé par un pareil souvenir; il n'osait pas lever les yeux sur la marquise. Un silence presque solennel régna dans la chambre. Madame de Saint-Villiers était bouleversée par l'aveu qu'elle venait d'entendre. Ce crime ainsi mé-

dité, elle s'en reconnaissait complice. Son impression était semblable à celle qu'elle eût éprouvée si on lui eût montré l'arrêt de mort de son neveu bien-aimé et qu'au bas elle eût aperçu sa propre signature.

— René, murmura-t-elle, mon pauvre enfant ! Vous ne l'avez pas tué, dites?

— Ah! madame, serais-je devant vous si j'avais été assez malheureux!... Non, non, rassurez-vous, il est vivant. Je suis au désespoir de vous faire tant de mal ; mais tout ceci, croyez-moi, est nécessaire.

— Continuez, continuez, dit vivement la marquise. Elle reprit sa position rigide et sa physionomie tranquille.

Le jeune homme parla dès lors avec plus d'assurance.

— J'étais à New-York, ne songeant qu'à poursuivre ma route et à retrouver au plus tôt René, quand tout à coup j'appris qu'il se trouvait à Boston pour ses affaires.

A ce dernier mot, les mains de madame de Saint-Villiers s'agitèrent imperceptiblement.

— Je me rendis aussitôt dans cette ville, poursuivit Alphonse. Je fréquentai tous les endroits publics où j'avais quelque chance de rencontrer René; mais, pendant une semaine, ce fut inutilement. Enfin, je sus

qu'il devait, certain soir, assister à une représentation extraordinaire dans je ne sais plus quel théâtre. Vous m'excuserez de ne pas vous en dire le nom et de passer également sous silence celui de beaucoup d'autres endroits; alors même que je me les rappellerais, il me serait, je le crains, impossible de les prononcer. Je pris avec moi un ami, un Français, et j'allai le soir à ce théâtre. Je n'étais pas dans la salle depuis bien longtemps quand j'aperçus René. Je le considérai quelques minutes avec surprise. Il était seul dans une loge et ne se doutait pas que je me trouvasse aussi près de lui. Mon étonnement venait de ce qu'il m'était impossible de découvrir le moindre changement dans sa physionomie, dans son attitude ou même dans sa mise. J'avoue que je m'attendais à le retrouver quelque peu différent de ce brillant comte que nous avions tant aimé, dont le goût et l'esprit avaient fait loi dans notre monde : la vie nouvelle qu'il menait depuis un an n'avait pu manquer de transformer jusqu'à sa personne. Il n'en était rien. A la manière noble et aisée dont il s'appuyait sur le bord de sa loge, dont il s'inclinait pour écouter, au regard fier et calme qu'il promenait sur la salle, il me sembla que de longs mois et des milliers de lieues ne nous séparaient plus de Paris et de nos joyeuses

soirées d'autrefois. J'oubliais tout le reste, j'aurais voulu me jeter dans ses bras. Pendant que je le regardais ainsi, ne pouvant détourner mes regards de sa chère et sa charmante figure, quelqu'un qui causait près de moi prononça le nom de Laverdie. La conversation, naturellement, se faisait en anglais; l'ami qui m'accompagnait comprenait assez bien cette langue.

— Ils disent, traduisit-il, que c'est ce Français si intelligent qui exploite les nouvelles carrières auprès du lac Érié.

Un acte venait de finir et je me levai. Dans le corridor, la première personne que je rencontrai fut René. La joie la plus vive parut sur son visage lorsqu'il m'aperçut, et il s'avança la main ouverte. Je le regardai, froidement, comme le premier passant venu et, sans répondre à son salut, sans toucher la main qu'il me tendait, je le croisai avec lenteur. Je n'avais pas fait deux pas qu'il était de nouveau en face de moi, la joue pâle, la lèvre frémissante.

— Vous me saluerez, monsieur ! s'écria-t-il.

Tout le dédain, toute l'ironie, toute la puissance d'outrage que je pus trouver dans mon cœur, je les fis passer sur mes lèvres et dans mon regard.

— Qui êtes-vous donc, monsieur? lui demandai-je.

Il chercha sur lui d'une main tremblante une carte qu'il me présenta. C'était cela que j'attendais. Je saisis cette carte... Ce n'étaient plus, sur un carré de bristol, ces mots écrits par le plus fin graveur de Paris : « Comte René de Laverdie » ; mais le nom de « René Laverdie », sans particule, sans titre, laid, difforme, estropié, méprisable à mes yeux comme l'aurait été le nom le plus obscur et le plus plébéien.

Je regardai ce nom, je le lus tout haut, je ricanai, ivre d'insulte et de rage. J'eusse voulu jeter la carte à mes pieds; ce qui m'empêcha de le faire, ce fut la crainte que René ne me frappât; je tenais avant tout à ce qu'il restât l'offensé.

Je me suis repenti depuis de ma cruauté. Madame, il est, je crois, impossible de souffrir plus que mon malheureux ami n'a souffert dans ce moment-là. Le mal que je lui faisais était si affreux que la fureur dont il avait d'abord été saisi s'éteignit dans la violence de cette torture. Je vis une telle douleur dans le regard qu'il me jeta, que j'en fus comme désarmé.

— J'accepte votre carte, monsieur, lui dis-je. Mes témoins seront chez vous demain à la première heure.

Vous ne serez pas moins étonnée que je le fus moi-même, madame, lorsque vous saurez quelle proposition étrange les témoins me rapportèrent le lendemain. René, étant l'offensé, avait le choix des armes, de l'heure et du lieu du combat. On aurait pu croire qu'il n'était pas fort impatient d'obtenir satisfaction et de laver son honneur de la tache reçue : il fixait le rendez-vous à un mois de là, demandait qu'il eût lieu dans un endroit déterminé des forêts voisines de sa demeure, et, comme arme, indiquait le pistolet. Toutefois, comme c'était m'imposer une longue attente et de plus un voyage difficile, il déclarait que, si je trouvais trop pénible de me soumettre à sa décision, on s'entendrait pour choisir tel jour et telle place qui me conviendraient mieux. Après un moment de réflexion, et bien que trouvant ce message des plus extraordinaires, je répondis aux témoins que M. Laverdie était dans son droit et que je me conformerais aux désirs qu'il avait exprimés.

Cette fantaisie de mon adversaire me paraissait extrêmement fâcheuse ; mais, ayant fini par en prendre mon parti, je passai les trente jours qui suivirent à visiter quelques grandes villes et à m'exercer au pistolet.

Comment il se fit, madame, que certaines de mes idées se modifièrent sous l'influence des spectacles nouveaux pour moi qui vinrent frapper mes yeux, ce n'est pas ce qu'il nous importe de savoir. Cependant vous ne pourriez comprendre la suite de ce récit, ma conduite ni celle de René, si je ne vous faisais part de l'état d'esprit dans lequel je me trouvais la veille même, je me trompe, quelques heures avant la matinée fixée pour notre duel.

L'endroit où devait avoir lieu la rencontre est situé vers les confins d'une vaste forêt qui s'étend sur les bords du lac Érié. L'extrémité occidentale de cette forêt renferme les terres mises en exploitation et les carrières dont vous avez entendu parler. C'est là que René habite encore aujourd'hui. Du côté opposé s'élève une petite ville, où, dans mon impatience, j'étais arrivé plusieurs jours avant celui du rendez-vous.

Que ne puis-je vous peindre, madame, la magnificence de la nature dans cette région des grands lacs américains ! Vous découvririez, dans des tableaux splendides, le secret de sentiments et d'émotions qui vont certainement vous surprendre. Mais les descriptions les plus parfaites n'auront jamais la puissance de la réalité. Moi-même, n'ai-je pas souri bien des fois aux discours enthousiastes des voyageurs? J'accusais

secrètement ceux-ci d'exagérer, sinon ce qu'ils avaient vu, du moins ce qu'ils avaient éprouvé ; il me semblait parfaitement ridicule qu'on ne pût contempler de sang-froid un lac ni parler de montagnes sans tomber dans l'extase.

Dans cette solitude admirable, au sein de ces forêts majestueuses, auprès de cette mer paisible qui venait à mes pieds rouler ses flots d'eau douce, je me sentais envahir par des pensées nouvelles. J'avais d'ailleurs une source de réflexions autre que le spectacle de ces merveilles; je venais de voir bien des choses pendant ce mois passé dans les grandes cités américaines, à Boston, à Washington, à New-York. Ah! madame, nos horizons ne nous paraissent jamais si bornés que lorsqu'il nous arrive de vouloir les étendre. Enfermés dans notre univers et dans notre nature, nous trouvons encore moyen de rétrécir une si étroite prison : nous en ramenons les limites aux frontières d'un pays, aux murailles d'une ville, aux privilèges d'une caste! Quelquefois nous les resserrons plus encore... Voilà quelle idée me frappa surtout, en face d'un grand peuple et d'une grande nature, que le hasard seul me donnait l'occasion d'admirer, car je ne m'étais jamais soucié de les connaître. Je ne remis en question aucun des principes que j'ai servis

et que je servirai toujours, mais j'appris à ne plus mépriser les hommes qui ne les suivent point, et je sentis naître en moi comme un immense sentiment de tolérance. Est-il nécessaire d'ajouter, madame, que ma haine injuste s'évanouit et que je commençai à comprendre René ?

C'était le lendemain que nous devions nous battre. J'avais passé la journée au milieu des plus graves tourments intérieurs, regrettant amèrement la mauvaise action que j'avais commise, tremblant d'aller jusqu'au crime et de devenir le meurtrier de celui qui avait été pour moi plus qu'un frère. Comme je rentrais à mon hôtel, j'y trouvai mes deux témoins : l'un était un Américain et l'autre un Français dont j'avais fait la connaissance en traversant l'Atlantique. Ils venaient de se faire indiquer, par un homme du pays, la position exacte de notre lieu de rendez-vous, au moyen des explications que les témoins de René leur avaient données par écrit. Il était facile de s'y rendre en bateau, par le lac, et cette voie était la plus courte, car la côte se creuse et le chemin de terre fait à travers les bois un circuit considérable. Mes témoins avaient déjà engagé un batelier, qui devait les prendre a quatre heures du matin.

— Très bien, leur dis-je, coupez le golfe en bateau,

Vous voudrez bien m'excuser si je pars avant vous ; je préfère aller seul, à cheval, par les bois.

Ces messieurs se récrièrent.

— Nous ne le permettrons pas, dirent-ils. Vous arriverez brisé sur le terrain. D'ailleurs ne courez-vous pas le risque d'être attaqué, assassiné dans cette forêt?

Je leur affirmai que ma main, après quelques heures de cheval, ne serait pas moins sûre. Le pêcheur qui offrait de nous traverser sourit à l'idée d'une attaque de brigands : les profondes forêts de l'Amérique du Nord, qui ont retenti du cri de guerre des sauvages, ne connaissent pas les sinistres gémissements de celui qu'on égorge dans l'ombre pour le dépouiller de quelques pièces d'or. Il fut convenu qu'à deux heures du matin j'aurais un cheval sellé; c'était un coureur excellent qui devait m'amener à destination en quatre heures tout au plus.

Ah! madame, quelle promenade! quel souvenir! quel aspect solennel prenaient ces voûtes immenses, ces feuillages obscurs, sur lesquels pesait la nuit silencieuse! Quel calme, quelle solitude autour de moi, et quelle agitation dans mon cœur! Peu à peu, cette agitation s'apaisa. Le jour parut : j'avais regagné les bords du lac; à ma droite, ses eaux s'étendaient jus-

qu'à l'horizon. Tout à coup, leur couleur, d'un bleu vague, changea; je les vis s'enflammer par degrés, ainsi que le ciel au-dessus d'elles ; des traits de feu jaillirent de leur sein, annonçant que le soleil allait paraître. Je tournai la tête de mon cheval vers l'orient et j'attendis. A mesure que l'astre montait, puissant, pur et splendide, il me sembla qu'un jour nouveau se levait aussi sur mon âme. J'éprouvais une émotion intense, vivifiante ; je me dis que l'homme et sa vanité sont bien petits, que Dieu, la justice et l'amour sont bien grands. Lorsque le soleil fut trop haut et sa lumière trop éclatante pour qu'il me fût possible d'en soutenir la vue plus longtemps, je me détournai, et, donnant de l'éperon à mon cheval, je le forçai de rattraper le temps perdu.

J'arrivai cependant le second au rendez-vous. René s'y trouvait déjà avec ses témoins; les miens parurent presque aussitôt. Ils vinrent à moi et m'engagèrent à prendre un instant de repos. — Il n'est pas sept heures, me firent-ils observer; vous paraissez ému, et nous vous avons vu de loin arriver au galop.

Ils cachaient avec peine la surprise que devait leur causer mon trouble évident. Ils ne pouvaient croire que je fusse lâche, et savaient avec quelle ardeur j'avais recherché ce combat, avec quelle impatience je l'avais

attendu. Je me souviendrai toujours de leur regard de stupéfaction lorsqu'ils m'entendirent murmurer : — Mon Dieu, que c'est difficile! tout me semblait si simple il n'y a qu'un instant.

— Venez, messieurs, leur dis-je.

Ils échangèrent un coup d'œil et me suivirent. Je marchai droit à René.

Il causait alors, d'un air tranquille, avec ses témoins et leur remettait deux enveloppes cachetées. J'ai su plus tard que l'une de ces lettres était pour vous, madame, et l'autre pour mademoiselle Duriez : elles devaient être envoyées au cas où mon ami aurait été tué.

René vit mon mouvement, s'interrompit, et fit un pas au-devant de moi.

— Je t'ai indignement offensé, lui dis-je à voix haute; j'en ai une profonde honte et un profond regret. Aucun homme sur la terre ne mérite moins que toi une insulte. Tu peux exiger, pour celle que je t'ai faite, telle réparation que tu voudras; mais je mourrai désespéré si je n'obtiens pas de toi la promesse que tu me pardonneras lorsque tu auras vengé ton honneur.

J'étais à une petite distance de votre neveu, madame : il la franchit en ouvrant ses bras, dans lesquels je me précipitai.

M. de Linières se tut pour la seconde fois. Le souvenir de cette scène était si vivant et si fort dans son esprit qu'il retrouvait avec lui toutes les émotions qu'il avait alors traversées. Transporté tout à coup dans une clairière de la forêt américaine, il serrait de nouveau sur son cœur cet ami généreux, si gravement offensé, et il s'abandonnait avec délices à un même mouvement d'admiration, d'enthousiasme et de noble repentir. Il s'absorba si complètement dans ses propres pensées qu'il oublia pour un court espace de temps le lieu où il se trouvait, le petit salon de la marquise, et jusqu'à l'orgueilleuse vieille femme elle-même, qu'il avait cependant un très grand désir de toucher. Mais quand, chez un homme aussi froid qu'Alphonse de Linières, la voix tremble et le regard se voile, les paroles deviennent inutiles. Son récit, d'une simplicité saisissante, rapportant des événements inouïs pour la marquise, avait bouleversé celle-ci. L'impression était d'autant plus vive que les longues, les amères réflexions de la veille et de la nuit avaient douloureusement tendu les fibres de ce cœur maternel. Elle aussi voyait cette scène étrange de duel, l'embrassement héroïque de ces deux jeunes hommes. Elle se souvint que quelques heures auparavant elle avait encore une fois maudit son neveu. Elle mit ses

deux mains devant son visage et fondit en larmes.

— Oh ! mon enfant, mon pauvre enfant ! murmura-t-elle.

Alphonse releva vivement la tête.

— Ah ! si vous saviez tout, madame, reprit-il, si vous l'aviez entendu comme moi ! Si vous saviez que, pendant près de deux années, son tourment a été de se trouver séparé de vous d'une façon si entière, de sentir peser sur lui votre mécontentement, votre blâme, votre malédiction peut-être. Son désir, son but suprême était de se voir un jour compris par vous, de vous prouver qu'il était digne de vous, digne de ses illustres ancêtres, il l'espère du moins et je puis vous l'affirmer. Quelle que soit d'ailleurs la manière dont vous jugiez ses actes, vous ne leur prêteriez, si vous pouviez lire dans son cœur, que des mobiles véritablement grands, sublimes, j'ose le dire. Peu s'en est fallu qu'il ne me persuadât que la voie choisie par lui était plus large et plus élevée que celle dans laquelle j'ai marché jusqu'ici avec tant de fierté. Là n'était pas son intention pourtant. Il déclare que son cas est une exception : il y a eu sacrifice, c'est-à-dire déchirement et douleur, et je vous assure que René a terriblement souffert. Mais il a considéré ce sacrifice comme nécessaire... « Il fallait, m'a-t-il dit,

une expiation et une preuve. » Figurez-vous, madame, ce que mon malheureux ami a dû éprouver en face de mon lâche et injuste mépris. Il était résolu à mourir dans ce duel, mais il a voulu tenter un dernier effort pour regagner notre estime, et c'est alors que lui est venue une admirable pensée. Ce délai d'un mois, ce rendez-vous dans les forêts où il s'est exilé, vous les expliquez-vous maintenant ? Il espérait que, dans ce milieu nouveau, surtout en présence d'une nature grandiose, je finirais par le deviner quelque peu, et que je vous rapporterais de lui un souvenir auquel peut-être vous daigneriez ouvrir votre cœur. Le résultat, vous le voyez, a été, pour moi du moins, plus sûr, plus complet qu'il ne l'avait rêvé. Ah ! marquise, ah ! madame, que ne puis-je vous faire voir ce que j'ai vu, vous faire éprouver ce que j'ai éprouvé ! Vous tendriez les bras à votre neveu comme je l'ai fait moi-même, vous lui rendriez votre amour, à lui qui vous aime si profondément, vous le béniriez, et qui sait si vous ne l'approuveriez pas ?

Ce dernier mot mêla quelque amertume à l'attendrissement de la marquise ; elle reprit son sang-froid et ses yeux noirs eurent un de leurs durs éclairs.

— L'approuver, jamais ! dit-elle. Mais je ne puis cesser de l'aimer. Me voilà bien vieille, et je tremble à l'idée

de mourir sans l'avoir revu. Écrivez-lui de revenir, vicomte.

Alphonse mit un genou en terre et baisa la main de la marquise.

— Ah! merci pour lui! s'écria-t-il.

Cependant madame de Saint-Villiers restait sombre. Les dernières traces d'émotion s'effaçaient de son visage, sur lequel reparut peu à peu une expression hautaine et sévère. Le vicomte s'était relevé et observait ces signes avec inquiétude. Il attendit un moment qu'elle parlât, puis lui-même rompit de nouveau le silence.

— Vous me permettez d'écrire à René de votre part? demanda-t-il.

— Oui : dites-lui qu'il vienne m'embrasser, que sa vieille tante n'a plus de force, qu'elle a trop souffert pendant deux ans, qu'elle quittera bientôt ce monde, et que, lorsqu'il lui aura dit bonsoir, il sera libre de s'installer tout à son aise en Amérique.

M. de Linières avait retiré un de ses gants et le pétrissait avec impatience. De telles paroles, dites froidement, l'affligeaient et l'indignaient. Devant les larmes de la marquise, il s'était attendu à autre chose. Il ne voulait pas que son noble René fût traité comme un enfant à qui l'on pardonne par faiblesse. Il ne pou-

vait se décider à s'en aller, et sentait que pourtant sa visite avait déjà trop duré, que la vieille dame devait désirer d'être seule.

Elle parut deviner ce qui se passait en lui.

— Voyez-vous, mon ami, reprit-elle d'une voix plus douce et un peu voilée, tout ce que je puis faire pour mon neveu est de croire qu'il a agi sous l'influence d'une espèce d'accès de folie : folie généreuse, je veux l'admettre. Oui, d'après ce que vous m'avez dit, je veux admettre que son caractère et ses intentions sont toujours à la hauteur où je les ai vus, où je me suis efforcée de les élever pendant vingt ans. Mais ce qu'il a fait restera la plus grande épreuve, le plus cruel désappointement de ma vie. Je ne puis pas oublier cela, je ne puis pas le lui pardonner, je ne puis pas cesser d'en souffrir !

— Madame, dit Alphonse avec fermeté, songez-y bien encore avant de m'autoriser à rappeler René en votre nom. Il va revenir vers vous plein d'amour, plein de respect et de joie, et, s'il découvre ensuite quels sont vos sentiments, s'il entend jamais des paroles comme celles-ci, vous le plongerez dans le désespoir. Je vous en supplie, madame, promettez-moi de lui tendre les bras sans arrière-pensée. Ce n'est pas le pardon que j'implore pour lui, car le pardon suppose

la faute, et mon ami n'est pas coupable! Il n'a pas méprisé son nom. Il n'a pas renié ses ancêtres... Il a découvert qu'il y a quelque chose de plus grand que l'orgueil, c'est le travail, et quelque chose de plus précieux que l'or et les titres, c'est l'amour. Vous avez dit : folie! dites-le encore, madame. C'est le nom qu'ici-bas l'on donne aux actions qui ne sont dictées ni par l'ambition, ni par l'intérêt, ni par la vanité : voilà trois mobiles qui n'ont jamais fait commettre de folies, mais qui font commettre des crimes! Ah! madame, quand René se serait trompé, il faudrait admirer son erreur. Mon Dieu! pourvu que la femme qui inspire un pareil héroïsme en soit digne! Le contraire serait trop affreux.

— Monsieur, dit tout à coup la marquise, comme frappée d'une idée subite, mon neveu peut redevenir pour moi tout ce qu'il a été; il peut regagner toute ma tendresse, mon estime; il peut encore me rendre heureuse; il peut faire descendre paisiblement et joyeusement mes cheveux blancs dans le tombeau. Je ne lui demanderai pour cela qu'une chose... Ah! Dieu veuille qu'il y consente! Excusez-moi de ne pas m'expliquer davantage. Vous me rendrez service de lui écrire ceci. Dites-lui qu'il revienne, que je n'ai pas cessé de le chérir, et qu'il tient entre ses mains la consolation de mes derniers jours.

M. de Linières s'inclina profondément et quitta la marquise. Il cherchait en vain dans sa tête l'explication de ce nouveau mystère, et ne savait trop s'il devait en tirer pour son ami un augure favorable.

— Voilà pour la tante, se disait-il tout en marchant : que sera-ce de la fiancée? Je n'ose pas m'informer de ce qu'est devenue mademoiselle Duriez... Pauvre René, pauvre garçon! Je suis sûr qu'elle l'aimait, mais deux ans sont bien longs! On pleure d'abord, on attend, puis le souvenir s'affaiblit, le doute arrive; les parents sont là qui s'agitent, qui supplient; un beau jeune homme se présente, on sourit et l'on est mariée. A dix-huit ans le cœur d'une jeune fille déborde de sentiments délicats, purs et charmants, mais ce sont des fleurs qu'un souffle effeuille; les plantes robustes, bonnes ou mauvaises, ne croissent que plus tard. La première floraison est certainement la plus gracieuse : on y trouve des touffes de bluets, de primevères et de violettes, mais malheur à celui qui dans ce bouquet ravissant voudrait chercher une immortelle!

Enchanté de cette poétique comparaison, mais très inquiet quant au bonheur futur de son ami, le vicomte de Linières entra à son cercle. Il y fut accueilli avec enthousiasme, et surtout avec curiosité. Depuis plus de dix mois on ne l'avait pas vu. Il avait passé tout ce

temps en Amérique, car il n'était pas arrivé tout d'un coup à cette largeur d'idées qu'il avait fait paraître dans sa conversation avec la marquise. La vivacité des impressions qu'il avait éprouvées dans la matinée du jour de sa réconciliation avec René était tombée peu à peu, comme cela arrive inévitablement dans de pareils cas. Ces sublimes élans qui transportent l'âme dans des régions où elle ne saurait demeurer sont aussi délicieux qu'ils sont rares, mais le désenchantement, la lourde chute qui les suivent sont affreusement pénibles. Quand nous avons atteint le sommet d'une haute montagne, nous sommes ravis d'admiration, nous y resterions volontiers; l'existence, nous semble-t-il, y serait plus noble et plus belle; mais la disposition de nos organes et les nécessités de notre subsistance ne nous permettraient pas d'y vivre. Hélas! notre âme, aussi imparfaite que notre corps, ne peut respirer sur les hauteurs; l'air lui manque; il faut qu'elle redescende, souvent qu'elle tombe; mais combien la mémoire des horizons entrevus lui rend sombre e monotone l'étroite vallée où elle chemine!

En causant avec René, en voyageant, en réfléchissant sur les hommes et sur les choses, Alphonse avait retrouvé l'équilibre de ses pensées et s'était arrêté à un juste milieu, plus élevé que le domaine d'exclu-

sion où il avait longtemps vécu, mais plus ferme et moins vague que le terrain mouvant de l'enthousiasme.

Interrogé par ses amis, il fut très sobre de détails quant à son séjour dans le Nouveau-Monde, surtout quant au but et au résultat de son voyage. Peu lui parlèrent du comte de Laverdie, qui commençait à être oublié. Pour lui, l'une de ses premières questions fut : — Avez-vous entendu dire que mademoiselle Duriez fût mariée? Mais, dans ce cercle aristocratique, on était peu au courant des nouvelles qui se rapportaient au monde du commerce et de la finance, et l'on ne put pas lui répondre.

Comme il flânait le soir sur les boulevards, s'enivrant de cette atmosphère parisienne qui, au moral ainsi qu'au physique, semble accélérer la vie, il remarqua un groupe de jeunes gens qui se séparaient en sortant d'un café. L'un d'eux vint seul de son côté. C'était un beau garçon de vingt-huit à trente ans : à sa démarche ferme et cadencée, au port de sa tête, à la coupe de sa moustache, on reconnaissait un militaire habillé en civil. Alphonse le regarda fixement, certain de l'avoir vu quelque part, et cherchant en vain à retrouver son nom. Le jeune homme s'aperçut de l'observation dont il était l'objet, regarda

à son tour Alphonse, salua aussitôt et se détourna pour lui parler.

— M. le vicomte de Linières? fit-il en l'abordant.

— Le capitaine Arnauld! s'écria celui-ci. Est-il possible que je ne vous aie pas immédiatement reconnu!

— Convenez, dit en souriant le capitaine, qu'il y a de bonnes raisons pour que ma mémoire soit plus fidèle que la vôtre. Le premier jour où j'eus le plaisir de vous voir faillit bien être le dernier.

— C'est vrai : quel coup d'épée vous avez reçu là! J'étais désolé; jamais je n'aurais cru que vous pussiez en revenir.

— Comment donc! Mais je me porte mieux qu'avant. Ah çà, mon cher vicomte, si vous n'êtes point pressé, voulez-vous que nous causions un peu? Voilà bien longtemps que je désire savoir ce qu'est devenu mon terrible adversaire; je suis sûr que vous, au moins, pourrez m'en donner des nouvelles.

— Volontiers, mon cher capitaine... Et à mon tour, je vous en avertis, je vous confesserai quelque peu.

Arnauld parut surpris; puis, comprenant bientôt, il secoua la tête et poussa un soupir. Ce mouvement de tête et ce soupir étaient sans prix aux yeux d'Alphonse.

Si un officier de chasseurs, jeune, beau, amoureux et muni d'un coup d'épée, constatait ainsi sa défaite, il y avait quelques chances pour que le cœur et la main de la jolie Gabrielle fussent encore libres.

Les deux jeunes gens firent quelques pas et s'arrêtèrent à Tortoni. Arnauld, très communicatif et non encore consolé, s'étala tout à son aise dans cette conversation qui lui plaisait. Il ne dit pas à Alphonse tout ce que celui-ci désirait savoir, mais tout ce qu'il fut en son pouvoir de lui apprendre. Après le duel et la retraite inexpliquée de son rival, il s'était cru aimé. Sa convalescence avait été longue, mais elle lui avait paru douce, car il ne vivait que du beau rêve de son mariage avec mademoiselle Duriez; son ami Émile, du reste, l'encourageait dans cet espoir. Le refus net et formel qui accueillit sa demande fut donc pour lui un coup aussi cruel qu'inattendu. Il s'en déclara du reste parfaitement remis.

— Voyez-vous, dit-il à Alphonse d'un ton confidentiel, un soldat de mon caractère ne doit pas se marier. Il fallait une jeune fille aussi charmante que celle-là pour m'inspirer l'idée d'une pareille folie. Heureusement pour elle et pour moi, elle a montré autant de bon sens que je lui connaissais de grâce et d'esprit.

Le pauvre officier cachait si mal son chagrin sous

ces paroles, qu'Alphonse fut tenté d'avoir pitié de lui. Arnauld, qui surprit son regard de commisération, se hâta d'éclater de rire.

— Ma parole! s'écria-t-il, j'en ai laissé éteindre mon cigare! Donnez-moi donc du feu, vicomte.

— Alors, qui mademoiselle Duriez a-t-elle épousé? demanda Linières, qui crut sentir les battements de son cœur s'arrêter après cette question.

— Je ne sais pas, fit Arnauld. Vous vous doutez bien que je ne vois plus sa famille.

La foudre tombant au milieu du boulevard des Italiens n'eût pas produit sur le vicomte plus d'effet que cette simple phrase.

— Elle est donc mariée? demanda-t-il encore.

— Mais je n'en sais rien; c'est probable. Quelle drôle de question! Croyez-vous qu'une fille comme elle soit faite pour coiffer sainte Catherine? ou supposeriez-vous que j'irais à sa noce, par hasard?

XII

Gabrielle Duriez n'était pas mariée. Gabrielle Duriez aimait René, elle avait foi en lui, et elle l'attendait.

Ces deux années avaient été tristes pour elle.

Lorsque René était parti pour l'Amérique chercher du travail; lorsqu'il avait renoncé à sa vie de molle élégance, à son titre; lorsqu'il avait vendu, pour payer ses dettes, ses précieuses collections, elle avait appris tout cela par son père. Le brave homme, devant les larmes de sa fille, laissa échapper le secret de sa conversation avec le jeune comte. En voyant le regard ardent, enthousiaste, avec lequel elle accueillit cette confidence; en la voyant mettre les deux mains sur son cœur et baisser les yeux d'un air recueilli, comme si elle prêtait intérieurement, à elle-

même et à Dieu, un serment solennel, le pauvre père se troubla et se dit qu'il avait tout perdu. Il aurait dû remettre, sans autre explication, le billet de René; ce qu'il avait de mieux à faire, après tout, eût été de ne pas s'en charger. Un comte qui vendait son mobilier et partait pour l'Amérique après s'être vu refuser la main d'une riche héritière, comme il était facile de le faire passer pour le dernier des mauvais sujets! et le cœur de Gabrielle eût été guéri d'un seul coup. C'était un remède un peu violent, la cautérisation brutale au fer rouge, mais aussi comme l'effet en eût été prompt et certain.

Jamais M. Duriez n'aurait osé avouer à sa femme la maladresse qu'il avait commise. Il frémissait à l'idée que sa fille prononcerait un jour ou l'autre quelque parole qui pût le trahir. Il l'épia d'abord avec inquiétude, pâlissant quand il lui arrivait de la trouver seule avec sa mère; au bout d'un mois, il devint plus tranquille : le nom de René n'était pas venu une seule fois sur les lèvres de Gabrielle.

Pendant l'hiver qui suivit, les Duriez allèrent beaucoup dans le monde; plusieurs partis se présentèrent pour la jeune fille; elle les refusa tous sans hésiter. Ses parents ne s'en étonnèrent pas : aucun ne répondait précisément à leurs vues ambitieuses.

L'été venu, il fut décidé qu'on voyagerait. En Suisse, à Lucerne, dans les beaux salons de l'Hôtel National, on fit la connaissance d'un prince autrichien, qui parut immédiatement disposé à mettre son cœur, sa couronne et sa fortune (car il était riche) aux pieds de mademoiselle Duriez. Madame Duriez triomphait. Un soir, elle accourut toute rayonnante dans la chambre à coucher de sa fille.

— Ma chérie, lui dit-elle, embrasse-moi. Le prince a demandé ta main.

— Ah! chère maman, fit la jeune fille, je vais t'embrasser pour avoir dit non.

— Comment, non? s'écria madame Duriez abasourdie.

Gabrielle défaisait devant la glace ses beaux cheveux blonds, fins et légers comme de la soie. Elle se mit à rire tout en continuant à se regarder.

– Pourquoi as-tu renvoyé ma femme de chambre allemande? demanda-t-elle à sa mère.

— Parce qu'elle n'avait pas l'ombre de goût ; elle travaillait mal et te coiffait en dépit du bon sens. As-tu besoin qu'on t'aide? Je vais t'envoyer la mienne.

— Ce n'est pas cela que je veux dire; mais j'ai oublié tout mon allemand. Quelle langue veux-tu que je parle si je deviens princesse?

— Quelle est cette plaisanterie? dit madame Duriez. Tu parleras français naturellement.

Gabrielle rit un peu plus fort.

— Allons, maman, fit-elle, ce n'est pas sérieux? Tu ne veux pas que j'épouse un homme qui me dirait : Che fous atore !

Le prince, pourtant, ne se tint pas vite pour battu. Il suivit la famille Duriez à Paris, où il s'installa dans l'intention d'y passer l'hiver. Il se fit recevoir dans les sociétés où il croyait devoir rencontrer Gabrielle ; cela lui était facile, car la présence de ce noble étranger honorait un salon. Il se donnait toutes les peines du monde pour plaire à la jeune fille, dont il était sincèrement et sérieusement épris. C'était un homme d'un extérieur passable, d'un esprit nul, d'un caractère triste, et qui obsédait parfaitement Gabrielle.

— C'est trop fort! disait-elle quelquefois. Il m'a gâté le Righi et la chapelle de Guillaume Tell, et il faut encore qu'il m'empêche de danser... Il a donc juré d'empoisonner tous mes plaisirs?

Gabrielle ne se moquait de ses prétendants que lorsqu'elle commençait à les craindre : or jamais elle n'en avait eu de plus redoutable que le prince. M. et madame Duriez étaient désespérés de l'étrange obstination de leur fille; sous les plaisanteries aux-

quelles elle avait recours pour se défendre, ils devinaient une fermeté de résolution qui les épouvantait. Un jour, madame Duriez ne put retenir ses larmes, et M. Duriez supplia sa fille, presque à genoux, d'expliquer enfin sa conduite.

— Je ne m'y suis jamais refusée, dit celle-ci très émue. Cette explication est si simple que je la croyais inutile. Je n'épouserai, mes chers parents, qu'un homme que j'aimerai.

Cette réponse, bien qu'assez naturelle, eut pour effet de transformer en colère la douleur de madame Duriez. Elle s'emporta comme jamais cela ne lui était arrivé et traita Gabrielle de fille romanesque et de folle ; celle-ci sentit aussitôt se sécher dans ses yeux les larmes que l'attendrissement y avait fait monter.

Sur ces entrefaites, Émile parut. Il ne lui fallut pas longtemps pour être au courant de ce qui se passait.

— Sais-tu ce que tu me ferais supposer? dit-il à sa sœur, croyant probablement lancer un trait spirituel et sans conséquence. Eh bien, que tu penses encore à ce joli drôle, le comte de Laverdie.

M. Duriez tressaillit et regarda sa fille. Elle était devenue plus blanche que de la cire et levait les

deux mains d'un geste machinal, comme pour repousser le mot affreux qui venait la frapper en plein cœur.

— Elle peut penser à lui, s'écria vivement madame Duriez. Jamais elle ne l'épousera tant que son père et moi serons de ce monde!

Émile se précipita vers sa sœur et mit ses deux bras autour d'elle; il était temps, elle venait de s'évanouir. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à lui faire reprendre connaissance au bout d'une demi-heure. Ses parents, doublement inquiets et affligés, l'entourèrent des plus tendres soins. On évita toute allusion à la cause de sa défaillance; pendant plusieurs jours on ne la contraignit pas de se rendre à des bals où le prince était invité. Mais la pauvre enfant commença à se sentir bien seule et bien malheureuse et à regarder vers l'avenir avec angoisse.

Tandis qu'elle se demandait, le cœur serré, ce que René était devenu, et pourquoi son absence et son silence se prolongeaient aussi longtemps, madame de Saint-Villiers, qui avait reçu la visite d'Alphonse, cherchait de quelle façon elle allait s'y prendre pour se rapprocher de la famille Duriez.

La vieille marquise n'avait jamais, ni dans son

amour, ni dans sa pensée, séparé René de Gabrielle. Sa filleule et son neveu !... Dieu ! la certitude qu'elle allait les revoir et les presser ensemble sur son cœur : y avait-il encore un sentiment de rigueur ou d'orgueil qui pût tenir contre cela ?

Elle reçut de René une lettre qu'elle baigna de larmes de joie. Elle y vit une reconnaissance profonde pour sa bonté ; elle y retrouva toute la tendresse et toute la grâce de l'enfant sensible et charmant, et, en même temps, elle y découvrit ce qu'elle n'avait pas connu dans son neveu, l'énergie et la force de l'homme fait. Elle se sentit comme dominée par la révélation de ce beau caractère. — Ah ! s'écria-t-elle, avec un mouvement de fierté passionnée, il peut renier son nom, il ne démentira pas le sang de sa race !

René appartenait à la noble race de ceux qui s'inclinent devant la puissance de la vérité et celle de l'amour.

Madame de Saint-Villiers lui écrivit à son tour. Probablement qu'elle lui révéla cette fameuse condition dont elle avait parlé au vicomte de Linières. Le fait est qu'après la réponse de René, la réconciliation était complète, et le retour du jeune homme fixé aux premiers jours du mois de juillet.

Cependant madame de Saint-Villiers n'avait pas encore revu la famille de sa filleule. Il lui en coûtait beaucoup de faire les premières avances à ces bourgeois. Ah ! s'il n'y avait eu que Gabrielle toute seule ! Mon Dieu ! combien le cas était embarrassant. Il n'entrait pourtant pas dans sa pensée qu'elle ne dût être accueillie avec gratitude et avec joie.

Un jour, elle fit atteler pour se rendre rue des Petites-Écuries, et, quand le valet de pied eut refermé la portière et relevé le marchepied, elle lui cria : Au Bois ! Une autre fois, elle commença une lettre à madame Duriez, et, après avoir tracé ce mot « Madame » et réfléchi pendant un instant, elle écrivit à sa couturière d'avoir à passer chez elle, le lendemain avant midi, et d'apporter des échantillons de velours pour un manteau.

Il arriva cependant un matin que la marquise n'y tint plus. Ce matin-là, elle courut à son secrétaire, prit une plume et une feuille de papier à lettres, sourit au portrait de René qu'elle avait remis elle-même à sa place, et écrivit rapidement ce qui suit :

« Ma belle et chère filleule,

» Refuserez-vous de venir embrasser votre vieille marraine qui s'est aperçue qu'elle ne peut plus vivre sans

vous voir? Je vous attendrai demain dans l'après-midi, Dieu sait avec quelle impatience! Arrivez tôt, ma chère enfant, j'ai une foule de choses à vous dire depuis tantôt deux ans que je n'ai pu causer avec vous.

» Je vous envoie les baisers que j'aurais voulu vous donner pendant tout ce temps.

» A demain. »

Le lendemain, vers une heure, Gabrielle entrait sous la voûte bien connue de la vieille maison, rue de Grenelle-Saint-Germain. Elle traversa lentement la cour, pénétra sous la galerie et arriva au pied de l'escalier de marbre. Son cœur était si plein d'espoir qu'elle avait le loisir de songer au passé; elle s'arrêta un instant avant de monter, ainsi qu'elle avait fait, deux ans auparavant, lors de sa dernière visite.

Elle avait changé depuis. Ce n'était plus l'enfant rieuse, coquettement vêtue de bleu pâle et la tête pleine de poétiques visions : c'était une jeune fille ardente et sérieuse, qui savait qui elle aimait, et qui songeait à être digne du grand sacrifice fait pour elle. Sa mise, d'une simplicité gracieuse et sévère, répondait à la tournure plus grave de ses idées, et faisait ressortir la finesse délicieuse de ses traits et la profondeur de ses yeux admirables.

Elle sourit en commençant de gravir l'escalier, parce qu'elle se souvenait que, sur ces mêmes marches, le comte de Laverdie l'avait une fois croisée sans la reconnaître.

Une minute après, elle était pressée entre les bras de sa marraine.

Elles s'embrassèrent longuement, d'un mouvement ému et presque solennel. Puis la vieille dame essuya ses larmes, écarta de son sein la jeune fille, et la contempla avec admiration en la maintenant un instant à la longueur du bras.

— Ah ! petite fille, lui dit-elle, que vous êtes jolie et que vous êtes bonne, et que mon René est donc heureux !

Ces quelques mots et l'accent dont ils furent dits déterminèrent l'explosion des sentiments de toute nature qui gonflaient le cœur de Gabrielle ; elle éclata en sanglots violents. La marquise, à peine moins troublée qu'elle, s'efforça de la calmer. Quand toutes deux furent un peu remises, madame de Saint-Villiers commença son récit. Il lui fallait apprendre à Gabrielle tout ce qu'elle savait sur le séjour de René en Amérique, puis le voyage d'Alphonse et la scène du duel ; enfin elle parla des dernières lettres de son neveu. Elle cacha tout ce qu'elle-même avait souffert,

15

souffrait encore de l'abaissement volontaire d'un comte de Laverdie. C'était sans doute l'effet d'un tact exquis : elle ne voulait ni attrister ni blesser Gabrielle ; mais elle pensait d'ailleurs qu'elle ne pourrait être comprise. Elle était mieux que cela pourtant, elle était devinée. L'âme fine de Gabrielle saisissait à merveille ce que les mots ne disaient point ; mais il n'y avait en elle aucun étonnement, aucune révolte contre ce qui, pour elle, cependant, devait être l'injustice d'un orgueilleux préjugé. Cette enfant savait la puissance de certaines idées sur les hommes, et elle était capable d'estimer la sincérité partout. Seulement elle se disait que René devait être très supérieur et très grand, et elle sentait son cœur déborder d'un amour infini.

Lorsque la jeune fille se disposa à partir, madame de Saint-Villiers annonça l'intention de la reconduire dans sa voiture. Elle fut très surprise de voir sa filleule rougir d'un air embarrassé et de l'entendre décliner cette offre sous prétexte que sa femme de chambre avait dû l'attendre.

— Vous renverrez votre femme de chambre, ma chère, dit la marquise avec quelque impatience.

Gabrielle rougit plus encore.

— Ah çà ! que se passe-t-il ? fit la vieille dame tout

à fait intriguée. Craindriez-vous, par hasard, que je ne fusse mal reçue chez vous?

— Ah ! madame... dit la jeune fille. Elle baissa les yeux et se tut.

Il y eut un instant de silence. La rougeur de Gabrielle avait disparu pour faire place à une grande pâleur. Elle n'osait regarder sa marraine, dont la physionomie, effectivement, lui eût paru peu rassurante. Madame de Saint-Villiers avait redressé sa tête aristocratique et fière, que de magnifiques cheveux blancs couronnaient comme un diadème; un incroyable dédain courbait l'arc de ses lèvres, et de ses prunelles jaillissait un feu qui semblait capable d'anéantir, eussent-ils été présents, les misérables objets de ce mépris souverain.

Madame de Saint-Villiers se souvint-elle tout à coup des secrètes douleurs des deux dernières années? Eut-elle pitié de la douce créature debout devant elle, dont la tristesse et la pâleur étaient touchantes comme une prière? On peut supposer l'un et l'autre, car subitement l'éclat de son regard s'éteignit, sa bouche se détendit dans un sourire; elle s'approcha de Gabrielle et lui prit la main.

— Chère petite, consolez-vous, lui dit-elle. Je gagnerai l'amitié de vos parents; j'obtiendrai leur con-

sentement à votre mariage. Je crois en avoir le moyen, ajouta-t-elle avec finesse. Et si j'échoue, eh bien... je vous enlèverai, vous verrez.

Gabrielle leva les yeux; elle parut chercher un instant des mots dignes de son admiration et de sa reconnaissance, et, n'en trouvant sans doute aucun assez profond, elle s'agenouilla devant la marquise.

Lorsqu'elle rentra chez ses parents, tous les deux se trouvaient absents. Elle ne songea pas à se plaindre d'un moment de solitude, et passa le reste de l'après-midi au milieu des rêves les plus enchanteurs. Deux ans d'attente et d'anxiété étaient amplement rachetés par le bonheur qu'elle éprouvait, et d'ailleurs elle oubliait ses luttes et ses larmes dans la pensée que René avait, lui aussi, beaucoup souffert.

Dans la soirée, elle attendit que son frère eût quitté la maison, comme c'était l'habitude de celui-ci après le dîner, puis elle pria ses parents de vouloir bien lui prêter un moment d'attention.

M. et madame Duriez étaient tout prêts à l'écouter, car ils n'ignoraient pas que leur fille avait ce jour même rendu visite à la marquise de Saint-Villiers. Ils échangèrent un coup d'œil pour s'encourager l'un l'autre à rester fermes, ou plutôt M. Duriez subit le

coup d'œil redoutable de sa femme, puis ils donnèrent la parole à la jeune fille.

— Madame de Saint-Villiers a désiré me revoir, dit celle-ci, parce qu'elle s'est réconciliée avec son neveu...

Elle hésita, espérant une question, un mot; ne rencontrant qu'un silence glacial, elle continua d'une voix basse, rapide et décidée :

— Elle sait bien que le sort de René et le mien ne peuvent pas être séparés.

— Pas être séparés! répéta madame Duriez avec explosion. Mais ils n'ont jamais été réunis, que je sache.

— Ah! chère maman, mon père vous dira que depuis deux ans M. Laverdie travaille courageusement à conquérir ma main, et à effacer jusqu'aux moindres traces d'une jeunesse un peu légère.

Madame Duriez se tourna lentement et majestueusement vers son mari; son visage un peu gras, régulier de traits, assez beau, était soudain devenu tout blanc; des larmes de colère brillaient dans ses yeux.

— Vous saviez cela, monsieur Duriez? dit-elle en appuyant sur chaque syllabe avec une énergie de fâcheux augure.

Quant à lui, il aurait voulu rentrer sous terre.

— J'ai cru, balbutia-t-il, que Gabrielle oublierait...

Madame Duriez était stupéfaite : était-il possible que pendant deux années son mari lui eût caché quelque chose! Elle le regarda, puis sa fille. Celle-ci, sentant que son père lui était favorable, mais voyant combien il avait besoin d'être soutenu dans ces bonnes dispositions, s'était glissée jusqu'à lui; elle s'était emparée d'une de ses mains qu'elle serrait en guise d'encouragement, tout en levant vers sa mère son beau regard plein de supplication.

— Mais c'est donc un complot! s'écria madame Duriez.

— Ma chère amie, je te jure...

Elle l'interrompit avec fureur.

— Comment! mais c'est un véritable aventurier que ce Laverdie! N'est-il pas assez prouvé qu'il n'en voulait qu'aux millions de votre fille?

Si madame Duriez ne s'était point tant hâtée à se mettre en colère, il est probable que la scène eût tourné tout différemment. M. Duriez était fort éloigné de prendre le parti de sa fille, et encore plus de secouer l'ascendant de sa femme. Mais il était honnête et juste, bien que faible. Il savait combien l'ac-

cusation de bassesse portée contre le comte était mal fondée, puisque deux ans auparavant, dans leur dernière entrevue, rue des Petites-Écuries, il eût suffi à M. de Laverdie de dire un seul mot pour obtenir cette énorme dot, toujours mise en avant. Il protesta donc avec force. Gabrielle l'en remercia par ses caresses; et madame Duriez, que confondait cette révolte inattendue, crut son mari beaucoup plus décidé qu'il ne l'était à favoriser les désirs de leur fille.

Un peu de lumière jaillit de cette conversation. La délicatesse, l'amour sincère et fidèle de René furent tellement mis en évidence que madame Duriez se vit positivement à bout d'arguments. Gabrielle ayant parlé d'abandonner sa dot et d'aller, après son mariage, défricher aussi les forêts de l'Amérique, la pauvre femme se prit à trembler à l'idée de perdre sa fille. Elle saisit entre ses bras la petite enthousiaste; elle l'embrassa à plusieurs reprises.

— Mon Dieu, soupira-t-elle, et j'avais rêvé de faire une princesse de cette enfant!

Un sourire fugitif effleura les lèvres de Gabrielle, mais elle ne répondit rien.

L'avenir réservait à madame Duriez une consolation suprême. Madame de Saint-Villiers vint la voir et lui tendre la main. Elle eut la joie de faire attendre dans

son salon l'orgueilleuse marquise ; elle lui vendit cher ses bonnes grâces.

— Mon Dieu, dit-elle, oui : nous marierons nos deux enfants puisqu'ils s'aiment. C'est une assez singulière raison, vu l'époque où nous sommes. Ah! bien, s'il suffisait seulement de dire : je vous aime !... Généralement il n'en est pas ainsi, l'on demande autre chose. C'est assez naturel, en effet, qu'au contrat chacun apporte sa part.

Évidemment le mariage faisait à madame Duriez l'effet d'un pique-nique.

— Ce qu'il y a d'extraordinaire, poursuivit-elle, c'est que c'est justement parce qu'ils se sont aimés qu'ils ne sont pas encore mariés. Voilà ce qui me dépasse absolument. Il est vrai que je ne suis pas romanesque; non, je ne m'en suis jamais piquée, grâce au ciel! Quand j'ai épousé M. Duriez, ce n'est pas que je l'aimais, car je ne l'avais pas vu trois fois. Mes parents ont arrangé cette affaire; ils se sont assurés qu'il était honnête homme et que nos fortunes se trouvaient égales. Je me suis fiée à eux, et je n'ai pas eu lieu de m'en repentir. M. Duriez en dirait autant de son côté, je crois. Là, enfin, voyons, si ces deux enfants ne s'étaient pas mis tout à coup dans la tête de s'aimer, ma fille serait comtes de Laverdie à

l'heure qu'il est; le mariage se serait fait tout tranquillement, et depuis deux ans ils seraient heureux. N'êtes-vous pas de mon avis, madame la marquise?

La marquise inclina gravement la tête. Elle s'était attendue à ce que madame Duriez ferait tout pour la blesser et la forcer à rompre définitivement; mais les moyens employés par celle-ci manquaient leur effet à cause de leur grossièreté même. On éprouvait plus de dégoût que de colère à voir cette femme, jadis si platement obséquieuse, poser le masque et laisser éclater ses sentiments vulgaires. Le langage et le ton de la voix s'accordaient du reste avec les paroles.

— Madame, dit la marquise au moment de se lever pour partir, vous avez fait tout à l'heure une remarque dont j'ai admiré la justesse, et dont la forme, tout à fait concise, m'a charmée : dans un contrat, disiez-vous, chacun doit apporter sa part. Mademoiselle votre fille possède, n'est-ce pas? une dot de plusieurs millions...

Ces deux mots passèrent entre les lèvres de madame de Saint-Villiers nettement, tranquillement, sans intonation ironique.

— Quinze cent mille francs de dot, et une fortune de quatre millions en perspective, dit madame Duriez.

Cette fois chaque syllabe retentit avec un accent de clairon.

— Voici ce que je donne à mon neveu, reprit madame de Saint-Villiers.

Elle était admirablement digne, cette vieille dame, dans son geste plein de simplicité ; elle tendit un papier plié à madame Duriez.

Celle-ci le prit et le considéra avec une expression effarée.

C'était le fac-similé du testament par lequel le marquis Hubert de Saint-Villiers léguait au fils de son petit-neveu René de Laverdie, au cas où celui-ci se mariât et eût un fils, le marquisat de Saint-Villiers avec le titre attaché au domaine. A cette pièce en était jointe une autre par laquelle le comte René de Laverdie, seul héritier de ce nom, se désistait, dès son vivant, de son titre en faveur de son fils aîné.

Voilà quelles étaient les conditions que la marquise avait imposées à son neveu pour prix de sa réconciliation avec lui. S'il n'avait pas consenti à laisser revivre les noms et les titres si chers au cœur de la vieille dame, elle fût morte en le maudissant. Or il n'avait pas hésité. Il respectait ces titres, il vénérait ses ancêtres, et surtout il chérissait sa tante. Son but, à lui, était atteint : il avait affranchi son esprit et sa

raison; il avait réparé ses fautes et prouvé son amour. D'ailleurs il ne se croyait pas en droit d'enlever à son fils, s'il en avait un, l'héritage de noblesse qui devait lui appartenir; il se promettait de faire de ce fils un homme : peu lui importait ensuite qu'il fût un comte et un marquis.

Cependant madame Duriez reconduisait madame de Saint-Villiers.

— Chère marquise, lui disait-elle, quel homme remarquable que votre neveu! Quel courage! Quel caractère splendide! Nous serons fiers, croyez-le bien, de lui donner notre Gabrielle. Il revient dans quelque jours, n'est-ce pas? Quand je pense que voilà bientôt deux ans qu'il est parti... Dieu! que ce temps nous a semblé long!

Madame de Saint-Villiers se sauvait positivement; elle ouvrait les portes elle-même. Au vestibule, elle se trompa et se précipita dans une serre; la maîtresse du logis voulut absolument la retenir pour lui montrer des plantes rares.

Par bonheur, M. Duriez, quittant les bureaux, pénétrait dans la maison d'habitation. Il aperçut ces dames au milieu des palmiers et s'empressa de venir les rejoindre. Comme, dans sa bonhomie, il ne manquait ni de délicatesse ni de tact, sa présence fut loin

d'être mal venue. Il regardait sa femme à la dérobée avec un grand étonnement; c'est qu'il ne comprenait rien au changement qu'il remarquait en elle, à son air radieux, à ses manières empressées auprès de la marquise. — Tant mieux, pensa-t-il, je vais pouvoir me réjouir du bonheur de Gabrielle. — Le matin même, il avait reçu, par un de ses correspondants, des nouvelles de M. Laverdie : on rendait à l'intelligence et au caractère de ce jeune homme un témoignage des plus flatteurs. René avait pris son rôle au sérieux, paraît-il; il était tout tranquillement sur le chemin de faire fortune.

Enfin la marquise put prendre congé.

M. Duriez l'accompagna à travers la cour jusqu'à sa voiture. Elle lui dit adieu et lui serra la main avec une véritable effusion. Pour la première fois de sa vie, elle se demanda si tous les honnêtes gens n'étaient pas égaux; mais, après secondes réflexions, cette idée lui parut monstrueuse.

— J'ai assuré, se dit-elle alors, le bonheur de mes deux enfants, des deux seuls êtres qui me restent à aimer; j'ai sauvé le nom de Saint-Villiers et celui de Laverdie : je puis maintenant mourir en paix. Mais combien il m'en a coûté, grand Dieu!

XIII

Cette année-là, l'été s annonça très chaud.

Gabrielle avait obtenu de ses parents qu'on n'allât pas demeurer dans les environs de Paris; mais, dès le commencement du mois de juin, elle supplia en secret son père de louer de nouveau un chalet à Trouville.

-- Comment, ma petite minette, lui disait le bonhomme, mais je croyais que tu détestais Trouville!

Comme Gabrielle rougit une ou deux fois après de semblables réponses, M. Duriez finit par comprendre.

— René Laverdie revient par le Havre, se dit-il. Mais c'est une singulière idée quand même; elle ne le verra pas plus tôt. Enfin, ce que petite fille veut...

Il partit un samedi soir pour Trouville, et le lendemain, à son retour, il annonça qu'ayant trouvée libre la maison où la famille avait passé l'avant-dernier automne, il avait cru ne pouvoir mieux faire que de la louer. Madame Duriez se montra satisfaite. Émile ne dit rien : depuis que les événements lui avaient donné tort, il se renfermait, à la maison, dans un silence plein de dignité ; personne d'ailleurs ne songeait à s'en plaindre. Gabrielle fut gracieuse comme toujours dans sa reconnaissance. Elle entourait son père de soins, d'attentions ; son affection pour lui semblait avoir grandi. Elle sentait peut-être qu'elle avait quelque chose à réparer à son égard, car il était le seul à qui madame Duriez n'eût pas encore entièrement pardonné.

Lorsque Gabrielle eut devant ses yeux la mer et sous ses pieds le sable de la plage, elle se trouva contente. Les flots bleus, le port du Havre, la double jetée de Trouville, représentaient pour le moment tous ses souvenirs et toutes ses espérances ; elle aurait plus de patience ici que dans tout autre endroit pour attendre le retour de René. Chacun de ces bateaux à vapeur, dont elle découvrait la première à l'horizon le panache de fumée, pouvait être celui qui ramenait son fiancé auprès d'elle.

Son fiancé! C'était donc vrai? Parfois elle se disait qu'elle était trop heureuse; elle éprouvait une sorte d'effroi. Il lui semblait que Dieu eût rassemblé tout à coup la somme immense de félicité répandue sur la terre pour la lui mettre dans le cœur : sa part de joie était trop grosse, cela devait faire tort à quelqu'un.

Dans cette pensée, elle s'ingéniait à trouver du bien à accomplir, des tristesses à soulager. Quand elle avait vu chacun satisfait et souriant autour d'elle, elle s'échappait, allait plus loin, cherchait dans le pays de pauvres masures, des cabanes de pêcheurs bien misérables, bien sombres, et les éclairait tout à coup du rayonnement de son visage radieux; elle y répandait les bonnes paroles et les poignées d'or. Mais, après avoir ainsi puisé à pleines mains dans son trésor d'amour et de bonheur, comme elle le trouvait encore grandi, elle se prenait à ressentir la même épouvante délicieuse.

Un jour, elle reçut ainsi que ses parents une invitation pour un bal. C'était une fête donnée à bord d'un bâtiment en rade au Havre. Des membres d'une société savante revenaient, sur ce bâtiment, d'une longue, périlleuse et très curieuse expédition : le bal était en leur honneur. Madame Duriez décida que l'on s'y rendrait et Gabrielle battit des mains, car

elle n'avait jamais dansé à bord d'un vaisseau. Traverser la Seine en toilette de bal, on ne devait pas y songer; il fut convenu que l'on passerait deux jours au Havre, pour la circonstance, et des chambres furent retenues à l'hôtel Frascati.

En conséquence, le matin de la fête, madame Duriez, Gabrielle et Émile, deux femmes de chambre et autant de malles furent embarqués sur le bateau qui fait le service de Trouville au Havre. Au moment d'entrer dans le port, il fallut attendre pour laisser le passage à un steamer de la Compagnie transatlantique. Il arrivait majestueusement, paré pour le retour, ses vergues dressées, ses voiles roulées et serrées dans leurs étuis d'une blancheur de neige. Les passagers en foule se pressaient sur le pont. Parmi eux beaucoup d'étrangers, sans doute, saluaient pour la première fois les côtes de la France; pour d'autres, au contraire, ces côtes riantes étaient celles de la patrie, revues après de longues années : de tant de cœurs, peu devaient être indifférents.

Sur le bateau de Trouville, sur la jetée, régnait aussi une certaine émotion : la rentrée au port, comme le départ d'un vaisseau, voilà des spectacles devant lesquels l'habitude même de les voir ne permet pas de rester froid.

Ses deux petites mains posées sur le plat-bord, la joue pâle, les lèvres tremblantes, Gabrielle regardait aussi; son trouble, à elle, était bien naturel. D'un jour à l'autre, René Laverdie pouvait arriver; peut-être qu'il se trouvait là, à quelques mètres d'elle, dans cette foule qu'elle parcourait d'un regard ardent. Mais la distance était cependant trop grande pour que les passagers des deux bateaux pussent distinguer réciproquement leurs traits. Le beau transatlantique vira de bord, parut hésiter une seconde, puis pénétra dans le port, glissant avec lenteur le long de la jetée, d'où s'élevèrent aussitôt mille cris de bienvenue.

La fête du soir eut lieu; elle fut très brillante et tout s'y passa à merveille. Gabrielle dansa beaucoup; on admira sa beauté et la grâce de sa toilette, mais on trouva généralement dommage qu'une si jolie personne eût si peu d'animation; quelques-uns de ses danseurs durent même garder la conviction qu'elle manquait d'esprit, car elle laissa plus d'une fois sans réponse leurs saillies les plus vives et leurs compliments les mieux tournés.

Le fait est qu'elle pensait à ce paquebot du matin. C'était ridicule, sans doute, mais elle se sentait persuadée qu'il avait amené René. Quelque chose lui di-

sait que le jeune homme n'était pas loin d'elle. Une ou deux fois, elle tressaillit, croyant qu'elle l'avait aperçu.

C'était pourtant être par trop enfant; car quelle vraisemblance y aurait-il eu à ce que René, à peine débarqué après deux ans d'absence, n'imaginât rien de mieux, pour occuper sa première soirée, que de se rendre au bal? — Qui sait? s'il avait appris que j'y suis, pensait Gabrielle. Puis elle se moquait d'elle-même et, en ceci, elle n'avait peut-être pas tort.

Quoiqu'elle se fût couchée tard, Gabrielle ouvrit les yeux de bonne heure le lendemain matin. Elle secoua sa jolie tête, comme un oiseau qui se réveille, et promena tout autour d'elle des regards étonnés. Elle ne reconnaissait plus la position de sa fenêtre, et ne se rappelait pas avoir jamais eu le malheur de posséder une chambre à coucher d'acajou. Tout à coup, elle aperçut une robe blanche sur une chaise et des souliers de satin sur le tapis; le jour se fit aussitôt dans son esprit. Elle se souvint qu'elle avait dansé la veille à bord d'un trois-mâts, en l'honneur de la science, et qu'elle était au Havre, à l'hôtel Frascati. Tandis qu'elle se renversait sur l'oreiller, suivant le fil de ses idées qui se débrouillait paresseusement, il lui sembla que soudain une voix lui criait dans l'oreille : « Il est là. » Et elle se redressa vivemen Une minute

après elle se disait : — Que je suis folle !... Mais, c'est égal, elle ne pouvait plus se rendormir. Elle s'habilla vite et sonna sa femme de chambre.

— Céline, lui dit-elle, ayez l'obligeance de faire chercher une voiture et tenez-vous prête à m'accompagner.

Que mademoiselle se fût coiffée sans son secours et désirât sortir à sept heures du matin ne parut surprendre en rien la femme de chambre. Elle obéit avec empressement, et, quand toutes deux furent dans le fiacre, elle eut à transmettre au cocher l'ordre de les conduire à Sainte-Adresse.

Il faisait extrêmement beau. L'air était doux, le soleil encore voilé par cette brume légère qui annonce les journées chaudes. Dans la rue de Paris, les volets des croisées et les devantures des boutiques s'ouvraient avec un bruit joyeux. A droite, entre les maisons, au fond de toutes les rues transversales, on voyait se dresser les mâts des vaisseaux. En face s'élevait la côte d'Ingouville, avec ses blanches habitations qui, du sein de leurs nids de verdure, semblaient rire aux rayons du matin.

La voiture passa derrière l'hôtel de ville et descendit le boulevard de Strasbourg; puis elle quitta les quartiers élégants et les voies larges, elle entra dans la rue d'Étretat.

Gabrielle ne connaissait pas le Havre et regardait tout avec curiosité. A mesure qu'elle s'éloignait du port, l'aspect de la ville devenait moins intéressant; mais ce qu'elle était surtout impatiente de contempler, c'était la vue qui l'attendait en haut de la falaise, cette vue immense de la mer, du Havre et de l'embouchure de la Seine, la plus belle, a dit Chateaubriand, après Constantinople.

Elle descendit de voiture à l'entrée d'un petit sentier, le plus singulier petit sentier et le plus charmant que l'on puisse voir; il grimpe entre deux rangées d'arbres énormes, à peine séparés d'un mètre, et dont les racines saillantes le transforment en escalier. L'ascension fut assez longue, mais Gabrielle la trouva délicieuse.

C'est ainsi qu'elle parvint sur la falaise.

Elle voyait donc enfin la mer comme elle avait désiré la voir! Ce n'était plus l'espace borné, la bande bleuâtre et étroite qu'elle apercevait de ses fenêtres à Trouville : c'était l'immensité, l'infini. Sur la surface étincelante de cet abîme, les plus puissants voiliers semblaient des feuilles mortes jetées par le vent sur le sein d'un lac; des milliers et des millions de vagues, que la distance aplanissait, se confondaient en un frissonnement unique, incessant et doux. A cette

grande hauteur, aucun bruit ne parvenait que la voix imposante, quoique affaiblie, de la mer.

Gabrielle s'était avancée sur la falaise aussi loin qu'il était possible de le faire sans imprudence. Elle paraissait tout à fait absorbée dans la contemplation de l'Océan. En se tournant un peu à gauche cependant, elle eût embrassé du regard une autre partie de cet incomparable panorama, non moins digne de son admiration : c'était la ville du Havre, au pied de ses collines chargées de verdure; ses bassins, sa jetée, ses vaisseaux innombrables; c'était la Seine, dont les eaux, en se précipitant dans la mer, traçaient au loin à travers l'azur un monstrueux sillon jaunâtre. La jeune fille se décida à jeter à la fin un coup d'œil vers la terre; il est probable qu'elle rendit justice à la beaut- du spectacle qui l'attendait de ce côté ; elle dut l'examiner jusque dans ses détails, car elle remarqua dans le port la double cheminée rouge d'un bateau transatlantique.

Quand elle eut assez regardé et la Seine, et la mer, et la ville, elle entra dans la chapelle consacrée à Notre-Dame-des-Flots. Tandis que sa femme de chambre s'agenouillait pour prier, Gabrielle se mit à examiner curieusement les ex-voto qui couvraient les murs. Presque tous avaient été placés là en signe de

reconnaissance après quelque délivrance signalée, et presque tous par des marins sauvés d'un naufrage ou par leurs familles. Une seule des inscriptions exprimait une prière, et celle-là si navrante que Gabrielle en fut frappée. C'étaient ces mots, gravés sur une simple tablette de marbre : « Mère des douleurs, prenez pitié de moi ! » Une initiale et une date, et voilà tout... Mais que de tristesse dans ce cri ! Ce n'était pas une souffrance ordinaire, une épreuve visible qui avait dû l'inspirer, mais quelque affreuse torture morale, l'étreinte peut-être d'une effroyable tentation. Il y avait dans cette supplication quelque chose de si mystérieux et de si mélancolique que les larmes remplirent les yeux de Gabrielle.

Cependant l'heure avançait, et elle songeait à s'éloigner, lorsqu'elle s'aperçut que Céline s'était endormie sur son prie-Dieu. La pauvre fille avait attendu pendant une partie de la nuit le retour de sa jeune maîtresse, et, la promenade au grand air du matin ayant sans doute achevé de l'accabler, elle venait de se laisser surprendre par le sommeil.

Pour certaines âmes, un instant de solitude en face d'une nature sublime est un plaisir inappréciable. En sa qualité de jeune fille du monde, Gabrielle rencontrait rarement cette jouissance. Elle se

garda bien d'appeler sa femme de chambre ou de faire le moindre bruit ; mais, s'échappant sur la pointe du pied, elle vint se placer sur le seuil de l'église.

Un petit enclos et une grille, au-delà la crête verdoyante de la falaise, le ciel et l'Océan, voilà ce qui s'offrait à ses regards.

Contre la grille, tournant le dos à l'église, un jeune homme était appuyé. Gabrielle le reconnut et retint un cri : c'était René.

Elle mit ses deux mains sur sa poitrine, comme si elle eût craint que les battements de son cœur ne pussent la trahir, et, cherchant un appui contre une des colonnettes de pierre qui, en s'arc-boutant, formaient la porte, elle le regarda longuement.

Elle eut le temps de dominer son émotion et de réfléchir : ce qu'elle éprouva, après le premier moment de joie souveraine, fut une inquiétude vague, un secret désappointement.

Dans son imagination de jeune fille, René, depuis deux ans, s'était transformé au physique dans les mêmes proportions qu'au moral. Elle ne pouvait pas le vouloir plus beau : au contraire, elle l'avait rêvé moins charmant, mais plus imposant, plus farouche et plus superbe ; ses traits avaient dû vieillir quelque

peu, sans doute, prendre un caractère plus énergique, porter la trace des fatigues et des luttes. Dans l'homme debout devant elle, elle ne trouvait rien de tout cela.

Il est vrai qu'elle ne voyait pas son visage ; mais cette taille élégante, ce port de tête absolument noble et hautain, ces vêtements recherchés, cette pose un peu molle et pleine de grâce, c'était toujours le comte de Laverdie... Dieu ! si après tout il n'avait pas changé ! S'il allait tourner vers elle ces yeux si fiers et si froids qui ne lui avaient jamais parlé, dont le regard indifférent avait glacé son jeune amour !

Une terreur étrange s'empara d'elle à cette pensée. Elle se souvint de la triste inscription qu'elle avait lue dans la chapelle. Machinalement, elle se prit à répéter au fond du cœur ces quelques mots : Prenez pitié de moi ! prenez pitié de moi !... Les mains toujours croisées sur sa poitrine, le regard toujours attaché sur le jeune homme, il lui semblait que c'était à lui qu'elle adressait cette prière déchirante. Son angoisse devint si intense qu'elle souhaita sincèrement de mourir avant qu'il eût tourné la tête.

Tout à coup, brusquement, comme si on l'eût touché. René se retourna.

Sans aucun doute, pendant une seconde, il dut croire à une hallucination, à la vue de cette ravissante

figure, se détachant sur le fond sombre de l'église, entre les deux colonnettes blanches, comme dans un cadre. Mais on n'a pas d'hallucination en plein jour, au grand soleil, et en face de la mer. Une émotion indescriptible se peignit sur son visage, et il murmura d'une voix basse, profonde, passionnée : — Gabrielle !

Il poussa la petite grille et il entra.

Elle le regardait s'avancer sans rien dire. Ses deux mains restaient appuyées sur son cœur, et, dans ses grands yeux clairs et doux, des larmes de joie montaient.

Quand il fut tout près d'elle : — Me voilà, dit-il avec douceur.

Et il ajouta :

— Me permettez-vous à présent de vous dire que je vous aime ?

Alors elle détacha ses deux petites mains de son sein gonflé et les lui tendit.

— Toujours ! lui répondit-elle en souriant.

XIV

Un but de voyage que l'on ne propose pas assez souvent à de jeunes époux désireux de voir sous des cieux lointains se lever leur lune de miel, c'est la chute du Niagara. Il est vrai que, si leur intention était de se cacher pour jouir de leur bonheur à l'abri des importuns et des indiscrets, ils feraient bien d'aller plus loin encore. Il paraît, en effet, que René Laverdie et sa jeune femme n'ont pu visiter ces parages sans être reconnus et sans que l'on commentât aussitôt dans Paris les raisons d'un si excentrique voyage de noces. On suppose que la première idée en germa dans la tête romanesque de Gabrielle ; son mari considéra ceci comme une grande preuve d'amour et fut heureux de lui montrer cette nature admirable, au

sein de laquelle il avait travaillé, souffert, et songé à l'ineffable récompense qui l'attendait.

Ce ne sont pas là, du reste, les dernières nouvelles qu'il a été possible de se procurer de cet heureux couple.

Dans un boudoir élégant d'un petit hôtel de la rue de Berry, une vieille dame est assise. Elle paraît fort émue, et, malgré la grande dignité de son maintien et de ses manières, le trouble qui l'agite devient tout à coup tellement impérieux qu'il ne lui permet plus de rester en place. Elle se lève donc enfin. Elle s'approche de la pendule et regarde l'heure ; puis elle soulève les rideaux d'une fenêtre et jette un coup d'œil dans la rue. Il y a tant d'ardeur et d'intérêt dans son regard, qu'on le croirait retenu au dehors par une scène des plus intéressantes ; pourtant aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des trottoirs déserts sur lesquels tombe sans bruit une pluie fine et persistante. Devant la maison, toutefois, stationne un coupé de maître. A l'apparence lourde et paisible du cheval gris, à l'air indifférent du vieux cocher enveloppé dans son manteau de toile cirée sans nul souci de la tenue, à l'aspect bourgeois et fatigué de tout l'équipage, on reconnaît la voiture du médecin.

La maladie visite donc cet intérieur ? Tout cependant

y paraît doux, gracieux, paisible; et ce n'est pas précisément de l'inquiétude que les traits de cette vieille dame expriment.

Soudain la porte s'ouvre : un jeune homme entre dans la chambre.

— Eh bien, chère tante, dit-il, rien encore de nouveau. Rien à craindre pourtant; le docteur est très satisfait. Mais ne voulez-vous pas la voir?

— Non, mon enfant : sa mère est là, c'est suffisant. Ah! que ces heures me paraissent longues!

Le jeune homme s'approche de la vieille dame et lui prend affectueusement la main.

— Vous nous en voudriez beaucoup, n'est-ce pas, si c'était une fille?

— Je ne vous le pardonnerais jamais, répond-elle avec un sourire.

Il s'éloigne et elle reste seule. Ce dernier moment lui semble éternel, mais enfin la porte se rouvre; René paraît sur le seuil. Son expression est si triomphante qu'elle ne laisse aucun doute sur la réponse qu'il va donner au regard anxieux de sa tante.

Cette réponse est là, du reste, vivante, sous la forme fragile d'un petit enfant nouveau-né. Une femme le porte avec des précautions infinies, et soulève des flots de dentelle pour le montrer à la mar-

quise. Celle-ci le prend : c'est un garçon ! Elle le contemple avec ivresse.

Désormais, elle peut mourir, cette vieille dame; sa mort sera joyeuse : elle vient de serrer contre son cœur un petit comte de Laverdie, marquis de Saint-Villiers.

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY